



3 1761 08158166 2

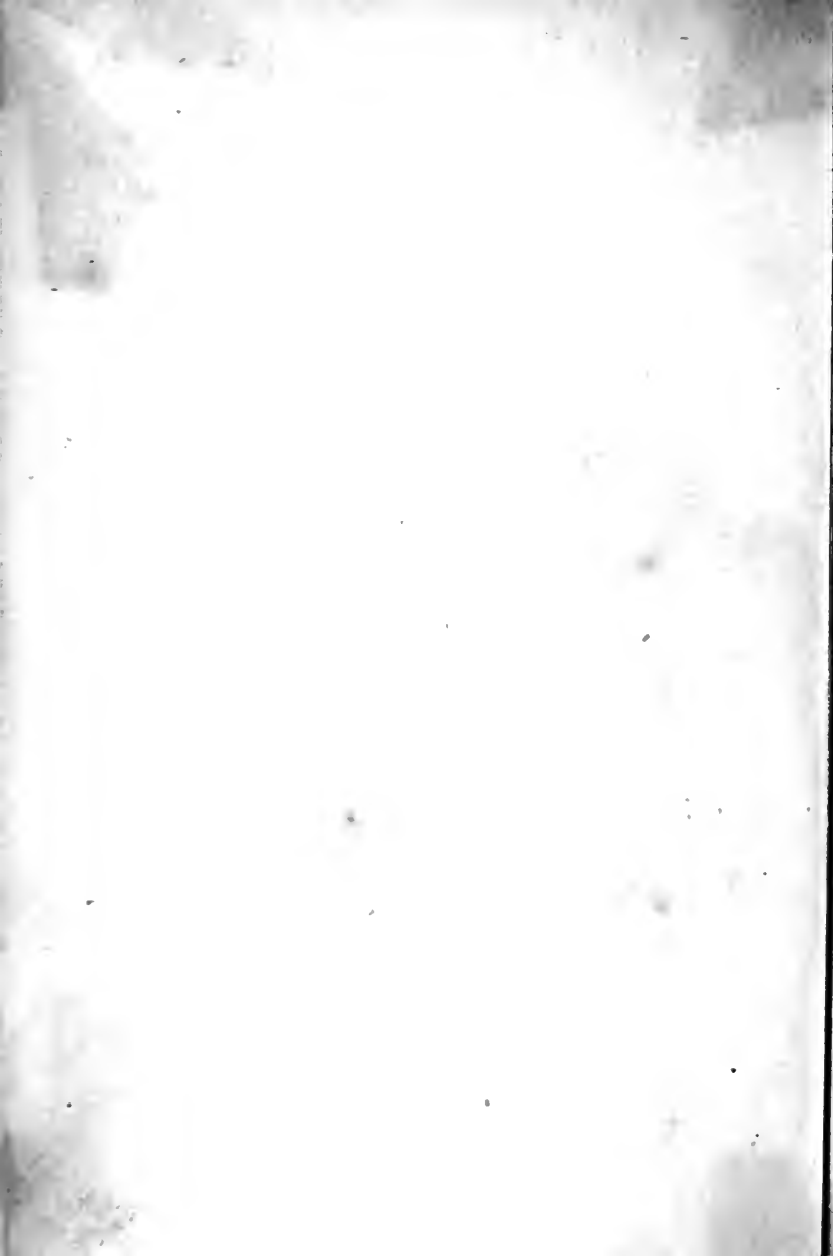
ATHENÆUM.

21.

111 Q

6, c





PREMIERS PAS

DANS

L'AFRIQUE ORIENTALE



BRUXELLES
IMPRIMERIE DE A. LABROUE ET COMPAGNIE,
36, rue de la Fourche.



DÉPOSÉ.

PREMIERS PAS

DANS

L'AFRIQUE ORIENTALE

PAR

LE CAPITAINE R. BURTON.



BRUXELLES

MELINE CANS ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
BOULEVARD DE WATERLOO, 35.

—
1857

4211306

DT

401

B9714

AUG 20 1944

PREMIERS PAS

DANS

L'AFRIQUE ORIENTALE.

ATHENEUM.

I

DÉPART D'ADEN.

Beaucoup de personnes, sans doute, ignorent qu'à peine à cent lieues d'Aden, il existe une ville qui, dans les contrées orientales de l'Afrique, tient le même rang que Tombouctou occupe à l'occident. Vainement les hardis voyageurs qui ont exploré l'Abyssinie, vainement de nombreux et intrépides missionnaires catholiques avaient tenté l'approche de Harar. Un tyran soupçonneux et un peuple fanatique promettaient une mort certaine à l'audacieux

infidèle qui oserait souiller de sa présence les murs de cette cité sainte, dont la prospérité, selon une tradition vénérée, dépend de l'entière et perpétuelle exclusion des Francs. On se persuada donc en Europe que l'entreprise était impraticable et dès lors on ne songea plus à la tenter.

Voilà comment, cher lecteur, c'était un point d'honneur pour moi, pèlerin des villes saintes de l'Arabie, de constater les privilèges de mon titre, en pénétrant dans la cité justement interdite aux infidèles et en visitant le prince pieux qui la gouverne.

En *bon musulman*, j'aurais voulu quitter Aden le sixième jour du mois de safar, parce que ce jour, cité par le Prophète comme celui qui vit naître la foi de l'islam, est particulièrement propice aux vrais croyants ; mais je ne pus partir que le lendemain 29 octobre, dans l'après-midi. Déployant notre voile, nous sortîmes du port, et, avant de nous hasarder dans la pleine mer, nous récitâmes la prière du *fat-hah*, en l'honneur de Cheïk-Majid, inventeur de la boussole des marins. Quelques moments de plus et notre navire se balançait sur ces vagues magiques qui, selon El-Masudi, l'Hérodote des Arabes, font résonner aux oreilles du voyageur le doux chant des sirènes.

Bientôt, cependant, mes compagnons dé-

pouillèrent tous les signes extérieurs d'une civilisation importune. A Aden, leur tête était rasée; ils portaient le turban et la robe des Arabes; mais, devenus libres sur un navire africain, ils quittèrent entièrement leurs vêtements à l'exception de la pièce d'étoffe qui ceignait leurs reins, et ils se montrèrent dans le simple appareil de leur peau d'ébène. — Mohammed emplit sa bouche d'un grossier tabac de Surate, dont il augmenta l'insuffisante saveur en y mêlant de la cendre. Guled, après avoir découvert sa tête laineuse, évidemment destinée à demeurer toujours exposée à l'air libre, frotta tout son corps avec un onguent grassex dont l'analogie avec le suif me parut extrême. Enfin Ismaïl, notre raïs ou capitaine, emboucha un os de chèvre en guise de pipe.

Quand vint le soir, notre équipage s'accroupit autour d'un certain mélange de grain torréfié et de graisse dont je vous épargne la recette et qui fut rapidement expédié, avec des gestes tellement primitifs, que j'aurais pu me croire chez les Cafres. Le souper achevé, comme la brise était assez fraîche et la côte fort rapprochée, on abattit les mâts et l'on se prépara à dormir sur le pont, au clair de lune.

Sans en bien comprendre la cause peut-être, mes compagnons ressentaient avec une joie

extrême ce retour aux habitudes naturelles. Chacun, d'après son apparence extérieure, reçut immédiatement un sobriquet. Les railleries qu'excitaient la grande taille et la maigreur de celui-ci, la petitesse et l'embonpoint de celui-là, étaient incessantes autant qu'impitoyables. Un de nos hommes entonna une chanson de guerre; un autre, une chanson d'amour, tandis qu'un jeune garçon de la tribu des Eesa, dont l'ignoble visage dénonçait l'origine, se mit à réciter un de ces chants qui, dans son pays, trompent les ennuis de la saison des pluies. Toutes ces effusions étaient naïves et amusantes, mais aucune d'elles ne saurait supporter la traduction dans une langue européenne. Chaque effort des chanteurs était salué par de bruyants éclats de rire, auxquels se mêlaient de grossières plaisanteries manuelles. Tous juraient que jamais ils n'avaient passé une soirée plus charmante (intellectuellement parlant), et ils me plaignaient d'être hors d'état d'entrer complètement dans l'esprit de la conversation.

Il faut maintenant que je fasse connaître mes compagnons.

Au premier rang je cite mon majordome, qui a nom Mohammed Mahmoud (1), et qu'on

(1) Le premier nom est celui de la personne; le

appelle ordinairement El-Hammal, c'est-à-dire le porteur. Il est *havildas* ou sergent dans le corps militaire chargé de la police d'Aden, et il m'a été donné par les autorités de cette ville. El-Hammal est d'un tempérament lymphatique : il a le cou d'un taureau et la tête ronde. Sa peau est noire ; sa figure est pleine et ses traits sont réguliers. Ces deux derniers caractères sont si rares parmi ses compatriotes, qu'ils le comparent à un Hindou. Orphelin dès son enfance, il a quitté de bonne heure sa tribu, celle des Habr-Gerhajis, pour aller s'engager comme simple chauffeur à bord d'un steamer de guerre de la Compagnie des Indes. Après s'être élevé de grade en grade jusqu'au rang de maître d'équipage, il s'est fait interprète de voyageurs ; il a visité des pays lointains, tels que le Bengale et l'Égypte, et, enfin, il s'est enrôlé dans la police d'Aden. Il ne sait ni lire ni écrire ; mais il possède le savoir de quinze ou vingt ans d'expérience durement acquise, et, au besoin, il est capable de parler bien et longtemps. Excellent mime, il nous ravit quand il se met à contrefaire les danses de l'Égypte, les manières cérémonieuses

second, est celui de son père. Dans le Somali comme dans l'Inde, on omet la conjonction arabe *ben*, signifiant *fils de*.

de l'Inde, la colère des Arabes, les injures des Persans, la vivacité des Européens ou l'insolence des Turcs. Doué d'un esprit singulièrement inventif, versé profondément dans l'intrigue, il pourrait passer pour un homme habile, s'il n'était pas affecté de ce défaut caractéristique des Somals, qui ne permet jamais à leur physionomie de rien cacher de ce qu'ils ressentent intérieurement.

Mon second serviteur, choisi pareillement dans la police d'Aden, se nomme Guled. C'est un jeune homme de bonne famille, qui appartient au clan royal de la grande tribu des Habr-Gerhajis. Son père possédait des biens considérables et ses frères sont de riches Bédouins établis aux environs de Berberah. Malgré ces avantages, il a quitté son pays dès l'âge de sept à huit ans pour devenir le serviteur d'un marchand de beurre à Moka. De là il est venu à Aden, où il s'est engagé dans la police. Il est grand et décharné comme un squelette, ce qui est fort commun parmi les Somals; ses épaules sont parallèles à ses oreilles, ses côtes sont saillantes comme celles d'une momie; son visage n'a pas une once de chair, et ses traits suggèrent l'idée d'un oiseau affamé. Nous l'appelons le Long Guled; à quoi il répond par le dicton arabe: « Longueur est honneur, même lorsqu'il ne s'agit que de bois. »

—Il est brave, car il se précipite sans réflexion dans le danger ; mais la faiblesse de son corps et sa constitution nerveuse le trahissent ; ses mains tremblantes laissent échapper la capsule ou la cartouche. D'ailleurs, il ne peut supporter ni la faim, ni la soif, ni le froid.

La troisième personne de ma suite est un certain Abdy-Abokr (1), appartenant également à la tribu des Habr-Gerhajis. En raison de sa science superficielle et de sa prodigieuse immoralité, nous l'appelons le Mollah de la Fin des Temps, par allusion à la prédiction du Prophète qui dénonce la corruption des prêtres comme un des signes précurseurs de la fin du monde. C'est un homme d'environ quarante ans, paraissant beaucoup plus âgé, avec de petits yeux perçants, enfoncés et fort rapprochés l'un de l'autre, un front fuyant et une piètre apparence, que distingue seulement la longueur extraordinaire de son dos. Sa démarche est furtive comme celle du chat, et le jeu de sa physionomie décèle la méchanceté. Ce digne personnage ne sait ni lire ni écrire, et ne prie jamais, ce qui ne l'empêche pas d'avoir appris par cœur un ou deux chapitres du Coran et de pouvoir réciter les longues oraisons du soir et du matin. Ce talent, joint à un demi-

(1) Abréviation d'Abdullah et d'Aboubekr.

savoir en fait de traditions pieuses, lui procure le titre de *widad*, correspondant à peu près à celui de prédicateur ambulante. Nourri des poètes satiriques de l'Arabie, ses réparties mordantes sont la terreur de tous ceux qui le connaissent. Son père était autrefois un riche armateur qui, abandonné par ses deux fils, après la perte de sa fortune, vit maintenant aux dépens de la charité du chef de Zayla. La Fin des Temps a dépensé des sommes considérables durant ses longues pérégrinations, qui l'ont conduit jusque dans l'Inde. Dans tous les lieux qu'il a visités, il a commis quelque méchante action. C'est d'ailleurs un agréable compagnon, et il se pique de cette politesse orientale qui consiste à citer en toute occasion les vers des poètes. S'il vous voit vous hâter, il insinue « que la patience est fille du ciel et que la précipitation a été engendrée par l'enfer. » S'il entend prononcer une parole trop rude, il observe « que les blessures causées par le plomb ou par l'acier sont guérissables; mais qu'il n'est point de remède pour celles que fait la langue. » — Si un grain de riz reste adhérent à l'une de nos barbes, comme il est de bon goût d'user d'euphémisme en parlant d'une partie aussi vénérable de l'homme, il dit en souriant « que la gazelle est dans le jardin. » — A quoi nous répliquons « que nous allons

la chasser à cinq (1). » — Malgré tous ces mérites, je me serais difficilement résolu à prendre avec moi Abdy-Abokr, si le gouverneur de Zayla ne m'avait assuré que je pouvais le regarder comme un fils, et, de plus, qu'il serait capable, au besoin, de porter à un chef influent quelqu'un de ces messages secrets qui, dans ce pays, ne sauraient être confiés au papier. Je ne trouvai en lui qu'un excellent bouffon, habile à remplir des pipes et à les vider, qu'un homme parlant beaucoup et faisant peu de besogne; d'ailleurs, intrigant consommé, lâche, avide et doué surtout de la langue la plus venimeuse qu'il soit possible d'imaginer.

Le soleil levant nous montra les deux montagnes gigantesques qui gardent l'entrée de la mer Rouge: c'est le Jebel-Mayyum en Afrique et le Jebel-Zubah en Arabie. Un peu plus tard nous étions en vue de la côte du Barr-el-Ajam (2), ainsi que les Somals appellent leur pays. C'est une plage de sable jaune, basse, nue et brûlante, qui dépend du territoire des Eesa et qui est bien digne de pareils habitants. A midi nous aperçûmes le Raz-el-Bir ou le

(1) Jeu de mots indiquant les cinq doigts de la main.

(2) Barr-el-Ajam, terre des Barbares, c'est-à-dire des peuples qui ne sont pas Arabes.

cap du Puits, auquel se termine la chaîne hardiment dessinée qui borde la baie de Tajurrah. Pendant la journée, abrités par une voile étendue au-dessus de nos têtes, nous employâmes notre temps à fumer et à causer gaiement, car l'air n'était pas beaucoup plus chaud que dans les mers d'Angleterre durant l'été. Quelques hommes de l'équipage voulurent prier ; mais il n'est pas toujours facile de se prosterner sur le pont d'un navire, et, comme on l'a justement remarqué, l'islam n'est pas fait pour les marins. A la fin, l'immense disque rouge du soleil descendit lentement derrière les montagnes de Tajurrah. Nous nous étendîmes sur le pont pour dormir, et, en fermant les yeux, nous eûmes la satisfaction de nous sentir poussés par une bonne brise.

Le 31 octobre, de bonne heure, nous entrions dans la baie de Zayla, dont la navigation est réputée fort difficile pour les navires. A midi, nous apercevions la ville. Vrai type d'un port africain, elle est assise sur le sable de la plage, qui se détache en une longue ligne jaune entre la vaste surface bleue de la mer et l'immense voûte azurée du ciel. Ses édifices, dont la hauteur apparente est accrue par la réfraction, semblent sortir du sein des flots. Après tous les récits défavorables que j'avais entendus sur le compte de Zayla, je me trouvais

agréablement surpris par l'aspect de ses maisons blanches et de ses élégants minarets, qui s'élevaient au-dessus d'une longue ligne de remparts brunis par le soleil et garnis de tours circulaires.

Comme nous avançons lentement à travers le labyrinthe des récifs de corail qui remplissent le port, une barque vint à notre rencontre, et les hommes qui la montaient nous apprirent de tristes nouvelles. L'amitié qui subsistait entre l'émir de Harar et le gouverneur de Zayla se trouvait rompue, et le passage à travers le pays des Eesa était intercepté. Les circonstances de cette querelle étaient purement africaines. De temps immémorial, les caravanes d'esclaves venant d'Abyssinie étaient escortées par le clan des Rer-Gulemi, appartenant à la grande tribu des Eesa. Sommés récemment de partager avec le reste de la tribu les profits qu'ils tiraient de ce monopole, les Rer-Gulemi avaient répondu par un refus formel. Les Eesa s'étaient alors levés en masse, avaient attaqué la première caravane qui s'était présentée, en avaient dispersé l'escorte et avaient été vendre à Tajurrah, à raison d'un dollar par tête, les femmes des Rer-Gulemi avec les autres esclaves. Ils avaient aussi mutilé cruellement une centaine de jeunes garçons. Les Rer-Gulemi, pour se venger, ayant

surpris un voyageur pacifique placé sous la protection de leurs ennemis, l'avaient impi-toyablement égorgé. Or, ce voyageur, nommé Masoud, n'était autre qu'un esclave et un fils adoptif de Scharmarkay, gouverneur de Zayla. De son côté, l'émir de Harar avait expulsé tous les étrangers de sa ville, où la petite vérole sévissait de la manière la plus cruelle. Ces faits étaient graves, sans doute ; mais je me rassurai en me disant que les pires situations sont celles qui ont le plus de chance de s'amender.

Notre navire jeta l'ancre à une assez grande distance de la terre, que les canots peuvent seuls aborder. Mes compagnons m'ayant invité à m'habiller me firent descendre dans un petit bateau avec la portion la plus nécessaire de mon bagage, et ils m'accompagnèrent jusqu'à la porte de la ville. Avant de se présenter pour la franchir, chacun d'eux se revêtit d'une toba (1) neuve, passa un long poignard à sa ceinture, chargea son bras gauche d'une targe ou bouclier et arma l'autre bras d'une longue lance. Au passage de la porte, un grand soldat noir, également armé d'une lance, nous arrêta en nous criant : « Holà ! ho ! chez le gouver-

(1) Draperie semblable à la toge romaine ou au plaid écossais.

neur ! » Guidés par lui, nous traversâmes, au milieu d'une curiosité importune, les ruelles poudreuses de la vieille ville arabe, et, après un trajet assez long, notre conducteur ayant soulevé la natte qui couvrait l'entrée de la maison du gouverneur, nous nous trouvâmes en présence de ce dignitaire.

J'avais déjà rencontré Scharmakay à Aden, où les autorités lui avaient fortement enjoint de veiller à ma sûreté personnelle ; mais, comme je devais passer pour un marchand musulman, ma présentation officielle était indispensable. Le Hammal me servit de maître des cérémonies. Préférant une espèce de cabane aux grandes maisons qu'il possédait dans la ville, Scharmakay nous reçut dans une pièce humide et incommode dont les murs en roseaux étaient bordés de matelas ou de coussins, tenant le milieu entre un divan et un lit. Les seuls ornements que je remarquai étaient quelques armes et un collier composé de grains de chapelet de couleur brillante qu'on avait suspendu près de la porte. J'occupai la place principale : le gouverneur et le Hammal s'assirent à ma droite, tandis que plus bas se tenait Mohammed Scharmakay, fils et héritier du maître du logis. Le reste de l'assistance alla s'accroupir sur des tabourets d'une forme toute particulière. Une froideur extrême ré-

gnait dans cette réunion. L'usage des pipes et du café est inconnu dans ce pays et rien ne peut le suppléer.

El-Hadji Scharmarkay, gouverneur de Zayla, est un homme remarquable. Il prétend descendre, en ligne directe, du saint fondateur des grandes tribus des Gerhajis et des Awal ; mais ses ennemis lui attribuent une origine beaucoup moins illustre, que son teint brun clair semble confirmer. Ils assurent que son grand-père était un esclave d'Abyssinie. Quoiqu'il en soit, Scharmarkay a débuté dans le monde comme *nacoda* ou capitaine d'un navire du pays, et, de grade en grade, il s'est élevé jusqu'au commandement de sa tribu. Il doit, en grande partie, son avancement à la protection des Anglais, auxquels il a rendu des services utiles en plus d'une occasion. Depuis quinze ans il remplit les fonctions de gouverneur de Zayla et du pays circonvoisin, sous l'autorité du pacha ottoman de l'Arabie. Pendant sa jeunesse, c'était un vaillant soldat. Il ne savait ni lire ni écrire ; mais dans un combat il pouvait manier jusqu'à quatre javelines à la fois, quand d'ordinaire les hommes de son pays ne se servent que de deux. Il compte maintenant près de soixante ans. Sa taille dépasse six pieds anglais et sa carrure annonce une grande force. Il cache sa maigreur sous

des robes amples et longues, semblables à celles des Arabes, et il porte toujours un large sabre à poignée d'argent. Il rase sa lèvre supérieure, selon la coutume de la secte musulmane des Shafeï. L'ignorance d'un docteur d'Aden lui a fait perdre un œil, et celui qui lui reste est terni par l'âge. Malgré ses années, il est toujours actif, énergique et ambitieux. Quoiqu'il ait un pied dans la tombe, il n'a d'autre pensée que la conquête de Harar et de Berberah, qui, en le rendant maître de la côte, étendrait son pouvoir jusqu'à l'Abyssinie. A l'entendre parler sur ce sujet, on le croirait encore dans la fleur de la jeunesse. Pour accomplir ses projets d'extension, il irait jusqu'à supprimer, s'il le fallait, le commerce des esclaves, d'où il tire cependant un bénéfice d'environ un dollar par tête. Or, le nombre des esclaves annuellement vendus à Zayla varie entre six cents et mille.

Après une demi-heure d'audience Scharmarkay nous conduisit à travers la ville jusqu'à l'une de ses maisons, laquelle était solidement bâtie en fragments de corail mêlés d'argile, et soigneusement blanchie à l'eau de chaux. Le rez-de-chaussée est une espèce de magasin rempli de caisses et de ballots. Un escalier donne accès dans une longue salle sans meubles dont le sol est d'argile battue, et

dont les étroites fenêtres sont garnies de volets. Elle est pleine de chauves-souris, qu'on respecte scrupuleusement à Zayla, parce que leur présence garantit l'intérieur des habitations contre les mouches et les moustiques, qui sont la plaie du pays. Au même étage se trouvent trois autres pièces plus petites, et le tout est recouvert par un toit en terrasse sur lequel peuvent dormir pendant la nuit ceux qui ne craignent ni la brise de mer, ni la rosée. Je trouvai une chambre préparée avec beaucoup de soin. Le sol était couvert de nattes, et les murs étaient bordés de coussins tenant lieu de divan. Enfin on y avait disposé pour moi, comme siège d'honneur, un kursî, espèce de balle rembourrée, couverte de soie de Perse de couleur brillante, avec assortiment de coussins pareils. Le hadji nous installa dans le logis en grande cérémonie et voulut absolument, malgré mes instances, s'asseoir sur le divan tandis que j'occupais mon siège élevé. Après avoir fait apporter le souper, il observa judicieusement qu'on est toujours fatigué après avoir voyagé, et il se retira pour nous laisser libres de nous livrer au repos.

Bientôt les sons connus de l'islam vinrent réveiller en moi d'anciens et doux souvenirs. Au chant mélodieux du *muezzin*, si supérieur en beauté et en solennité au bruit de nos clo-

ches, succéda la prière du soir entonnée dans une mosquée voisine par la foule des fidèles. Ces accents pieux me semblèrent l'emporter infiniment sur toutes les orgues de nos temples. Le coup de canon du coucher du soleil de mon ancienne caravane de la Mecque était remplacé à Zayla par un roulement de tambour, qui s'exécutait à sept heures devant l'une des portes de la ville. A dix heures, un second roulement avertissait le père de famille qu'il devait être rentré dans son logis, et les voleurs ou les amants que la bastonnade les attendait en cas de surprise.

La venue de la nuit fut fêtée par des chants et des danses, tandis que, dans l'ombre des ruelles obscures, se glissaient avec mystère des formes soigneusement enveloppées. Après avoir tout observé de ma fenêtre, je m'endormis paisiblement, me sentant encore une fois dans des lieux que j'aimais.



II

SÉJOUR A ZAYLA.

Je ne veux pas fatiguer mon lecteur par la description monotone des vingt-six jours parfaitement semblables que je passai à Zayla, occupé à déterminer mon itinéraire, à m'assurer de bons guides, à acheter des chameaux et des mules, à terminer, en un mot, les préparatifs laborieux d'un voyage sur la terre d'Afrique ; mais comme l'emploi de la journée d'un Européen dans la capitale du Somali sera sans doute chose nouvelle, je vais en essayer le récit.

Nous nous levons dès l'aurore , heureux d'échapper aux moustiques et à l'air épais de la maison. Nous montons sur la terrasse , où l'on nous suppose appliqués à nous acquitter de nos dévotions, tandis qu'en réalité nous ne nous occupons qu'à épier nos voisins et voisines. Parmi ces dernières , deux sœurs attirèrent particulièrement mon attention. La première, née d'une mère indienne, est une jeune personne dont les allures paraissent être des plus vives. Sa peau couleur de chocolat , sa longue chevelure et son profil de perroquet, sont grandement admirés par les élégants de la ville. Aussi , chaque fois qu'elle suppose qu'on l'observe, elle se met à coqueter, tantôt en peignant ses beaux cheveux , tantôt en chantant ou en dansant, tantôt même en frappant les jeunes filles esclaves qui la servent. A nous, gens sérieux, ce petit manége rappelle la sentence d'un poète arabe :

Sans justice, un roi est un nuage sans pluie ;
Sans bonté, un sage est un arbre sans fruit ; [frein ;
Sans retenue, un jeune homme est un cheval sans
Sans sagesse, un vieillard est un fleuve sans eau ;
Sans modestie, une femme est un pain sans sel.

L'autre sœur est mariée. Sa peau , à peine plus foncée que celle d'une bohémienne, ses longues nattes luisantes , dont le reflet est

bleuâtre, et enfin son vêtement à franges de couleur brillante, confirment l'origine abyssinienne de sa mère. Elle a tatoué son visage. Une ligne est tracée depuis le sommet de son front jusqu'au bout de son nez ; entre les deux sourcils est un dessin assez semblable à une fleur de lis ; d'autres signes ornent les coins de sa bouche. Elle passe la journée à surveiller ses esclaves et à tresser des nattes de jonc, industrie particulière à ce pays. Nous avons promptement fait connaissance, jusqu'au point d'échanger des salams. Je regrette d'être obligé d'ajouter que ma charmante voisine a donné lieu parfois à de petits scandales dans le quartier, en se servant de ses doigts pour faire des signes à des personnes invisibles (1).

A six heures nous descendons pour le déjeuner, qui consiste ordinairement en mouton rôti et en gâteaux. Ce repas substantiel à une heure aussi matinale est à la fois une preuve de santé et d'opulence. On me passe une serviette sous le menton, comme si j'étais un petit enfant, et si mon appétit paraît être en défaut, je subis une sévère réprimande. Quand des visiteurs se présentent, ils sont toujours invités à prendre place à notre banquet. Nous al-

(1) Lorsqu'une femme s'adresse à une autre femme, elle se sert de la parole.

lons nous accroupir autour d'une petite table ronde, fort basse, et nous mangeons solidement, sans jamais nous arrêter pour boire. L'appétit que nous ressentons en Afrique est vraiment surprenant. Notre consommation est six fois aussi grande qu'à Aden. C'est probablement l'effet produit par l'eau douce, après l'onde amère des puits de l'*Oeil de l'Yémen* (1). Nous terminons notre déjeuner par le café et la pipe, puis nous allons nous recoucher. Après ce second sommeil, je prends quelque livre arabe et je me dispose à recevoir les visiteurs qui arrivent par douzaines, personne ici ne paraissant avoir quelque chose à faire. Chacun, après avoir laissé ses pantoufles à la porte, entre drapé dans sa toge et va déposer sa lance dans un coin. Ceux qui portent un sabre, signe d'éminente notabilité dans cette partie de l'Afrique, le placent à leurs pieds. On se donne la poignée de main (je fus repris un jour pour avoir offert seulement le bout des doigts), et si un inférieur veut faire preuve de déférence, il enveloppe sa main dans un pan de son vêtement avant de vous la présenter. Les gens de ce pays n'ont aucune idée des manières d'Europe. Ils tournent en ridicule tous les actes de pure politesse, en disant que

(1) Aden.

ce sont *œuvres de filles*. Ils se piquent d'une parfaite simplicité, masque favori dont aime à se couvrir l'astuce des peuples encore sauvages. En somme, ils sont également exempts d'affectation, de roideur et de manières vulgaires.

Quelquefois, à ce moment du jour, nous recevons la visite de Mohammed Scharmarkay, fils aîné du gouverneur. C'est un homme de trente ans, grand, bien fait, mince mais vigoureux, sans barbe, avec un teint clair, de grands yeux et un cou dont l'élégance pourrait être enviée par une dame. Ses mouvements ont la grâce de la force unie à la souplesse. Il court et saute également bien, lance admirablement la javeline et se sert passablement du fusil. Comme il a reçu une éducation libérale à Moka, il passe pour un savant parmi ses compatriotes. De même que son père, il dédaigne les présents, parce que son ambition vise plus haut. J'eus beaucoup de peine à lui faire accepter une carte d'Asie et un revolver. Il aime infiniment les livres, et il m'a emprunté mon Abou-Kasin pour le copier. Il avait fatigué ses yeux par une lecture trop assidue, et je me suis acquis sa reconnaissance en lui appliquant une couple de vésicatoires dont l'effet a été salutaire. Il ne se lasse pas de parler sur les sciences religieuses. Devenu l'aîné de sa

famille, il paraît résolu à ne pas la laisser éteindre, car il a déjà épousé dix femmes ; mais les deux seuls enfants qu'il a eus ont été égorgés par les Eesa. Quand il voit son père le matin, il lui baise la main et reçoit en retour un baiser sur le front. Il aspire au gouvernement de Zayla, et prévoit avec plus de calme que le Hadji le jour où la possession de Berberah doit faire affluer l'or dans ses coffres. Il n'a rien d'ailleurs de la mansuétude de son père ; il conseille toujours la bastonnade, et pour mieux tenir ses concitoyens à distance, il a épousé en dernier lieu une femme arabe, ce qui ne laisse à aucun homme du pays le droit de franchir le seuil de sa maison, à titre de parent.

Parmi nos visiteurs les plus assidus, nous comptons l'émir el bahr ou capitaine du port, et le nakib el askar ou commandant de la place. Ce dernier, nommé Mohammed Omar-el-Hammumi, est un de ces aventuriers sortis de l'Hadramaut (1) qui vont se répandre dans toutes les contrées voisines de l'Arabie. Ce sont les Suisses de l'Orient ; braves, hardis, sobres, fidèles aussi longtemps qu'ils sont

(1) L'Hadramaut est la partie du littoral arabe qui borde l'Océan depuis la mer Rouge jusqu'au golfe Persique.

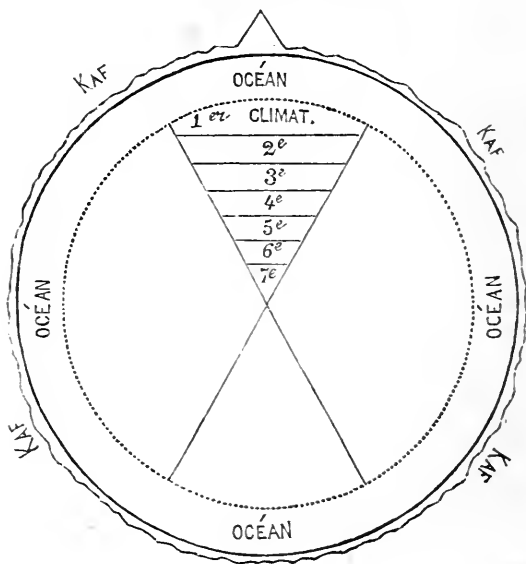
exactement payés, leur énergie et leur résolution imposent aux craintives populations de l'Inde ou de l'Afrique. « Si vous rencontrez une vipère et un Hadrami, épargnez la vipère, » dit un proverbe fort répandu. Nés dans un pays pauvre, ces hommes vont partout chercher fortune, et l'on dit généralement en Orient, qu'il n'est pas une seule contrée de la terre où il ne se trouve au moins un Hadrami. Notre commandant, dont l'armée se compose de quarante hommes, se plaît à nous faire des lectures arabes.

Quelquefois aussi nous voyons un personnage grandement vénéré à cause de sa généalogie sans tache : c'est le sayyd Mohammed-el-Barr, ancien gouverneur de Zayla. Avec lui vient ordinairement le fakih Adan, homme fort savant mais d'une caste ignoble (1). Lorsqu'ils arrivent tous deux, la conversation prend sur-le-champ un tour sérieux. Nous parlons tour à tour religion, politique, histoire et littérature. Il n'est pas aisé, toutefois, de s'entendre avec des gens qui confondent la vierge Marie avec l'enchanteresse Miriam, qui ne conçoivent un roi que comme un voleur exerçant son in-

(1) Le système des castes qui prévaut dans l'Yémen, c'est-à-dire dans la partie méridionale de l'Arabie, est général dans le Somali.

dustrie sur la plus grande échelle, qui mesurent l'excellence religieuse par l'abstention plus ou moins rigide à l'égard des mets défendus, et qui, enfin, se représentent la terre sous la forme que voici :

LA MONTAGNE DE KAF.



Quand la réunion est exclusivement composée de Somals, j'écris de l'arabe, je copie ou j'analyse quelque livre utile. Lorsque des

Arabes sont présents, je lis ordinairement un conte des *Mille et une Nuits*, de ce recueil merveilleux, si souvent traduit, si profondément défiguré et si peu compris en Europe. Le livre le plus familier, peut-être, après la Bible, en Angleterre, est l'un de ceux que l'on y connaît le moins ; par le motif très-simple que le cinquième de l'ouvrage est absolument impossible à traduire, et que l'orientaliste le plus audacieux n'oserait rendre littéralement les trois quarts du reste. De là il résulte que la véritable essence de l'ouvrage arabe est perdue pour le lecteur européen. Nous voulons parler surtout des contrastes qui résultent des nuances pâles ou éclatantes des tableaux, de la corruption effrénée des mœurs et de la pureté des maximes. Ainsi, après nous avoir fait entendre un précepte aussi sublime que celui-ci :

« Répandez la semence des bonnes œuvres
« sur le sol le moins fécond, car le bien n'est
« jamais perdu, même quand on le répand
« sans mesure, » on nous représente les dames de Bagdad s'asseyant sur les genoux d'un portefaix et se livrant à d'obscènes plaisanteries devant lesquelles aurait reculé l'Arétin.

Souvent, enfin, je suis visité par le topchibachi ou commandant de l'artillerie, soldat brutal, naguère bachi-bouzouk dans l'Hedjaz.

C'est lui qui me rase la tête chaque vendredi : les autres jours il me raconte ses campagnes en Arabie. Parfois ma chambre se remplit d'Arabes et d'autres marchands étrangers établis à Zayla. Dans ces réunions quotidiennes, je ne vois rien qui justifie l'accusation de vanterie si fréquemment dirigée contre les habitants du Somali. Ils parlent, ils crient, ils allongent leurs jambes sur le divan; enfin, pour mieux fumer le houkahl commun placé au milieu de la pièce, ils se roulent comme des animaux sur les nattes qui recouvrent le plancher, et ils s'occupent adroitement à nettoyer leurs dents avec de petits morceaux de bois destinés à cet usage. Pendant ce temps je me tiens sur le kursi ou siège d'honneur, murmurant à demi-voix les mots que je trouve dans mon livre, afin d'exciter le respect; ou bien je lis à haute voix pour l'édification générale; ou bien encore je dis la bonne aventure en examinant la paume des mains, et je tire des horoscopes.

Il faut une dose d'originalité, je l'avoue, pour aimer une pareille manière de vivre. D'abord, il n'y a là aucune société de femmes. L'islamisme semble s'être proposé de relâcher tous les liens entre les deux sexes, afin de resserrer ceux qui unissent particulièrement l'homme à l'homme. En second lieu, votre

maison ne vous appartient pas, car à toute heure du jour, votre porte doit être ouverte à vos amis ; et s'il convient à l'un de ceux-ci de se mettre à chanter, rien ne doit l'empêcher de contenter son envie. En un mot, jusqu'à ce que vous ayez appris à vous faire à vous-même une solitude au milieu de la foule, vous serez condamné à l'ennui et à l'irritation. Il faut ici oublier vos préjugés européens et sacrifier sans réserve votre prédilection pour la politesse des Indiens, pour le savoir-vivre des Persans, pour la courtoisie des Arabes ou pour la dignité des Turcs. Ici l'homme vit aussi libre que la nature l'a fait ; et si vous ne pouvez vous résigner à vous faire raser la tête en public, à voir vos amis se peigner dans votre chambre ou manier sans cérémonie tout ce qui vous appartient, à vous entendre interpeller familièrement par le premier venu sans que vous le connaissiez aucunement, je vous conseille fortement de ne pas venir dans le Somali.

Vers onze heures, quand arrive l'eau fraîche apportée des puits situés à quelques milles au dehors de la ville, le Hadji nous envoie notre dîner, qui se compose d'une étuvée de mouton où surabonde la graisse, de riz bouilli, de gâteaux de maïs, de poisson et de lait frais ou caillé. Nous nous plaçons alors autour d'une

table dont la forme me rappelle la fameuse table ronde, et je doute que le bon roi Arthur ait eu des écuyers tranchants aussi habiles que le sont mes compagnons. Après le repas viennent les pipes et le café : puis, ayant renvoyé les visiteurs, mes gens vont faire leur sieste, tandis que je m'occupe de mon journal ou de mes études.

A deux heures après midi, une bruyante clameur s'élève à notre porte. Si nous ne l'ouvrons pas immédiatement, on nous crie, du dehors, que sans doute nous cachons quelque nazaréen. Une foule d'oisifs, qui ne savent comment passer leur après-midi, entrent alors et la scène de la matinée se renouvelle. Quand le soleil commence à baisser, nous allons chercher le frais sur la terrasse, ou bien nous nous habillons pour faire une promenade. Ordinairement nous dirigeons nos pas vers l'est à travers la ville, et nous gagnons une plaine sablonneuse couverte de sarcophages brisés où fourmillent des crabes de terre. A son extrémité, sur le bord de la mer se trouve une petite mosquée à l'ombre de laquelle nous allons nous asseoir. Là nous jouons au shantarah, espèce de jeu de dames. Plus souvent, dédaignant ce plaisir efféminé, nous tirons au blanc, nous lançons la javeline, nous sautons, ou nous nous livrons à tout autre exer-

cice gymnastique. Les armes favorites des Somals sont la javeline, la dague et le bâton de guerre. On abandonne aux classes serviles l'arc et les flèches empoisonnées. Les armes à feu sont détestées autant que redoutées dans le Somali, parce qu'avec elles, dit-on, le lâche peut tuer le brave.

De temps en temps viennent se mêler à nos exercices les mercenaires arabes de la garnison, qui sont beaucoup plus habiles que les gens du pays. Ceux-ci, non-seulement ignorent le maniement du sabre, mais ne savent même pas se garantir contre les armes offensives avec leurs boucliers ronds. Ils ne connaissent guère mieux l'usage de la dague, et dans l'exercice de la javeline, leur arme préférée, les Arabes l'emportaient de beaucoup. Quoique la dignité du turban m'empêchât de sauter, je passai bientôt pour l'homme le plus fort qui fût à Zayla. C'est là le meilleur moyen d'obtenir le respect des peuples barbares, qui rendent un hommage exclusif à la force du corps, en même temps qu'ils ravalent jusqu'au niveau de la ruse la supériorité de l'intelligence.

Quand nous étions fatigués de nos exercices gymnastiques, nous reprenions notre promenade autour des murs de la ville jusqu'à l'As-hurbara ou porte du Sud, devant laquelle nous trouvions les petits garçons jouant et se bat-

tant avec des bâtons et des pierres ; ils étaient pleins d'énergie, mais criards et impudents comme de jeunes sauvages. Dès l'âge de deux ans, ils tendent la main pour obtenir quelque friandise, et, si on les refuse, ils vocifèrent des injures. Les citadins jouent à la boule, mais fort mal. Ils se divisent alors en deux bandes, celle des hommes mariés et celle des garçons. Les querelles sont fréquentes ; aussi les joueurs ont-ils soin de ne porter que le vêtement indispensable ; car sans cette précaution ils reviendraient en guenilles. Les vainqueurs chantent et dansent autour de la ville pendant des heures entières en brandissant leurs javelines et en poussant leurs cris de guerre. Ils proclament bruyamment des victoires imaginaires sur leurs vieux ennemis, les Abyssiniens, et se livrent à des transports frénétiques. Une grande bataille gagnée en Europe est célébrée avec moins de fracas. Tel est l'effet de l'oisiveté, cause première de toutes les puérités du pompeux Orient.

En dehors de la porte, nous trouvons ordinairement un campement de Bédouins ; leurs tentes sont basses, enfumées et grossièrement faites ; ces gens sont de véritables sauvages. Leurs grosses têtes, couvertes d'une abondante chevelure peinte en rouge et imprégnée de beurre, sont surmontées d'un énorme peigne,

auquel s'ajoute souvent la sinistre plume d'autruche, annonçant que celui qui la porte *a tué son homme*. Un bandeau d'étoffe de coton couvre leurs épaules; un autre ceint leurs reins; tous portent de grossières sandales; ils ont pour armes la lance, la dague et le bouclier rond. Quelques-unes des femmes seraient jolies, sans l'expression satanique de leurs regards. Autour du petit camp sont des ânes et des chameaux, outre une troupe de petits vauriens qui, dès qu'ils m'aperçoivent, se mettent à courir en criant : « L'homme blanc ! l'homme blanc ! sauvons-nous ! sauvons-nous ! sauvons-nous ! » Une fois cependant mon amour-propre fut décidément flatté par les attentions d'une petite fille noire de quatre à cinq ans, qui me suivit dans les rues de la ville, en s'écriant : *Wa wanaksan !* « Qu'il est beau ! » Malgré leur physionomie sauvage, ces Bédouins ne me parurent pas méchants; hommes et femmes quittaient leurs tentes pour venir me regarder. Un jour il m'arriva de dire : « Voyez, nous sortons de la ville pour les voir, et à leur tour ils sortent de leurs tentes pour nous contempler. Nous nous étonnons de leur teint et ils s'étonnent du nôtre ! » Un des Bédouins qui comprenait l'arabe rendit mes paroles aux autres, ce qui excita parmi eux un accès de gaieté bruyante.

Nous sommes obligés de rentrer dans la ville avant le coucher du soleil, parce que chaque soir on ferme les portes, dont les clefs sont portées chez le Hadji. C'est une précaution bien vaine, car il existe dans les murailles une douzaine de brèches capables de donner passage à un âne. Nous regagnons notre logis au moment de l'appel à la prière du soir. Aucun de mes gens ne prie; mais tous, par bienséance, s'abstiennent de paraître en public aux heures des exercices de dévotion. De même que la plupart des Africains, le Somal est généralement d'un esprit peu religieux. Une nuit, tandis que j'étais campé chez les Eesa, je fus réveillé par les cris d'une vieille femme qui, en proie aux douleurs aiguës d'un mal de dents, répétait sans cesse : « O Allah, puissent tes dents te faire souffrir autant que je souffre ! » De sauvages Bédouins vous demanderont où l'on peut trouver Allah. « Pourquoi cette question ? » répondrez-vous. Ils répliqueront aussitôt : « Si les Eesa pouvaient atteindre Allah, ils le perceraient de leurs lances; car il permet que leurs demeures soient dévastées, que leurs bestiaux soient enlevés, et que leurs femmes soient égorgées. » A cette brutale impuissance de concevoir l'Être suprême se trouvent mêlées les superstitions les plus absurdes. Ainsi tel guerrier du désert n'osera lever les yeux sur

un pèlerin, de peur d'être anéanti par son regard ou par sa parole.

Notre souper, que nous devons encore à l'hospitalité du Hadji, est la contre-partie du diner. Lorsqu'il est achevé, nous allons sur la terrasse jouir de l'aspect de la mer et des montagnes de Tajurrah éclairées par la pâle lumière de la lune. L'étoile du soir brille comme un diamant sur le tranquille horizon. Un léger brouillard, qui affecte toutes les nuances imaginables, entre le bleu de la turquoise et le vert de l'aigue-marine, prête à la voûte du ciel un charme tout particulier. Derrière nous, brunies par l'éloignement, en même temps qu'argentées par la lune, se montrent des montagnes que nous savons être habitées par une population féroce : leurs formes mystérieuses impriment un vague effroi dans le cœur du voyageur. Cependant la brise de la nuit, unissant son murmure à celui des vagues de la mer, résonne doucement à nos oreilles, tandis que, par un sévère contraste, se font entendre tour à tour le rire convulsif de l'hyène, le cri discordant du chacal et l'aboïement prolongé du chien sauvage.

Si l'air du soir est trop frais, nous restons dans la maison et alors Mohammed Omar nous fait quelque lecture poétique. A ce moment, l'imagination excitée de mes compagnons de-

vient superstitieuse. Le secrétaire du Hadji, nommé Suleymayn, esclave noir originaire du Sawahil (1), découvre nos destinées dans les grains du rosaire musulman. Cette bonne aventure africaine tient une grande place dans la vie d'un Somal. Certains hommes sont renommés pour la sûreté de leurs prédictions ; et dans les moments de danger, l'esprit humain, sujet à toutes les faiblesses, ajoute foi aux paroles de ces devins. J'observai que le prudent Suleymayn ne renvoyait jamais avec une réponse défavorable les personnes qui lui accordaient leur confiance ; mais il avait toujours grand soin d'insister sur l'efficacité des sacrifices et des aumônes, qui, devant être négligés d'une manière à peu près assurée, lui réservaient une excuse en cas d'accident. Quelquefois aussi nous écoutions des contes de sorciers, qui sont de tous les pays du monde. Tandis qu'en Europe ces êtres malfaisants se changent en loups et se cachent dans les bois, ils prennent en Afrique la forme de lions ou d'hyènes qui parcourent la plaine. On m'a montré dans le désert des hommes dont la réputation de sorcellerie était parfaitement

(1) On désigne sous ce nom tout le littoral africain compris entre la côte de Somali et le canal de Mozambique.

établie. A Zayla, on me fit voir un jour un certain Bédouin nommé Fariḥ Badaun, qui, par goût pour le sang, disait-on, se faisait hyène de temps en temps. Il y a quarante ans environ, trois frères furent mis à mort, non loin de Berberah, pour crime de métamorphose. Au surplus, le caractère des sorciers finit toujours par être complètement prouvé, soit à cause de la queue qui reste attachée à leur personne, parce qu'en reprenant la forme humaine ils oublient de frotter contre un arbre la partie de leur corps désormais décorée de cet appendice, soit en raison des blessures qu'ils ont reçues pendant leur transformation et dont ils n'ont pu faire disparaître les cicatrices. Les Somals croient encore que certains hommes apprennent le langage des oiseaux ou celui des bêtes féroces. Une autre croyance populaire fort répandue est celle de l'aksar, l'el-eksir des Arabes, dont les Européens ont fait leur élixir merveilleux. — On raconte aussi de prodigieuses histoires de certains seaux à lait qui, par la vertu magique d'un rameau coupé accidentellement dans un buisson, se remplissent d'argent et acquièrent la fécondité inépuisable de la corne d'abondance. On suppose que c'est toujours une génisse rouge qui est douée de la faculté de découvrir et de détacher le rameau féérique. Or, il faut qu'elle

n'ait rien mangé de tout le jour : aussi arrive-t-il souvent que les possesseurs de génisses rouges se donnent une peine infinie pour surveiller leurs faits et gestes pendant bien des matinées. — Un autre jour, il s'agit de ces vieilles femmes qui aiment à se nourrir du foie humain. Celles-là s'occupent aussi à faire mourir les petits enfants. Dans le Somali, on appelle une vieille femme *bidaa* ou *kumayyo*, mots qui signifient *sorcière*. Les blessures produites par les moyens infernaux ne laissent voir aucune marque extérieure. Il faut que la victime devine elle-même de qui vient le mal qui l'afflige ; alors ses parents se saisissent de la magicienne et la battent jusqu'à ce qu'elle ait mis un terme au sortilège. Le nombre des malheureuses qui périssent ainsi martyrisées est d'autant plus considérable que, dans ce pays barbare, la mort d'une pauvre vieille femme est considérée comme une peccadille. Le sexe tout entier, au surplus, est absolument privé de bon renom dans le Somali ; et là comme ailleurs, ceux qui contribuent le plus à le dégrader sont les premiers à l'accabler de leurs sarcasmes. — « L'esprit chez une femme, s'écrie un citadin de Zayla, mais c'est ce qu'est chez un dromadaire l'habitude de s'échapper ! » « Allah, déclare un autre, a fait la femme d'un os crochu, et on la brise-

rait plutôt que de la redresser. » — Peut-être, en définitive, ces imputations si générales sont-elles favorables aux personnes féminines en particulier, parce qu'elles préviennent les critiques individuelles, et, malgré leur mépris affecté pour les femmes, les musulmans s'abstiennent scrupuleusement de mentionner jamais le nom d'aucune d'elles.

Après une séance de deux heures, nos visiteurs nous quittent. Nous nous hâtons alors de dérouler nos nattes et de les étendre sur le sol, car nous devons nous lever au premier chant du coq. Un antiquaire admirerait nos oreillers de bois sculpté, dont la concavité est destinée à recevoir la tête grasseuse et la frisure élaborée des gens du pays. Comme en Abyssinie, ce meuble rappelle l'oreiller de l'ancienne Égypte, si ce n'est qu'il ne porte aucun de ces typhons, ou autres génies à face horrible destinés, dit-on, à tenir écartés les mauvais rêves. — Parfois, à une heure tardive, le son du tambourin et le bruit des mains qui se frappent en cadence nous convient à quelque bal voisin. Les danses du Somali, dont les figures compliquées s'apprennent pendant la jeunesse, sont d'une exécution presque impossible pour l'étranger. On les commence toutes en frappant des mains, et contrairement à la coutume générale de l'is-

lam , les deux sexes s'y trouvent mêlés.

Le vendredi, dimanche des musulmans, un crieur parcourt les rues de la ville en menaçant de la bastonnade tous ceux qui négligeront les cinq prières prescrites. A onze heures et demie, le tambour appelle les habitants à la Jami ou cathédrale. C'est une vieille grange blanchie à la chaux. De grossières colonnes en maçonnerie supportent le toit, qui est très-bas, et la petitesse des fenêtres ou plutôt des trous qui en tiennent lieu y rend la chaleur insupportable. Il n'y a point de chaire. L'unique ornement qui s'y trouve est une mauvaise image de la Mecque, clouée à la muraille. Les seuls objets d'ameublement sont des nattes déchirées et de vieux coffres où l'on garde les divers chapitres du Coran, liés avec des cordons grassex. J'entre suivi d'un serviteur qui porte le tapis sur lequel je dois m'agenouiller. En gagnant ma place, j'ai à subir les regards des trois cents assistants rangés en longues files parallèles. Après avoir déposé devant moi mon sabre et mon rosaire, je récite d'abord la prière ordinaire en l'honneur de la mosquée : prenant ensuite le Coran, je lis à haute voix le chapitre de la vache. — A midi le muezzin placé devant le katib ou prédicateur, répète l'appel à la prière, que la congrégation assise sur ses talons entonne après lui.

•

Cela fait, chacun se lève et récite pour son propre compte une autre prière qui se termine par la bénédiction du Prophète et par le *salam* (salut) sur les deux épaules, adressé à tous les frères en islam. Le katib alors monte dans une espèce de trou pratiqué dans la muraille pour servir de chaire, et de là il nous adresse ces paroles : « Que la paix soit avec vous et la miséricorde d'Allah et sa bénédiction ! » — A quoi la congrégation répond par l'organe du muezzin : « Et sur vous aussi soit la paix avec la miséricorde d'Allah ! » — Après diverses formules religieuses toujours suivies de réponses et terminées par un second appel à la prière, le prédicateur se lève et d'une voix nasillarde débite son sermon. Puis, ayant pris quelques minutes de repos, se levant de nouveau, il récite l'*el-naat* ou la louange du Prophète et de ses compagnons. Notre katib, qui exerce aussi l'office de juge, commet des fautes grossières en prononçant l'arabe, et de plus, il lit son sermon, ce qui ne se fait jamais dans l'islam, si ce n'est en cas de savoir insuffisant du prédicant. Le sermon étant complètement achevé, le clerc, encore plus ignorant que son ministre, prononce un nouvel appel nommé *el-ikamah* ; puis, entrant dans le *mihrab* (la niche), il récite les litanies du vendredi, en faisant face à la congrégation, dont les voix

s'unissent à la sienne. Cette dernière oraison terminée, l'assistance sort et se disperse, ne laissant dans le temple qu'un petit nombre de personnes pieuses qui veulent y prolonger leurs dévotions. Le vieux Scharmarkay, accompagné de son fils, se tient près de la chaire. — Après l'office, il distribue de ses mains des aumônes aux pauvres et se retire ensuite escorté par deux douzaines de fusiliers qui déchargent leurs armes en son honneur.

III

EXCURSIONS ET DÉPART DE ZAYLA.

Un matin, c'était le 14 novembre, nous sortimes de la ville pour aller au-devant d'une caravane venant du Nord. Elle se composait d'un grand nombre d'ânes marchant en désordre et d'environ cinquante chameaux portant des peaux de vaches et de l'ivoire, outre une jeune esclave abyssinienne. Les hommes étaient aussi sauvages que des oranges-outangs, et les femmes n'étaient bonnes qu'à soigner les chameaux. Les bêtes de somme étaient maigres et de petite espèce. Les ânes des Bé-

douins cependant sont fort supérieurs à ceux de Zayla, et comparativement leurs chameaux sont vigoureux. En quelques minutes tous les animaux furent déchargés, toutes les tentes furent dressées, tous les préparatifs de la halte furent achevés. L'arrivée d'une caravane aussi nombreuse étant un événement peu ordinaire, les citadins quittèrent leur jeu de boule pour essayer quelque trafic. Nous revînmes nous placer sur la porte Ashurbara, pour mieux contempler les Bédouins, et en vrais habitants d'une petite ville, nous trouvâmes à gloser sur la grandeur de leurs boucliers ainsi que sur les énormes dimensions de leurs lances. Bientôt ils entrèrent dans les rues et nous fûmes témoins de leurs danses frénétiques devant le Hadji et les autres autorités. C'est ainsi que ces hommes à demi sauvages témoignent la joie qu'ils ressentent en se voyant heureusement arrivés au terme de leur voyage, après avoir échappé aux périls du désert.

Le même jour nous allâmes visiter le tombeau du saint cheik Ibrahim-Abou-Zarbay. C'est un dôme blanc, peu éloigné des murailles de la ville. Une inscription sculptée dans le bois de la porte annonce que le monument date de l'année 1155 de l'hégire (1741-1742 de l'ère chrétienne). Il est maintenant dans un état de dégradation complète. Le por-

tail surplombe, les murs sont crevassés et la coupole menace les fidèles de les écraser pendant leur prière. L'édifice est partagé en deux parties, une mosquée et un mazar ou lieu de visitation pieuse. Dans celui-ci se trouvent cinq tombeaux, dont les deux plus grands sont couverts d'une toile de Perse de couleur brillante. Ibrahim était un des quarante-quatre saints Hadramis qui, débarqués à Berberah, tinrent un conclave solennel sur une colline voisine et se dispersèrent ensuite pour aller répandre à travers l'Afrique la foi de Mahomet. En l'an 1450 de l'ère chrétienne, il se rendit à Harar, où il opéra plusieurs conversions et où il a laissé une mémoire vénérée. Son nom est immortalisé dans l'Yémen par l'introduction du kat, drogue excitante, assez analogue au café, dont les Arabes font une grande consommation. C'est aussi en 1450 que le cheik El-Shazili, qui a l'une des mosquées de Moka pour sépulture, a introduit le café en Arabie.

Quelques jours plus tard, fatigué de ma reclusion dans la ville, je persuadai le Hadji de me donner une escorte pour visiter les puits. Je partis dès l'aurore accompagné de quatre Arabes armés de fusils à mèche. Prenant la direction de l'ouest, nous franchîmes d'abord une grande plaine basse que recouvre

la mer à chaque forte marée. Chemin faisant, nous dépassâmes des files d'ânes et de chameaux qui, sortis de la ville, étaient chargés d'outres vides. Comme nous, ils voyageaient sous escorte, et les femmes qui les conduisaient se livrèrent à nos dépens à des plaisanteries grossières. Après avoir marché pendant quatre milles, nous atteignîmes le lit d'un torrent fort large, qu'on nomme le Takhushshah. Au milieu se trouvait une rangée de puits profonds de trois à quatre pieds seulement, avec une petite quantité d'eau bourbeuse dans le fond. Près d'eux, sur des châssis en bois, étaient placées des peaux de bouc servant d'auges pour les bestiaux. Aux abords se pressaient des troupes de chameaux appartenant à des Eesa qui fixaient sur nous leurs regards féroces et qui se promenaient avec leurs longues lances à la main. Pour être en mesure de résister aux violences de ces farouches voisins, les gens de Zayla ont élevé une tour ronde, dont la porte n'est accessible qu'au moyen d'une échelle. Près de là sont des romarins et des touffes de henna sauvage portant une fleur embaumée, mais de nulle valeur comme matière colorante. Une épaisse haie d'épines entoure le seul terrain cultivé qui soit sur le territoire de Zayla. La beauté et la variété des produits de ce jardin prou-

vent qu'ici c'est l'industrie de l'homme qui fait défaut à la fécondité du sol. J'y remarquai plusieurs plantes rares et quelques légumes.

Après une promenade dans le jardin et un bain dans l'un des puits, je repris mon fusil et je gagnai la plaine qui s'étend du côté de la mer. Elle abonde en lièvres et en grosses poules sauvages. De gracieuses petites gazelles, à peine plus grosses que nos lapins d'Angleterre, bondissaient au-dessus des buissons avec tant d'agilité, que leurs jambes si fines étaient à peine perceptibles. Le gibier était trop craintif pour qu'on en pût approcher à la portée du plomb et je n'osais tirer à balle, la plaine étant couverte de tentes, d'hommes et de troupeaux. Je me vengeai sur les poules sauvages, qui se trouvèrent excellentes à manger, et aussi sur les corneilles, dont le fiel m'avait été vanté par les soldats arabes comme un excellent collyre. Après la destruction du serpent, celle de la corneille est aux yeux des Somals l'œuvre la plus méritoire que le chasseur puisse accomplir ; car c'est pour ses péchés que ce méchant oiseau, jadis blanc, a revêtu la triste couleur qui le distingue aujourd'hui. Quand le Prophète et Abou-Bekr furent obligés de se cacher dans la caverne du mont Ohod, le pigeon employa tous ses efforts pour tromper la rage de ceux qui les poursui-

vaient ; mais la corneille , au contraire , ne cessait de crier : « Ghar ! ghar ! ghar ! » c'est-à-dire : « La caverne ! la caverne ! la caverne ! » C'est pourquoi Mahomet l'a condamnée à porter un deuil éternel et à répéter toujours les mots qu'elle avait prononcés avec tant de malice.

Retournés au jardin , nous y déjeunâmes. Sur ces entrefaites , la pluie vint à se déclarer et nous sortîmes aussitôt pour goûter le plaisir d'être mouillés , plaisir aussi délicieux que rare sur la terre d'Afrique. Quelques soldats arabes qui se trouvèrent là voulurent tirer au blanc avec ceux de notre escorte. N'ayant pas de carabine capable de lutter avec leurs longs fusils , je restai simple spectateur. Mes revolvers à six coups excitèrent une vive attention ; mais pas un homme ne voulut les toucher. Le plus gros fut bientôt baptisé du nom d'*abou-sittah* ou de père des six , auquel ils joignirent aussi celui de *shaytan* ou du diable. Le petit pistolet de poche devint le *malunah* ou le maudit , et la distance à laquelle il portait la balle fut un sujet d'admiration générale. Ces Arabes n'avaient que de vieux mousquets à mèche. Parmi eux un Turc seulement possédait une de ces belles et anciennes carabines de Damas , dont la portée était fort longue et la justesse parfaite.

En revenant à la ville , nous rencontrâmes une troupe de jeunes filles des Eesa qui se

moquèrent de ma peau blanche et qui prétendirent que je n'étais pas musulman. Mes Arabes répondirent qu'au contraire j'étais un *cheik des cheiks*, et ils improvisèrent immédiatement une proposition de mariage adressée en mon nom à la plus jolie de la bande. Sans montrer aucun embarras, la jeune Bédouine fit sur-le-champ ses conditions. C'était un collier, une couple de robes, plusieurs poignées de grains de chapelet (1), et enfin un cadeau pour monsieur son papa. Elle promit très-naïvement de venir me voir le lendemain chez moi pour s'assurer de la qualité des présents. La publicité de sa démarche semblait ne l'effrayer aucunement. Malheureusement la timidité de mes deux compagnons empêcha le rendez-vous. — De retour à Zayla, après une journée brûlante, les hommes de mon escorte chargèrent leurs fusils, se formèrent en ligne devant moi et tirèrent une salve en mon honneur. Ils allèrent ensuite se rafraîchir dans un café.

Quelques jours plus tard, je pus voir combien sont facilement effrayés les Somals des villes, qui, de même que les citadins arabes,

(1) Les grains de chapelet, en porcelaine blanche et en toute autre matière solide, tiennent lieu de menue monnaie.

sont les pires représentants de leur race. Trois Bédouins, arrivant à l'improviste devant la porte du Sud, y égorgèrent une vache dont ils enterrèrent la tête et firent demander la permission de visiter un membre de leur tribu qui avait été emprisonné par le Hadji, à l'occasion du meurtre de son fils adoptif Masoud. L'épouvante se répandit aussitôt dans la ville. On ferma les portes et les fusiliers arabes montèrent sur les murailles. Mes trois compagnons s'armèrent aussitôt, et je fus moi-même invité à prendre part à la défense commune. Les uns disaient que ces Bédouins venaient jeter un charme sur la ville; d'autres assuraient qu'ils étaient l'avant-garde d'une armée innombrable qui allait tout mettre à feu et à sang. Vérification faite toutefois, il se trouva que c'étaient des messagers chargés d'annoncer une troupe qui amenait, comme prix du sang de Masoud, un esclave abyssinien, sept chameaux, sept vaches, une mule blanche et une jument noire. Le prisonnier fut visité par son frère. On dit que l'entrevue fut des plus pathétiques. Chez ces peuples, soit en raison de l'organisation sociale, soit par suite de la constitution morale des individus, le seul lien réel est celui qui unit entre eux tous les membres mâles d'une même famille. Le Hadji, après avoir été fort sévère en pa-

roles, eut la faiblesse de relâcher le meurtrier. Une pareille mesure, comme tout acte d'une politique trop pacifique en général, est le plus sûr moyen d'encourager les meurtres et les mutilations. Peu de mois auparavant, un Bédouin, mû seulement par le désir de porter la plume d'autruche, avait attiré hors des portes un jeune garçon de quinze ans et l'avait égorgé. Les parents de la victime furent simplement engagés à accepter le prix du sang et l'on permit à l'assassin de s'éloigner. — Quelle sage clémence!

Le lecteur ne supposera pas que j'aie subi de mon plein gré l'ennui de passer un mois entier à Zayla. Mais comment expliquer ici les obstacles multipliés que m'opposait l'indolence africaine, les petites intrigues dont j'étais entouré, les interminables soupçons dont j'étais l'objet? — Quatre mois avant de quitter Aden, j'avais cependant pris la précaution d'avoir une entrevue avec le Hadji; je l'avais invité à me choisir immédiatement un *abban* ou protecteur, à m'acheter des chameaux et des mules. — Deux mois plus tard, je lui avais avancé tout l'argent nécessaire à ces achats. L'*abban* pouvait se trouver partout; les bêtes de somme abondaient à Tajurrah, port séparé de Zayla par une journée de navigation seulement, et pourtant rien n'était prêt quand j'ar-

rivai. Je pressai le gouverneur d'agir : il me promit très-poliment d'expédier un messenger sur-le-champ, et il laissa dix jours s'écouler sans rien faire. Un vent d'est qui se déclara ensuite servit de prétexte pour retenir pendant quinze jours dans le port le navire qui devait se rendre à Tajurrah. Je me mis en colère ; je protestai contre toutes ces lenteurs, afin de mieux montrer la fermeté de ma résolution. L'unique résultat que j'obtins fut un déluge de paroles. Le Hadji et son fils, me traitant comme un enfant gâté, doublèrent l'ordinaire de mes repas ; ils me représentèrent que la petite vérole dépeuplait en ce moment Harar, que les routes fourmillaient de brigands, qu'enfin vouloir aborder l'émir, c'était marcher à une mort certaine. Convaincu qu'en vrais Orientaux, tous deux étaient dupes de leur imagination, je redoublai d'emportement. Le vieillard ne pouvait comprendre mon entreprise. « Si les Anglais, me dit-il un jour, veulent s'emparer de Harar, qu'ils m'envoient cinq cents soldats ; et si tel n'est pas leur dessein, je puis leur donner sur cette ville toutes les informations qu'ils souhaiteront. » Lorsque enfin il fut bien convaincu de la réalité de ma détermination, il voulut chercher à tirer profit de l'événement, et l'on verra qu'il y réussit jusqu'à un certain point.

Vers la fin de novembre, quatre chameaux étaient achetés ; un abban était engagé ; deux femmes étaient louées pour nous servir de cuisinières, et je pris un quatrième serviteur. Les étoffes et le tabac apportés d'Aden furent disposés en ballots propres à être placés sur le dos des chameaux. On me tailla de solides sandales pour la marche, et l'on commença à me charger solennellement de messages d'une longueur effrayante, que leur importance empêchait de confier au papier. En un mot, tout sembla prendre un sérieux aspect de départ. Le Hadji nous recommanda à l'une des principales familles de la tribu des Gudabirsi, qui devait nous remettre à son beau-frère Adan, le *gerad* ou prince du Ghiri, lequel, à son tour, devait nous introduire près de l'émir de Harar. Le premier anneau de cette chaîne était un certain Raghe, petit chef d'un clan des Eesa. Nous fûmes placés sous sa protection, et, par les bons offices du Hadji, aidés de quelques cadeaux, ce personnage, moyennant le prix modéré de dix tobas, s'engagea à nous accompagner jusqu'à la frontière de son clan, distante de quarante milles de Zayla, à nous présenter aux Gudabirsi, à nous fournir trois serviteurs, et à nous pourvoir d'une escorte suffisante dans les passages dangereux. Il débuta d'une manière extravagante en nous

déclarant que l'honneur seul pouvait le déterminer à entreprendre une tâche aussi périlleuse, qu'il avait laissé sa famille et ses troupeaux dans une situation précaire, et qu'en conséquence tous ses parents avaient droit à des cadeaux. Comme quelques jours de sa société nous avaient déjà coûté au moins trois livres sterling, nous déclinâmes cette nouvelle libéralité, et mes compagnons, usant des formes du pays, lui répondirent « que ce serait pour une autre fois. » — Quand de pareilles conférences viennent à s'engager, je me crois consciencieusement obligé de quitter l'appartement, parce que, pour une chose qu'on doit donner réellement, cinq au moins sont promises, et toujours sous la foi du serment.

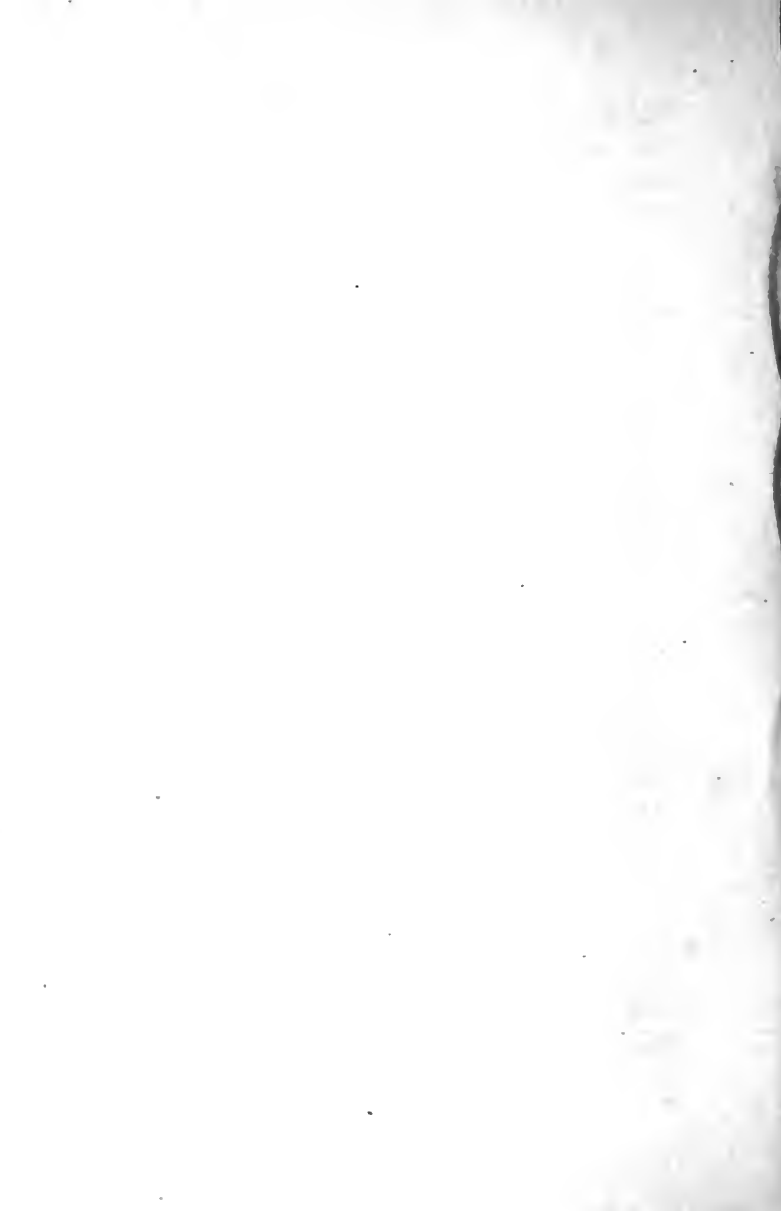
Raghe nous avertit sérieusement que nous aurions à braver des dangers et peut-être un désastre. C'était l'opinion générale des timides habitants de Zayla, qui ne cessaient de répéter « que nous étions las de vivre. » Chassés des montagnes par le froid, les nomades étaient descendus dans les plaines du littoral que nous avions à traverser, et, comme la Fin-des-Temps l'observait avec quelque raison, « l'homme peut vous manger, mais le désert ne le peut pas. » — L'un des clans de la grande tribu des Habr-Awal, celui des Ayyal-Nuh-Ismaïl, faisait la guerre avec succès aux

Eesa, et ses cavaliers, bien armés de lances, de dagues et de boucliers, parcouraient le désert par détachements de vingt à deux cents hommes. Trop nobles pour souhaiter uniquement le butin, ces guerriers cherchent surtout à s'illustrer par la mort de quelques-uns de leurs ennemis. C'est pourquoi chacun d'eux, en partant, attache à sa selle une plume d'autruche dont il doit orner sa tête aussitôt qu'il aura porté un coup heureux. De même que l'ancien Spartiate, il ne juge aucunement nécessaire d'attaquer son ennemi en face : il préfère recourir à la ruse. Il tue de sang-froid les femmes enceintes, afin de prévenir la naissance d'enfants qui pourraient être des garçons. Chargé de trophées sanglants, le héros retourne à sa tente ; sa femme accourt au-devant de lui en poussant des cris de joie et en proclamant sa valeur ; elle couvre d'injures celles de ses compagnes dont les maris se sont montrés de *noirs faïnéants* ; ces dernières, à leur tour, adressent à leurs seigneurs et maîtres des reproches violents qui les font tomber dans des paroxysmes d'envie, de haine et de malice. Durant mon court séjour à Zayla, six ou sept meurtres furent commis en vue des murailles. Peu d'heures avant notre départ, Raghe nous annonça que deux Eesa venaient d'être égorgés par les Habr-Awal. Une

autre querelle des Eesa avec les Dankali engendrait une suite interminable de meurtres ; car dans ce pays la vendetta est aussi implacable qu'en Corse. Notre abban insista sur la désagréable nécessité de voyager la nuit et de nous tenir cachés pendant le jour. Les moments les plus dangereux sont le lever du soleil et les heures qui précèdent son coucher, parce que les Bédouins exposent rarement leurs chevaux à la chaleur du jour ou leurs propres personnes à la rosée du soir. — « Dans le désert, dit un proverbe, tout le monde est en guerre. » — Vous apercevez un homme de loin ; vous agitez votre bras en lui criant : *War joga!* (Halte-là!) — S'il s'arrête, vous lui dépêchez un messenger, afin de parler à distance. — S'il continue d'avancer, vous faites feu, en prenant soin de bien viser, car deux cavaliers abattus suffisent pour mettre en déroute la troupe la plus nombreuse.

Ma patience étant à bout, je m'étais déterminé à partir le dimanche 26 novembre, plutôt que de perdre un jour de plus à attendre les mules qui m'étaient promises. Je donnai mes ordres en conséquence à l'abban. Le Hadji comprit sans doute que le cas était désespéré, car avant la fin du jour un navire fut aperçu arrivant de Tajurrah à toutes voiles, et quelques moments plus tard, comme dans

les *Mille et une Nuits*, quatre belles mules sellées et bridées à la mode d'Abyssinie étaient devant ma porte.



IV

LE VOYAGE DE ZAYLA A HARAR. — LA PLAINE.

Deux routes relient Zayla avec Harar. La plus directe, celle du sud-ouest, comprend dix grandes étapes, dont huit sur le territoire des Eesa et les deux dernières sur celui des Noli-Gallas, qui obéissent à un chef chrétien. Le Hadji, en raison de sa querelle récente avec les Rer-Gulemi, s'opposa au choix de ce chemin. Il préféra pour moi la route moins directe qui descend vers le sud en longeant la côte habitée par les Eesa dépendants de Zayla et qui, de là, tourne au sud-ouest à travers

les Gudabirsi et les Ghiri, jusqu'en vue de Harar. Je soupçonne fortement le bon Scharmarkay d'avoir voulu atteindre un but personnel, tout en s'occupant de ma sûreté. De petites querelles avec les chefs du pays lui fermaient depuis longtemps cette voie, et il espérait sans doute que ma pacotille de marchandises anglaises parviendrait à la lui rouvrir.

Le 27 novembre, de grand matin, les mules et les bagages étaient prêts, mais il fallut charger les cinq chameaux, et ce fut une besogne difficile, à cause de l'indocilité de ces animaux. Afin de tromper l'ennui de l'attente, les deux femmes entonnèrent le chant du voyage.

Vers trois heures après midi, accompagné par le Hadji, par son aimable fils Mohammed et par une escorte d'honneur composée de fusiliers arabes, je franchis la porte Ashurbara en présence d'une foule de curieux, et je pris le chemin du désert. Après un demi-mille de marche, les adieux les plus affectueux furent échangés, et de prudents avis me furent donnés sur la nécessité de me tenir constamment sur mes gardes, surtout pendant la nuit. Nous récitâmes solennellement le fathah; nous nous fîmes la promesse de nous écrire souvent; nous nous serrâmes la main, et je par-

tis. Les soldats me saluèrent d'une dernière décharge, à laquelle je répondis avec le *père des six*.

Me voici dans le désert. Souvenez-vous, je vous prie, cher lecteur, que je suis un marchand musulman, condition qu'on ne doit pas confondre avec celle de ces prosaïques personnages qu'on rencontre à la bourse de Londres. En Orient, le marchand est un composé du trafiquant, du savant et du pèlerin... Comme il appartient ordinairement par sa naissance aux classes supérieures, il est partout accueilli et respecté. Par son langage et par ses manières, il fait comprendre que, si Allah le voulait, il pourrait devenir premier ministre deux jours après, sans avoir vendu une aune de drap. Pour lui, le commerce semble n'être qu'un accident et nullement un état essentiel, ce qui ne l'empêche pas, dans l'occasion, de faire preuve d'adresse. Son air est grave et respectable; il a le rosaire à la main et le Coran sur les lèvres. Presque toujours il a visité les lieux saints, dont il parle sans cesse. Il a une belle écriture, il sait lire ou réciter bon nombre de passages des meilleurs poètes; il est versé dans la théologie; en un mot, *c'est un homme comme il faut*, dont la politesse est irréprochable et qui se montre parfaitement à l'aise, soit qu'il traite avec un

grand seigneur, soit qu'il ait affaire à un esclave. Il a une femme et des enfants dans son pays, où il compte finir ses jours : — « Mais le monde est incertain. » — « Le destin descend et l'œil de l'homme ne l'aperçoit pas. » — « La terre n'est qu'un sépulcre. » — Bref, sa profonde expérience lui laisse entrevoir la possibilité d'achever sa carrière ailleurs que dans la terre de ses pères.

Passons maintenant à la description de ma petite caravane.

D'abord s'avance, avec toute la dignité de son titre d'abban, notre guide Raghe, drapé dans sa toba. Il a la tête nue, mais ses pieds sont chaussés de sandales. Un long poignard à manche de corne est passé ostensiblement dans sa ceinture. De sa main droite il tient une lourde lance, dont le bois est garni de fil métallique et dont il se sert en guise de bâton. Un bouclier rond en cuir couvre son bras gauche, et, comme il a des prétentions à la piété ainsi qu'à la science religieuse, il porte sur une de ses épaules un musalla ou tapis de cuir destiné à ses prières, tandis que de l'autre côté est suspendu le weri, flacon d'osier contenant l'eau des ablutions. Il est suivi de quelques hommes de sa tribu qui rapportent de la ville les marchandises qu'ils y ont achetées, et qui conduisent un jeune chameau

qu'ils ont la maladresse de perdre dès les premiers jours de marche.

Immédiatement après Raghe et sa troupe viennent mes deux cuisinières Samaweda Yusuf et Aybla Farih (1). Ces aimables personnes, que j'ai décorées des noms plus poétiques de Schéhérazade et de Dinarzade, sont âgées d'environ trente ans et jouissent d'un embonpoint respectable, car dans chacune d'elles on pourrait trouver l'étoffe de trois femmes ordinaires. Leur courage à supporter la fatigue du voyage est vraiment admirable. Pendant la marche, elles portent les pipes et le tabac, elles guident les chameaux et les font avancer à grands coups de fouet. Elles replacent les ballots s'ils viennent à se déranger ; et jamais, lors même qu'elles sont malades, elles ne consentent à monter sur nos bêtes de somme. Arrivées au lieu de la halte, elles déchargent les chameaux, disposent les ballots en demi-cercle et plantent la tente au-dessus d'eux. Ensuite, elles font cuire le dîner, préparent le café ou le thé, et se rendent utiles de mille manières. Elles bivaquent hors de notre tente, la modestie ne permettant pas aux deux sexes de se mêler ; et durant les froids les

(1) Le premier nom est celui de la femme ; le second, celui de son père.

plus sévères, elles ne portent d'autres vêtements qu'une coiffe et une vieille robe. Leur voix singulièrement douce contraste agréablement avec le rude accent des hommes. Au commencement, elles étaient fort embarrassées en ma présence; mais peu à peu leur timidité a disparu, et leurs plaisanteries, plus naïves que réfléchies, ont souvent égayé la route. Pour remédier à leurs plus grandes fatigues, elles recourent uniquement à l'usage du *jogsi*, expédient pratiqué aussi en Arabie. Chacune d'elles, tour à tour, s'étend à terre de toute sa longueur et se couche sur le ventre, tandis que l'autre monte debout sur son dos et piétine pendant quelque temps sur toutes les parties du corps de la patiente. Après cette cérémonie, elles se trouvent étonnamment soulagées. Toujours près de ces dames, marche, à titre d'écuyer, un jeune garçon de Zayla, qui, privé d'un œil, est appelé sans pitié le Calender (1). Il prie souvent; sa conduite est irréprochable; mais il a conçu à l'égard de la discipline féminine des opinions si rigides, que sans notre intervention, il croirait de son devoir de rouer de coups les aimables personnes qu'il accom-

(1) Allusion au conte des TROIS CALENDERS BORGNES, dans les *Mille et une Nuits*.

pagne. Aussi le détestent-elles cordialement ; ce qu'il n'ignore pas.

Schéhérazade mène le chameau de tête et Dinarzade vient ensuite, en se servant du tuyau de mon chibouque en guise de bâton. Cette dernière, qui a été à Aden, soupçonne que je suis réellement : ses petits yeux noirs ne rencontrent jamais les miens, et fréquemment, avec une timidité affectée, elle détourne son noir visage. Liés les uns aux autres par la queue, les chameaux sont vigoureusement battus toutes les fois qu'ils veulent s'arrêter. La caravane se termine par une femme bédouine conduisant un âne. Cette arrière-garde est convenable, car les chameaux refusent d'avancer s'ils sont suivis par un cheval ou par une mule. Un pauvre petit mouton, présent du Hadji, court et se joue autour de la kafilah. Il était devenu tellement familier, que j'avais recommandé qu'on l'épargnât ; un jour cependant, il se trouva que le malheureux animal formait le menu de notre dîner.

A côté de la file des chameaux, mes trois aides de camp, montés sur leurs mules, représentent la fleur de l'élégance somalienne. Leurs chevelures bien graissées brillent d'un éclat plus qu'ordinaire ; leurs tobas splendidement blanches sont bordées d'un rouge éclatant.

tant ; leurs boucliers tout neufs sont recouverts d'une enveloppe de toile ; leurs lances, dont le bois est huilé, noirci et poli, se balancent sur leurs épaules. Ils ont déposé sur les chameaux leurs fusils avec ma carabine, parce que ces armes étrangères, bonnes à montrer à Zayla, seraient, selon eux, un sujet de ridicule dans le Somali. C'est en vain que je leur représente que dans mon pays, où les arcs et les flèches sont abandonnés aux femmes, la lance ne sert qu'aux corps de réserve, qui ne doivent pas être appelés à combattre ; le préjugé l'emporte sur mes paroles, et ils préfèrent les armes de leur jeunesse. Leur manière toute particulière de se tenir sur leurs mules rappelle le vieux style d'équitation du roi Louis XV. Pour étrier, ils n'ont qu'un anneau de fer admettant seulement le gros orteil. Je les suis, monté sur ma belle mule blanche, dont la selle recouverte d'un tapis galonné offre une certaine apparence. Mon fusil à deux coups est couché en travers devant moi, et deux étuis de drap grossièrement fabriqués à Zayla renferment mes revolvers.

Nous marchions droit au sud, en longeant la côte sur une plaine d'alluvion sillonnée par les lits desséchés de nombreux torrents, parsemée d'efflorescences nitreuses et couverte de cette végétation saline si commune dans le

désert d'Arabie. La largeur de la zone située entre la montagne et la mer est d'environ 45 milles (18 lieues). Quand on se rapproche des premiers contre-forts, on trouve une herbe plus abondante et des groupes d'acacias. Après les pluies de la mousson, toute cette plaine est verdoyante ; pendant le reste de l'année, au contraire, elle n'offre aux bestiaux qu'une herbe rare et desséchée. Le pays appartient à un clan des Eesa, celui des Mummasan. Comment ces Bédouins peuvent vivre dans une pareille fournaise est chose vraiment inexplicable. Quoique nous fussions au mois de décembre, mes bras furent complètement pelés par le soleil et mes compagnons haletants, renouvelant les imprécations des Atlantes d'Hérodote, maudissaient, chaque matin, le lever de l'astre du jour. Quand les gens de la ville sont forcés, durant les jours d'été, de traverser cette région brûlante, ils se couvrent de tobas mouillées qu'ils trempent, chaque demi-heure, dans l'eau de la mer. Et cependant, il arrive parfois qu'ils succombent à la soif fatale engendrée par le simoun. Quelques semaines de sécheresse suffisent pour faire mourir la moitié des troupeaux.

Dans l'après-midi, notre abban et une femme de sa troupe accomplirent leurs ablu-

tions ; puis ils firent leur prière avec une certaine ostentation. Le résultat de cette démonstration n'ayant pas, sans doute, satisfait leur attente, ils ne la répétèrent plus. Vers le coucher du soleil, nous passâmes à côté d'un bouquet d'arbres ombrageant une fontaine nommée Warabod, ou le Puits de l'hyène. C'est la première station des voyageurs qui de Zayla se dirigent vers l'intérieur du pays. De ce point six petites marches suffirent pour atteindre la montagne. Une demi-heure plus tard, nous dépassâmes une seconde station appelée Hangagarri, laquelle consiste en un puits fort rapproché de la mer. Là, de nombreuses lumières brillant au milieu de l'obscurité nous annoncèrent que nous étions arrivés chez les Eesa. A huit heures, nous avions atteint la troisième station ; mais les chameaux, se couchant sur la terre, refusèrent absolument d'avancer. Raghe, qui prétendait apercevoir les feux de son clan, voulait continuer la marche. Son opiniâtreté, toutefois, dut céder à celle de nos bêtes de somme, qu'il fallut décharger et laisser paître, en prenant seulement la précaution de les entraver. Puis, ayant allumé notre feu, nous préparâmes notre frugal souper de dattes.

L'air était frais et pur ; après la dévorante chaleur du jour, la brise de la nuit était déli-

cieuse. Un mois de reclusion dans l'étroite enceinte de Zayla me faisait trouver dans la vue de la plaine un charme inexprimable. Le bruit de la vague qui venait mourir sur la plage me disposait à un doux repos. Je me voyais enfin engagé dans mon entreprise, et je sentais qu'il fallait en accepter résolûment tous les hasards. Plaçant mes pistolets à mes côtés, je me fis un oreiller de la crosse de ma carabine, et je me disposai au sommeil, sans rien éprouver de cette appréhension que le voyageur au cœur le plus ferme ressent avant le départ. Telle est la différence qui existe entre l'imagination et la réalité, entre l'anxiété et la certitude. Pour les hommes doués d'une pensée active, ce qu'on prévoit va toujours au delà de ce qui arrive. Voilà pourquoi tel homme qui subit un sentiment de crainte avant l'événement retrouve toute son énergie quand il se trouve en face du danger.

La Fin-des-Temps s'offrit pour faire la garde pendant la nuit. L'aurore brillait à peine quand notre sentinelle nous éveilla. Les femmes chargèrent les chameaux, et nous reprîmes notre marche à travers la plaine. Lorsque vint le jour, nous nous trouvions transportés dans une espèce d'Arcadie somalienne, dont le charme toutefois était singulièrement diminué par l'eau saumâtre et par le simoun. Des

bergers sifflaient (1) en portant dans leurs bras les nouveau-nés de leurs troupeaux, ou bien, la lance à la main, ils menaient au pâturage de longues files de chameaux, qui tantôt balançaient nonchalamment leurs têtes de vau-tour, et tantôt se jouaient lourdement en se mordant les uns les autres. A leur tête marchait un patriarche, au cou duquel était suspendue la clochette de bois, dont le son était destiné à empêcher le troupeau de se disperser. Les chamelles étaient suivies de leur progéniture ; car l'hiver ici est la saison de l'élève. De petites bandes de moutons à toisons blanches et à têtes noires étaient dispersées dans la plaine, dont l'herbe avait jauni sous l'action du soleil. Des troupeaux de chèvres allaient chercher les buissons, sous la conduite d'enfants couverts d'un vêtement de peaux ; des femmes habillées de la même façon les accom-

(1) Les Arabes détestent le sifflement, qu'ils tiennent pour être le langage des génies. Quelques-uns assurent qu'il faut quarante jours pour purifier la bouche de l'homme qui a sifflé ; d'autres ajoutent que l'inspiration de Satan peut seule déterminer une créature humaine à produire de pareils sons. Les Somals ne partagent pas ce préjugé. De même que les Cafres, ils passent la journée entière à siffler leurs troupeaux, et ils varient leurs signaux en changeant la note. Ils sont même fort habiles à imiter le chant des oiseaux.

pagnaient, les unes en mâchant des écorces d'arbre, les autres en filant les fibres d'une plante rampante nommée *sug-sug*, afin d'en faire des cordes et des nattes pour les tentes. Armés de la houlette, les jeunes garçons portaient sur leur tête les seaux à lait ; d'autres conduisaient des bœufs attachés avec une courroie blanche. Quelques-uns jouaient avec les chiens ; car ces fidèles animaux, dédaignés par les habitants des villes, sont appréciés par les Bédouins comme ils le méritent. De tous côtés on voyait l'agile gazelle, fuyant l'approche de l'homme, bondir au-dessus des buissons, tandis que de grands aigles et des bandes de vautours, prenant leur essor, promettaient au voyageur la proximité des habitations.

De nombreux sentiers se croisant en tous sens annonçaient le voisinage d'un lieu peuplé. Bientôt des hommes sortant de leurs huttes construites en forme de ruche témoignèrent la satisfaction que leur causait notre arrivée ; car la tribu ennemie des Habr-Awal les avait récemment menacés « de venir les manger. » Nous avançons avec précaution parmi les chamelles, qu'il faut se garder d'effrayer lorsqu'elles sont accompagnées de leurs petits, et, vers huit heures, nous arrivions au kraal de notre guide, dont l'emplacement, situé à vingt-deux milles de Zayla, marque

la quatrième station qu'on nomme *Gudingaras*.

Raghe disparut, et les Bédouins s'assemblèrent pour nous contempler. Schéhérazade et Dinarzade allèrent dans le village chercher des pieux pour les tentes ; elles rangèrent ensuite notre bagage de manière à former une enceinte circulaire, disposèrent notre wigwam, préparèrent nos lits à l'ombre, et demandèrent à haute voix qu'on leur apportât du lait aigre et du lait doux. J'avais entendu plusieurs fois les hommes armés de lances dont nous étions entourés répéter le mot *faranj* (franc), qui me parut de mauvais augure. Quoiqu'il n'y eût aucune apparence de danger, je jugeai qu'il serait utile de produire immédiatement quelque impression salutaire. Comme les Bédouins avaient commencé à se moquer de nos armes, le Hammal les invita à nous donner pour but un de leurs boucliers, ce qui les fit rire plus fort, sans qu'ils voulussent cependant accepter l'épreuve. Sur ces entrefaites, un grand vautour brun vint s'abattre à vingt pas de nous. Les Somals détestent le *gurgur*, parce que, disent-ils, il achève les mourants sur le champ de bataille et dévore les morts. Le coup de fusil dont je renversai l'oiseau excita un cri de merveilleuse surprise, et quelques-uns des spectateurs, ayant vu la balle faire jaillir le sable, se mirent à sa recherche. Rechargeant

aussitôt mon arme avec du gros plomb, dont les Bédouins ne connaissaient pas l'effet, j'abattis un second vautour au vol. De nouvelles exclamations saluèrent cet exploit prodigieux. Les femmes criaient : « Voyez, voyez ! il fait descendre les oiseaux du ciel ! » Un vieillard, plaçant gravement dans sa bouche l'index d'une de ses deux mains, loua solennellement Allah et lui adressa une prière, afin d'être préservé d'un pareil sort. En un mot, le résultat fut si complet, que je résolus d'avoir toujours désormais un des canons de mon fusil chargé à gros plomb. C'était évidemment la meilleure réponse à faire, quand je viendrais à entendre le mot *faranj*.

Nous passâmes la journée entière dans notre tente, devant laquelle de nombreux Bédouins à tête laineuse, observant avec attention tous nos mouvements, se tenaient opiniâtrément accroupis sur leurs talons, avec leurs lances à la main. Avant midi, je fis baisser notre portière en nattes, précaution indispensable toutes les fois qu'il était nécessaire d'ouvrir un coffre ou un ballot. Nous bûmes du lait et nous mangeâmes du riz, avec accompagnement de kawurmah (1). Vers midi, la foule se retira

(1) Tranches de viande séchées au soleil, découpées en petits morceaux et cuites à l'huile, de manière à pouvoir être conservées et portées en voyage.

pour dormir, et, mes compagnons ayant imité cet exemple, j'en profitai pour tracer quelques esquisses et pour écrire des notes. Revenus de bonne heure à notre porte, les Bédouins reprirent leur manière muette de solliciter un cadeau de tabac. Chaque homme, après en avoir reçu une poignée, se leva lentement et se retira. Le vieillard que mon fusil avait si fort effrayé sollicita instamment une recette pour guérir son chameau malade. L'ayant obtenue, il nous bénit en prononçant un discours qui ne dura pas moins d'une demi-heure, et qu'il conclut en crachant sur nous, par forme d'heureux souhait. Il est toujours bon pour le voyageur de se concilier ces Nestors, dont la longue expérience est entourée d'un respect profond chez tous les peuples sauvages.

Le soir, je pris mon fusil et, suivi de la Fin-des-Temps, je me mis en quête du gibier ; mais la présence de l'homme et des troupeaux l'avait éloigné. Pendant notre excursion, nous rencontrâmes la tombe d'un guerrier Eesa ; couverte d'un monceau de pierres, elle mesurait environ dix pieds de longueur. Deux espèces de bornes, auxquelles on avait suspendu les seaux à lait du défunt, indiquaient la position de la tête et des pieds. Le pourtour du petit monticule était protégé par une haie d'épines, dont l'étroite entrée était décorée de

trois blocs de pierre, indiquant le nombre des ennemis tués par le brave. Au delà de ces trophées, un toit d'épines, soutenu par quatre poteaux, était destiné à abriter les parents du mort, lorsqu'ils venaient manger, pleurer ou prier devant la sépulture.

Je séjournai vingt-quatre heures à Gudingaras, afin d'assister au départ d'une tribu. Le 50 novembre, avant l'aurore, le Stentor de la peuplade, se plaçant sur un monticule, se mit à crier : « Rassemblez vos chameaux ! chargez tout ce que vous possédez ! nous allons partir ! » Vers huit heures, nous nous plaçâmes à la suite de l'arrière-garde. Le spectacle était entièrement nouveau pour moi. Aidés par leurs familles, cent cinquante guerriers armés de lances chassaient devant eux leurs troupeaux, dont l'ensemble montait à deux cents vaches, sept cents chameaux et onze à douze mille moutons ou chèvres. Trois hommes seulement portaient la plume qui distingue les braves ; mais plusieurs autres étaient décorés du bracelet d'ivoire, dont la signification est équivalente. Les malades, et il s'en trouvait un assez grand nombre, parce que la dysenterie sévissait alors, étaient placés sur des chameaux. Secondés par les chiens, les petits garçons guidaient les jeunes chameaux, forçaient les veaux rétifs à suivre

la marche et retenaient par la jambe les moutons vagabonds. Les agneaux et les chevreaux étaient confiés aux petites filles, dont les sœurs plus âgées avaient la garde des chameaux qui étaient chargés des ustensiles et des provisions du ménage. Les matrones suivaient, portant leurs enfants sur leur dos. Tous paraissaient redouter singulièrement l'attaque des Habr-Awal; aussi fus-je prié de prendre le poste d'honneur à l'avant-garde, et l'on me demanda avec anxiété si j'avais « mon feu » avec moi. Quand les jeunes garçons perdaient leur temps à jouer ou à se quereller, leurs pères les menaçaient de les donner à manger à l'ogre, c'est-à-dire à l'étranger blanc. Et si les femmes me voyaient approcher, elles s'écriaient : « Voici le vieillard qui sait tout (1)! »

Après avoir côtoyé la plage pendant deux heures, j'allai avec la Fin-des-Temps reconnaître le lit d'un torrent qui, descendu des montagnes, traverse la plaine et va se jeter dans la mer. Son cours est dominé par une longue ligne de gracieux tamarins dont le vert foncé se détachait brillamment sur la surface jaunie de la plaine et sur la voûte azurée du

(1) Le titre de vieillard est ici purement honorifique et s'accorde indépendamment de l'âge : c'est l'équivalent du titre de cheik parmi les Arabes.

ciel. Ces rivières sont les Édens du désert. Leurs bords sont garnis d'acacias de forme et d'espèce diverses. De longues lianes à fleurs blanches entourent le tronc des arbres, en relient les branches les plus hautes, et retombent ensuite en guirlandes sur la terre. Les plantes parasites abondent ; elles forment des dômes de verdure impénétrables au soleil, sous lesquels le voyageur étonné aperçoit une herbe verte et fraîche. Les campanules du *loxia* s'agitent au souffle de la brise, et dans le bosquet se fait entendre le chant d'oiseaux au plumage de mille couleurs. Le fond du torrent est recouvert d'une couche de sable éclatant de blancheur, où brillent le mica doré, le quartz gris, le porphyre rouge et le granit bleu. Au milieu quelquefois s'élève un îlot, qu'entoure une barrière d'épines, dont l'épaisseur protège des buissons de jujubiers ou bien un groupe de hauts acacias. Une longue bordure de vertes coloquintes revêt intérieurement la double rive du fleuve desséché. Des broussailles indiquent l'emplacement des puits, et près d'elles on aperçoit, soutenue par quatre piquets, la peau de bouc qui sert d'auge aux bestiaux. Là, dès que les troupeaux se sont éloignés, on voit accourir la jolie gazelle ; les traces de la queue du serpent sont empreintes sur le sable, et lorsque vient la nuit,

le lion, le léopard et l'éléphant arrivent tour à tour. Dans la plaine des Somali le puits n'est pas le lieu des rencontres pacifiques : aucun homme ne s'y arrête au delà du temps nécessaire ; pas une femme ne se hasarde à le visiter, et le prudent voyageur se garde bien de planter sa tente trop près de cette place, où se succèdent incessamment des ennemis de toute espèce.

Nous nous étions assis sous un arbre pour voir la tribu traverser le torrent. Dès que le défilé eut cessé, nous remontâmes sur nos mules, et, après une course de deux milles, nous atteignîmes un endroit nommé *Kuranyali* (la Place aux fourmis), où s'élevaient déjà les wigwams des nomades. Ce point est situé à huit milles au sud-est de Gudingaras. Le puits le plus voisin, celui d'Angagarri, est tellement distant, que les bestiaux partis de grand matin pour aller s'abreuver ne revenaient que le soir.

A mon arrivée au camp, je trouvai ma tente prête ; mais mon absence avait mécontenté le Hammal ainsi que le Long Guled, qui jugèrent à propos de montrer leur mauvaise humeur. Le Calender lui-même laissait voir des dispositions à la mutinerie. La Fin-des-Temps, qui ne perdait jamais l'occasion de nuire, murmura à mon oreille ce vieil adage oriental : « Méprise ta femme, ton fils et ton

serviteur, sinon ils te mépriseront. » Je n'avais pas besoin de ce conseil pour être disposé à réprimander sévèrement mes gens ; car rien n'est pire pour un voyageur, surtout en Orient, que de supporter l'indiscipline.

Nous fîmes halte tout le jour à Kuranyali, occupés à préparer une provision d'eau et de lait pour les deux longues marches que nous avions à faire dans le désert avant d'atteindre le pied de la montagne. Le ciel étant chargé de nuages, les hommes prièrent pour obtenir de la pluie ; mais ce fut en vain. Vers midi, une brise de mer vint seulement nous rafraîchir le visage et souleva dans la plaine de hautes colonnes de sable.

La chaleur nous retenait dans notre tente, qui était continuellement encombrée de visiteurs affamés. Pressé par les gens de sa tribu, Raghe devint fort importun, en demandant tantôt du tabac, tantôt du riz ou des dattes, tantôt des provisions quelconques. Le Prophète eut grandement raison quand il promit aux pauvres un paradis où l'on ne ferait que boire et manger. Qu'il soit Arabe ou Africain, le Bédouin, toujours affamé, ne songe qu'à son estomac, et les meilleurs rêves sont ceux qui lui promettent l'entière satisfaction de son appétit... Et cependant, de même que les Abyssiniens, les nomades du désert de Zayla

sont d'une incroyable délicatesse en ce qui touche leur nourriture. Ils dédaignent l'excellent poisson que la Providence a placé sur leurs côtes. A l'instar des Cafres, ils comparent sa chair à celle du serpent. « Ne me parle pas avec cette bouche qui a mangé du poisson ! » est une injure fort commune parmi les Bédouins. Vous êtes également méprisé si vous goûtez la chair d'un oiseau quelconque. Certaines parties du mouton excitent la même répugnance. Les Somals du nord sont les seuls qui acceptent pour aliment la gazelle, le lièvre et quelques autres espèces de gibier. Loin d'ailleurs de s'enorgueillir, comme l'Arabe, de sa frugalité, le Bédouin de ce pays mesure, au contraire, la virilité à la vigueur de l'appétit. On apprend « au fils du Somal, » dès qu'il a des dents, à dévorer deux livres du mouton le plus coriace, et mieux encore. Que si son appétit le trahit, on le raille, et on le déclare un enfant dégénéré.

Le lendemain, vendredi 1^{er} décembre, j'informai l'abban que nous voulions partir de bonne heure dans l'après-midi. Je l'avertis de tenir son escorte prête et de se pourvoir de l'eau nécessaire pour une longue marche. Il me le promit et se retira. Vers trois heures, les Bédouins, toujours armés de leurs lances et de leurs boucliers, s'assemblèrent autour

de notre tente, et une conférence officielle s'engagea ; car dans ce pays c'est le préliminaire indispensable de toute résolution importante. Raghe, dans une longue harangue, nous déclara que la tribu nous fournirait toutes les provisions dont nous avons besoin et qu'elle nous assisterait dans notre entreprise ; mais, d'après la manière dont il fut écouté, il devenait évident qu'on voulait retenir sinon nos personnes, au moins nos étoffes et notre tabac. Un des assistants, avec une emphase malveillante, répondit qu'il n'avait rien vu du tabac ni des marchandises de cette caravane, et que dès lors il ne comprenait pas pourquoi il lui viendrait en aide. Aux applaudissements qu'excita cette remarque nous répliquâmes en demandant ce que la tribu avait fait pour mériter nos cadeaux. Sur quoi il fut immédiatement reparti : « A qui donc appartient le pays ? » Il était arrivé d'ailleurs qu'un Bédouin, épris des charmes de l'aimable Schéhérazade, lui avait proposé de l'épouser, lui promettant pour douaire une chamelle. La dame ayant temporisé, parce qu'elle n'osait exprimer un refus positif, le poursuivant avait laissé voir une certaine velléité de regarder le consentement de sa belle comme une considération fort secondaire. Nos mules avaient été envoyées au puits, avec ordre de revenir avant

midi, et à quatre heures elles n'avaient pas encore reparu. Je sortis alors de ma tente, et, m'asseyant en plein soleil sur une peau de vache, j'ordonnai à mes gens de charger les chameaux, malgré les représentations de l'abban et l'intervention d'une cinquantaine de Bédouins. Comme je persistai à vouloir partir, ils devinrent plus insolents et finirent par déclarer que tout ce que nous avions apporté leur appartenait en qualité de possesseurs du sol. Sans chercher à nier ce droit, nous les menaçâmes tout simplement de certains maléfices qui les rendraient infailliblement victimes des Habr-Awal et des bêtes féroces, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs chameaux. Cette menace les calma sur-le-champ, et alors intervint le vieillard qui avait craché sur nous pour assurer notre heureux voyage. D'une voix cassée par l'âge, il avertit ses compatriotes avec véhémence qu'il n'était pas bien de retenir ces étrangers. La foule l'écouta avec respect, et, après un moment de silence, les Bédouins se dirent entre eux : « Obéissons-lui, car il est près de sa fin. » Les mules arrivèrent, mais l'escorte promise à Zayla ne se montrait pas. Cinq ou six pauvres diables s'étant offerts pour nous accompagner pendant quelques milles, nous déclinâmes poliment leur offre, nous bornant à réclamer avec insis-

tance la présence de notre abban et de trois de ses parents. Quelques hommes ayant encore voulu s'opposer à notre départ, le vieillard prit de nouveau la parole et les réduisit au silence par une réprimande sévère. Nous primes congé de lui en lui adressant nos remerciements et en lui laissant une petite provision de tabac, en retour de laquelle il nous donna sa bénédiction. Montant alors sur nos mules, nous nous mîmes en marche, accompagnés pendant plus d'un mille par une troupe nombreuse de jeunes garçons qui, parfaitement nus, mais armés de petites lances, d'arcs et de flèches, nous poursuivaient de leurs cris et montraient toute l'impudence de leur âge. Ces petits vauriens, s'étant aperçus des prétentions malheureuses de la Fin-des-Temps en fait d'équitation, se moquèrent tellement du maladroit cavalier, que, pendant quelques moments, j'eus à craindre une véritable querelle.

Jusqu'alors, pour satisfaire aux convenances de notre abban, nous avons côtoyé la mer ; il fallait maintenant prendre la direction du sud-ouest, afin de pénétrer dans l'intérieur. Vers la fin du jour, nous nous trouvions de nouveau dans la plaine, dont la surface brûlée par le soleil se terminait à l'horizon par le rideau azuré des montagnes. Les Somals n'é-

prouvent pas cette crainte superstitieuse de la nuit que montrent les Abyssiniens et les Arabes ; mais, à l'approche des ténèbres, notre abban laissa voir une peur exclusivement terrestre des maraudeurs, des scorpions et des serpents. Ces derniers, en effet, quoique rares dans les villes, abondent dans le désert et sont fort à redouter pendant la nuit. Leur morsure est souvent mortelle ; aussi l'acte de tuer un serpent passe chez les Bédouins comme presque aussi méritoire que celui de tuer un infidèle. Quant à la piqure du scorpion, dont je puis parler par expérience, c'est une blessure des plus dangereuses, surtout pendant la chaleur. J'avais pris la précaution d'attacher au-dessus de mes chevilles ces cordons de laine noire dont les Arabes se servent comme ligature immédiate en cas d'accident. Une bonne provision d'ail et d'opium, considérés l'un et l'autre comme des remèdes puissants, raffermis le courage de ma troupe, dont les terreurs n'étaient pas entièrement imaginaires, car, pendant cette même nuit, la belle Schéhérazade faillit marcher sur une vipère.

La plaine que nous traversions était parsemée de trous sans nombre, qui servent de retraite à de gros rats noirs, à des lézards et à des écureuils. Le clair de la lune excitait les hurlements de l'hyène et les aboiements

du chacal, auxquels se mêlait le cri monotone d'un pluvier rouge, tenu par les Bédouins pour un oiseau de sinistre augure. Nous avançons rapidement et en silence, faisant des haltes fréquentes pour raffermir la charge des chameaux, qui glissait sans cesse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Cette marche nocturne me donna l'occasion d'observer combien est grande la faiblesse physique des Somals. Tandis que mes compagnons s'émerveillaient en me voyant porter mon fusil, ils ne pouvaient soutenir le poids de leur lance, sur laquelle ils s'asseyaient pour n'avoir pas même à l'appuyer sur leur épaule. De temps en temps ils mettaient pied à terre, parce que leur selle les écorchait; puis bientôt ils remontaient parce que leurs jambes étaient fatiguées : en un mot, un jeune Anglais de quatorze ans aurait montré plus de vigueur que tous ces hommes faits. Une pareille faiblesse ne provient pas de l'absence d'une nourriture suffisante; car les habitants des villes, qui vivent dans l'abondance, sont plus débiles encore : c'est une particularité de race. Lorsqu'ils sont fatigués, ils tombent dans l'agitation et deviennent incapables de supporter la soif. Cette nuit-là, quoique nous fussions menacés de manquer d'eau avant la fin de notre route à travers la plaine, nos gens perdirent par né-

gligence une de nos trois outres, en même temps qu'ils épuisèrent entièrement le contenu d'une seconde.

A onze heures du soir, après avoir parcouru douze milles en ligne directe, nous bivaquâmes dans la plaine. Le vent froid de la montagne s'était élevé et mes compagnons grelottaient. Le Long Guled était roide comme une momie. Raghe cependant s'opposait à ce qu'on fit du feu, parce que la lumière aurait pu nous trahir. Après une marche aussi longue le soulagement de la pipe était du moins indispensable, et sur ce point je refusai de céder aux représentations de notre abban.

Quelques heures de sommeil réparèrent nos forces. A cinq heures du matin, nous nous levâmes, et les chameaux furent chargés de nouveau. La matinée était glaciale; un épais brouillard voilait l'horizon à l'orient, et la ligne bleue de la mer, exhaussée par la réfraction, offrait l'aspect d'une haute éminence, tandis que la montagne vers laquelle nous nous dirigeons commençait à laisser voir ses contours. De nombreuses troupes de gazelles fuyaient devant nous en bondissant. Quelques autruches se montraient également, mais hors de la portée de la balle. A huit heures, nous traversâmes le lit d'un torrent, bordé d'une végétation dont l'abondance prouvait que le

sol était profondément imprégné d'humidité. Deux heures plus tard, le soleil devenant insupportable, nous fîmes halte dans un autre torrent, que nos compagnons nommèrent Adad, à cause des acacias qui en garnissaient les bords. Nous étions à vingt-cinq milles de Kuranyali.

Nous étendîmes au milieu d'un bosquet de tamarins les peaux de vaches qui nous servaient de couches et nous nous livrâmes au sommeil, ayant nos armes à nos côtés, car désormais notre trace était devenue visible à tous les yeux. A midi, nos infatigables femmes firent bouillir le riz, et à trois heures, nous reprîmes notre marche vers les collines, qui avaient changé leur couleur bleue contre des teintes d'un brun foncé. Bientôt, quittant la plaine, nous nous trouvâmes sur un terrain accidenté où nous rencontrâmes des ruines nombreuses, laissées sans doute par ces populations musulmanes dont l'existence est mentionnée par El-Makrizy. Nous crûmes reconnaître les restes de plusieurs mosquées, dont la niche demi-circulaire était uniformément tournée du côté de la Mecque.

A sept heures, comme la nuit commençait, nous tombâmes sur la trace parfaitement fraîche d'une cavalcade nombreuse des Habr-Awal. Mes compagnons, à cette vue, se mon-

trèrent aussi vivement affectés que Robinson Crusoé dans son île en découvrant sur le sable de la plage l'empreinte d'un pied nu. La voix des chanteurs s'arrêta tout à coup ; les femmes poussèrent les chameaux avec un redoublement de hâte et tous se serrèrent les uns contre les autres, excepté Raghe, pourtant, qui, se tenant assez loin en avant, était tout prêt à se séparer de nous si la prudence le lui conseillait. Sans chercher à contenir ma colère, je demandai d'un ton sévère à mes gens ce qui les paralysait ainsi. La Fin-des-Temps me répondit d'une voix dolente : « La vérité, hadji, qui voit cette trace voit l'ennemi lui-même ! » — Et, d'un accent où se peignait la terreur, il cita ces vers d'un poète : « L'homme n'est qu'une poignée de poussière et sa vie n'est qu'une violente tempête. »

Il était trop vrai, d'ailleurs, que notre petite troupe, composée de neuf hommes et de deux femmes, était hors d'état de résister à deux cents cavaliers ; d'autant plus qu'à l'exception du Hammal et du Long Guled, tout le monde aurait fui à la première charge.

Bientôt le clair de lune nous permit d'apercevoir des empreintes de pieds de chèvre et de mouton. Un examen attentif prouva qu'elles étaient toutes fraîches. Raghe nous poussa en avant avec empressement, espérant découvrir

un kraal. Nous étions désormais parmi des ravins trop profonds et trop escarpés pour avoir sérieusement à craindre que des cavaliers voulussent nous suivre sur un pareil terrain. C'est pourquoi, vers huit heures, voyant que les pauvres femmes, dont les jambes étaient déchirées par les ronces, pouvaient à peine marcher, tandis que les chameaux se couchaient à chaque instant, j'ordonnai une halte. Malgré la prière de l'abban, un feu fut allumé et nous achevâmes notre provision de mauvais lait. Quant à l'eau, nous l'avions épuisée depuis longtemps. Enfoncés sous nos couvertures, nous sommeillâmes en plein air, toujours avec nos armes à nos côtés.

A six heures du matin, nous recommençâmes à marcher. Nous avançons péniblement, à cause de la nature accidentée du terrain. Les ronces déchiraient nos jambes et nos pieds nus; les cailloux roulants faisaient glisser les chameaux à chaque pas. Nos Bédouins appliquèrent leur oreille sur le sol, afin d'essayer de distinguer le bruit d'un village; mais ils n'entendirent rien. Puis tout d'un coup deux figures étrangères apparurent à quelque distance et nous tombâmes sur un kraal d'Eesa, caché au fond d'un ravin qui débouchait, non loin de là, dans le lit d'un

large torrent bordé de grands arbres, sur lesquels on voyait des milans bruns, des vautours noirs et des aigles blancs.

Comme il est d'usage de ne pas entrer dans un kraal avant d'y avoir été invité, nous plantâmes notre tente à quelques centaines de pas des habitations. Bientôt les anciens du village parurent apportant de l'eau douce, du lait frais, des moutons et des chevreaux gras. Pour prix de ces provisions ils demandèrent une toba de toile de Perse. Nous passâmes avec eux une journée tranquille. Après l'accablante chaleur de la plaine, il nous était bien doux de respirer l'air frais de la montagne et de contempler la verdure des arbres.

Mêlés sur ce point aux Gudabirsi, les Eesa sont privés de force. Nous les trouvâmes excessivement pauvres, et quémandeurs en proportion de leur indigence. Avec leur bouche ouverte, leur regard fixe et leur chevelure en désordre, ces hommes avaient l'air de vrais sauvages. Le tapis de ma selle excita leur admiration : n'osant pas me le demander, ils vinrent, les uns après les autres, toucher et manier avec leurs doigts grasseyés le merveilleux tissu. Quand nous avions à nous servir d'un ustensile quelconque, nous étions obligés de nous renfermer dans notre tente, et alors des yeux curieux venaient s'appliquer à chaque

fente de la toile. La Fin-des-Temps fit cesser ce manège en prononçant cette exclamation, destinée à exprimer le déplaisir de celui qui la fait entendre : « Loué soit Allah ! » — Les femmes et les enfants étaient vêtus de peaux teintes d'une couleur chocolat et bordées de franges. Pour les amuser, j'abattis à coups de fusil quelques oiseaux de proie, ce qui excita des cris joyeux. — « Puisse Allah préserver ta main ! — Puisse ton adresse ne pas te faire défaut devant l'ennemi ! » s'écriait-on de tous côtés. — Une vieille femme, me voyant fumer, me demanda si ce feu ne brûlait pas. Je lui offris aussitôt ma pipe, ce qui la fit fuir. — Nos compagnons disaient qu'il n'y avait pas un grain d'intelligence dans toutes ces têtes.

J'aurais voulu partir dès l'après-midi ; mais Raghe, ayant du sang à racheter chez les Gudabirsi, ne pouvait entrer dans leur pays sans y avoir un protecteur. Quand la nuit vint, nous plaçâmes encore une fois nos armes à notre portée, à cause des lions qui infestent ces montagnes, et nous nous entourâmes d'une haie d'épines, précaution que depuis lors nous n'avons plus cessé de prendre.

La matinée du lendemain fut froide et brumeuse. Notre nouvel abban n'était pas encore arrivé. Les habitants du kraal chargèrent

leurs ânes, car dans la montagne les chameaux sont rares, et ils partirent pour aller s'établir dans la plaine. Afin de tromper les ennemis, qui pouvaient guetter leur départ, ils eurent soin d'allumer des feux, qui, recouverts de fumier de mouton, devaient, même en cas de pluie, brûler et fumer pendant des semaines entières; et suivant un usage barbare ils abandonnèrent dans les cabanes désertes quelques malheureux, vieillards ou malades, destinés à devenir promptement la proie des lions et des hyènes.

Vers midi arrivèrent les deux Gudabirsi qui devaient nous escorter jusqu'au village de nos nouveaux abbans. Le plus âgé, Rirash, avait l'air sauvage, la peau noire, les cheveux en désordre et un regard sombre qui n'annonçait ni son excellent caractère, ni son cœur chaleureux. L'autre était un jeune homme à peau brune, qui était fiancé à la fille de Raghe. Tous deux débutèrent dans leur mission en essayant avec opiniâtreté de nous faire dévier de notre route et de nous ramener vers l'est. Le prétexte qu'ils alléguaient était le danger que couraient leurs troupeaux; leur motif réel était un désir extrême de goûter notre tabac et d'avoir une part dans nos étoffes. Nous résistâmes avec fermeté, et stimulés par le regret du temps que Raghe nous avait déjà fait perdre, nous

persistâmes à vouloir faire route à l'ouest, dans la direction des montagnes.

A deux heures après midi, notre petite caravane se mit en mouvement. Bientôt les ruines de plusieurs mosquées nous annoncèrent que jadis ce pays était habité par une population nombreuse. On apercevait au loin des troupeaux de vaches et de moutons. Descendus de la colline dans un profond ravin, nous rencontrâmes un village, dont les habitants sortirent en foule de leurs maisons pour venir nous contempler. Les uns s'écriaient : « Voyez, ce sont des rois ! » Les autres ajoutaient : « Regardez l'homme blanc ; c'est le gouverneur de Zayla ! » — Je voulus répudier cette dignité, sachant fort bien ce qu'elle me coûterait, mais ma couleur aristocratique démentait mes paroles, et mes compagnons étaient inexorables sur ce point. Il leur convenait infiniment d'être pris pour des princes. Quoiqu'il en soit, leurs propos indiscrets et mon vêtement arabe me firent passer tour à tour pour le gouverneur d'Aden, pour le chef de Zayla, pour le fils de Scharmarkay, pour un jeune garçon, pour une vieille femme, pour un homme peint en blanc, pour un guerrier revêtu d'une armure d'argent, pour un marchand, pour un pèlerin, pour un prédicateur, pour un Indien, un Turc, un Égyptien ou

même un Français, et enfin pour une calamité vivante envoyée par le ciel ici-bas afin d'exterminer les Somals. A chaque kraal c'était une conjecture nouvelle, que mes compagnons saluaient par de nouveaux éclats de rire.

Comme les Gudabirsi, tout en exprimant leur surprise, nous poursuivaient de leurs cris afin d'obtenir du tabac, je lâchai un coup de fusil en l'air pour les disperser. A cet horrible bruit les femmes et les enfants s'enfuirent précipitamment, tandis que les hommes, se couvrant la tête avec leurs boucliers, se précipitaient la face contre terre. Poursuivant notre route, nous dépassâmes plusieurs autres villages, dont la population était également bruyante. Enfin, dans l'un d'eux, nous trouvâmes un homme de Zayla qui nous informa que les abbans auxquels nous portions la lettre de recommandation de Scharmarkay étaient campés à trois journées de marche. On nous apprit en même temps qu'une querelle s'était élevée entre eux et leur beau-frère le gerad Adan. La nouvelle était grave; car sur la terre d'Afrique, en pareille circonstance, il est d'usage que le voyageur subisse les conséquences de l'état de guerre où se trouvent ses abbans. Nous continuâmes cependant de marcher en avant jusqu'à ce que la nuit fût complète.

Je fis faire halte sur les bords d'un torrent nommé Darkaynlay. On déchargea les chameaux et on les plaça dans une petite enceinte d'épines contiguë à celle où nous nous retranchâmes nous-mêmes, afin de nous garantir contre les bêtes féroces; puis, ayant achevé notre frugal repas, nous nous livrâmes au sommeil. Nous avons marché pendant cinq heures; mais, comme le sentier que nous suivions décrivait de continuel détours, nous n'avons avancé que huit milles seulement dans notre direction.

Et maintenant, avant de quitter les Eesa, disons quelques mots de leur caractère.

Les Eesa sont à la fois légers et dociles, rusés et faibles de raison, bons et capricieux, faciles et irascibles, chaleureux de cœur et perfides jusqu'à la cruauté. Parmi eux le protecteur est capable de tuer son protégé, et quand un homme de la ville a épousé leur fille, il a grand soin de ne pas se hasarder chez ses nouveaux parents; c'est sa femme qu'il envoie dans le désert acheter les moutons ou les chèvres dont le ménage a besoin. *Traître comme un Eesa* est un propos qu'on entend continuellement répéter à Zayla, où l'on ajoute que, si vous vous confiez à ces Bédouins, ils vous poignarderont d'une main en vous offrant de l'autre une tasse de lait. Ce

qui est vrai, c'est que la conscience n'existe pas dans cette partie de l'Afrique et que le repentir ne peut y être que le regret d'avoir manqué l'occasion d'un méfait profitable. On honore un homme pour le crime qu'il a commis ; on en fait un héros si le meurtre dont il est l'auteur a été signalé par quelque circonstance atrocement dramatique. L'honneur ici consiste à tuer. Dès qu'il s'agit de sang à verser, le Bédouin devient semblable à l'hyène, et il ne faut jamais se fier à lui. En un mot, il se glorifie de toute espèce de scélératesse. Et cependant les Eesa ont aussi leurs bonnes qualités. Ils ne mentent pas, et il leur arrive rarement de se parjurer. Ils dédaignent les petits larcins commis sans violence, et, comparativement aux autres Somals, ils sont généreux et hospitaliers. Personnellement je n'ai pas à me plaindre d'eux. C'étaient des mendiants importuns, mais une poignée de tabac en faisait toujours des amis. Ils m'ont supplié de m'établir chez eux et m'ont offert des femmes ; car, différents en cela des Arabes, ils affilient facilement l'étranger à leur tribu ; après quelques jours de résidence dans leur kraal, ils me répétaient qu'il fallait que je devinsse un des leurs.

V

SUITE DU VOYAGE DE ZAYLA A HARAR. — LA MONTAGNE.

Désormais , cher lecteur , j'ai quitté les plaines du littoral et j'ai pénétré dans la première rangée de collines qui , de ce côté , forme , en quelque sorte , le seuil du grand plateau éthiopien , lequel décrit autour de la baie de Zayla un demi-cercle dont les deux extrémités touchent d'une part Tajurrah et de l'autre Berberah. L'histoire nous apprend que cette région a été successivement habitée par les Gallas indigènes , par les Musulmans venus d'Arabie , et enfin par les Somals actuels.

L'aspect de ces montagnes est singulièrement pittoresque. Leur base est granitique et micacée, avec des veines de porphyre rouge et de quartz blanc. Les couches supérieures consistent en grès brun, jaune ou gris, curieusement découpé parfois et dépouillé incessamment de toute terre végétale par les pluies de la mousson. Leur forme la plus commune est celle de cônes à sommets arrondis, que relie entre eux des arêtes plus ou moins étroites. Partout on aperçoit la verdure pâle de l'acacia, qui rappelle celle des oliviers des collines de Provence. Point d'autre végétation pendant l'hiver : c'est pourquoi les nomades descendent alors dans la plaine qui borde la mer ; mais au printemps la pluvieuse mousson transforme toutes ces pentes en riches pâturages qui attirent les populations et les troupeaux. Le trait le plus caractéristique de la contrée consiste dans ces vastes ravins dont les flancs perpendiculaires forment de gigantesques murailles. Les profondeurs en sont souvent encombrées de gros blocs de rocher détachés des sommités par l'action des eaux ; et, plus souvent encore, la large couche de sable blanc qui remplit le fond du torrent offre une double bordure de vert d'émeraude dont l'aspect paraît délicieux lorsqu'on vient de quitter les basaltes noirs et nus du dé-

sert arabe. Cette végétation exubérante signale au voyageur la terre d'Afrique; elle est produite principalement par les jujubiers qui, atteignant ici un développement considérable, âbrient sous leur épais feuillage de nombreux oiseaux au plumage de mille couleurs. Çà et là d'énormes cactus recouvrent les parois du rocher. Quelques-uns mesurent jusqu'à trente et quarante pieds de hauteur, tandis que d'autres, à l'extrémité de leurs feuilles charnues, offrent des excroissances qui ont l'apparence de têtes et de figures humaines.

Le mardi 5 décembre, nous nous levâmes à la pointe du jour : la rosée avait été si abondante, que nos vêtements en étaient imbibés. Nous commençâmes à remonter le ouady (1), dans la direction du sud, et, après une heure de marche, nous atteignîmes un monticule de pierres auquel chacun de nous, en signe de respect, ajouta son tribut. L'abban assurait que ce *mazar*, ou lieu de visitation pieuse, marquait l'endroit où jadis avaient siégé les saints prédicateurs de la foi musulmane; mais La Fin-des-Temps, avec plus de sagacité, conjectura que ce devait être, au contraire, l'ancien emplacement de quelque idole des Gallas. Bientôt après, nous nous trouvions au

(1) Lit du torrent.

milieu d'immenses fourmilières, qui sont encore un trait distinctif de cette partie de l'Afrique. Vues de loin, elles offraient l'apparence d'un vaste cimetière ture, ou plutôt celle d'une cité en ruine. En certains endroits, ces singulières constructions affectaient la forme de ruches; dans d'autres, c'était un assemblage de piliers qui paraissaient appartenir à un vieux portique, tandis qu'ailleurs les débris embragés par des arbres ou recouverts par des plantes rampantes semblaient être des autels rustiques. Généralement ces monticules sont de forme conique et mesurent de quatre à douze pieds d'élévation. On les compte par centaines. Pour en expliquer le nombre prodigieux, les Somals assurent que la fourmi blanche abandonne ses habitations dès que le soleil les a desséchées, pour aller un peu plus loin entreprendre des constructions nouvelles. Le vent et la pluie commencent aussitôt l'œuvre de la ruine des demeures désertes : l'écreuil des champs, auquel se joint un gros rat brun à ventre blanc, vient promptement y travailler à son tour; mais la destruction est lente, parce que l'argile des murailles a été rendue parfaitement compacte par les sécrétions de l'insecte. A huit heures du matin, nous sortîmes du ouady. Nos guides, tremblants de froid et de faim, étaient profondément ef-

frayés par la perspective de rencontrer bientôt les Gudabirsi. Ils se consultaient entre eux avec anxiété. Après deux heures de marche, ils résolurent de faire halte dans un kraal abandonné et d'expédier un messenger chargé de recueillir des informations. En conséquence, un de nos Bédouins, monté sur une mule et pourvu d'une outre vide, qu'il devait chercher à remplir, partit sur-le-champ. Ayant demandé à La Fin-des-Temps quel résultat on pouvait espérer de cette mesure, il me répondit : « Les nouvelles font vivre. » — La passion des Bédouins pour les nouvelles est vraiment extraordinaire. La population entière d'un village s'assemblera immédiatement autour du premier venu, si elle espère de lui quelque communication. Jamais le voyageur ne passera devant un kraal sans planter sa lance en terre et sans adresser aux habitants une longue série de questions. C'est ainsi que les bruits se propagent avec une rapidité prodigieuse. La guerre contre les Russes était le sujet du plus vif intérêt chez les sauvages Gudabirsi ; et j'étais à peine arrivé à Harar, quand j'y appris les désastres qu'une tempête violente avait causés dans la rade de Bombay, peu de semaines auparavant.

Notre Bédouin revint sans avoir rempli son outre, mais avec une abondante provision de

nouvelles. Je saisis ici, cher lecteur, l'occasion de vous offrir le tableau de ce qu'on appelle un *palaver* ou conférence officielle. Vous trouverez qu'il semble confirmer cette assertion que tous les sauvages sont orateurs.

Notre messager descend lentement de sa mule : il s'avance au milieu de la foule, puis il s'arrête en croisant ses jambes, tandis que ses mains s'appuient de part et d'autre sur des lances plantées en terre (c'est une posture favorite dans ce pays). Il se laisse ensuite glisser sur le sol pour s'accroupir ; il promène son regard sur l'assistance, crache à plusieurs reprises, dépose ses armes devant lui et saisit un morceau de bois dont il se sert pour tracer sur le sable des raies qu'il efface aussitôt, car il serait de mauvais augure de laisser subsister aucun de ces signes. Les auditeurs, rangés en demi-cercle, sont gravement assis sur leurs talons, ayant devant eux leurs lances droites, dont le fer reluit au soleil. Couverts jusqu'aux yeux par leurs boucliers, ils tiennent leurs regards fixés sur l'orateur. Enfin, après un délai convenable, arrive le moment de la communication si vivement désiré. Le chef du kraal s'adresse en ces termes au messager :

— Quelle nouvelle y a-t-il ?

L'homme interrogé pourrait répondre sim-

plement qu'il a découvert un puits, mais l'usage veut autre chose. Il entre donc dans un détail circonstancié, en haussant sa voix de temps en temps avec emphase et en frappant violemment la terre devant lui.

— Ce sont de bonnes nouvelles, s'il plaît à Allah !

— Wa Sidda ! — Oui, répond l'assistance sur le ton d'une litanie.

— Je suis monté ce matin sur ma mule.

— Oui.

— Je me suis mis en route.

— Oui.

— De ce côté (en indiquant la direction avec un bâton).

— Oui.

— Je suis allé là !

— Oui.

— J'ai passé le bois !

— Oui.

— J'ai traversé les sables !

— Oui.

— Je ne craignais rien !

— Oui.

— A la fin, j'ai rencontré des empreintes de bestiaux !

— Oh ! oh ! oh ! (une pause assez longue suit cette annonce si importante).

— Elles étaient fraîches !

— Oui.

— J'ai distingué des pieds de femmes !

— Oui.

— Mais il n'y avait pas de traces de chameaux !

— Oui.

— Enfin, j'ai aperçu des piquets !

— Oui.

— Des pierres.

— Oui.

— De l'eau.

— Oui.

— Un puits.

L'orateur poursuit ainsi son exposé pendant une heure au moins, en insistant sur chacune des circonstances capables de fixer l'attention de ses auditeurs. Le but de cette circonlocution est de forcer l'assistance à considérer le fait principal sous tous ses aspects, de manière à ce qu'on puisse en déduire toutes les conséquences capables de déterminer une résolution ultérieure.

A trois heures, nous reprîmes notre marche dans le ouady, et au bout d'une demi-heure nous arrivâmes en vue du puits annoncé, dans lequel une demi-douzaine de jeunes garçons étaient occupés à se baigner ou à laver leurs tobas. Bêtes et gens, nous étions en proie à une soif cruelle, et plusieurs d'entre

nous avaient tenu des cailloux dans leur bouche durant toute la matinée. Effrayés cependant des demandes de tabac qui pouvaient nous être adressées, nos guides auraient passé outre, si je ne les avais forcés de faire halte. Nous trouvâmes trois trous creusés dans le sable; le premier était à sec, le second ne contenait qu'une boue saumâtre, le troisième seulement renfermait une petite quantité d'eau douce et limpide, mais à une profondeur de vingt à vingt-cinq pieds. Un des jeunes gens, placé dans l'eau, remplissait un seau d'osier, le passait à un camarade posté à mi-hauteur, et celui-ci, à son tour, transmettait le liquide à un troisième qui, se tenant sur le bord du puits, vidait le seau dans la peau de vache servant d'auge. Après une demi-heure employée à nous désaltérer, nous sortîmes du ouady pour en éviter les détours, ce qui n'abrégéa pas sensiblement notre route, parce que les cailloux qui couvraient le sol fatiguaient excessivement les chameaux, en même temps que les ronces déchiraient nos pieds et nos jambes. Nous cheminâmes ensuite au milieu de grands aloès dont les vertes feuilles, se recourbant avec grâce vers la terre, avaient quelque chose de la forme d'un chapiteau corinthien. Malheureusement elles étaient armées de pointes cruellement acérées. De

nombreuses fourmilières donnaient l'apparence d'un lieu habité à ce désert, où se voient encore les mosquées et les sépultures de l'ancienne population musulmane. L'aspect de la contrée changeait graduellement : au lieu des cônes de la région inférieure de la montagne, nous n'apercevions plus que de larges bassins et de longues pentes.

Quand le soleil commença à baisser, le Long-Guled se plaignit amèrement du froid que lui faisait éprouver le vent de la montagne. Nous passâmes à côté de plusieurs kraals dont l'existence nous était révélée par les aboiements des chiens et par les bêlements des moutons. Le pauvre Raghe, devenu désormais notre protégé, n'osait ni s'aventurer dans un village, ni bivaquer dans la campagne, exposé aux attaques des lions. Il nous poussa en avant jusqu'à ce que nous eussions atteint un kraal abandonné, où nous déchargeâmes nos chameaux, harassés par une marche de huit milles et à moitié morts de faim. Tandis que nous plantions notre tente, nous reçûmes la visite de plusieurs Gudabirsi qui voulurent se saisir de notre abban, alléguant qu'il leur devait une vache. Nous répliquâmes fièrement « qu'il était sous nos sandales ; » mais comme, nonobstant cette déclaration, ils continuaient à parler avec inso-

lence, un coup de pistolet fut déchargé au-dessus de leurs têtes, ce qui les rendit aussitôt rampants comme des chiens. Un bon feu, un souper bien chaud, des lits parfaitement secs, avec de joyeuses plaisanteries et quelques histoires amusantes, ranimèrent les esprits abattus de ma petite troupe. Le froid avait diminué, le ciel s'était couvert, la rosée était peu sensible, et nous aurions passé une excellente nuit, si nos mules, exaspérées par la faim, ne fussent demeurées dans un état d'agitation violente jusqu'à la pointe du jour.

Le 6 décembre, voulant éviter l'air glacial du matin, nous ne partîmes qu'à sept heures, espérant avant la fin du jour avoir atteint les plateaux les plus élevés de la montagne; mais après s'être traînés pendant deux milles, nos chameaux, incapables d'aller plus loin, se couchèrent et nous forcèrent de nous arrêter dans un bassin appelé Jiyaf. Les troupeaux qui couvraient les coteaux et les oiseaux de proie qui se montraient dans les airs annonçaient la présence d'une population nombreuse. Notre tente, en effet, fut bientôt pleine de jeunes pasteurs gudabirsi qui, pour la plupart, selon la coutume de leur état, portaient leur toba nouée autour de leur cou, en guise d'écharpe. Ils nous prièrent de visiter leur village, nous promettant une génisse

pour chaque lion que nous tuerions dans la montagne. Malheureusement nous n'avions pas de temps à perdre. Les jeunes garçons furent bientôt suivis par des hommes et des femmes apportant du lait et du beurre, des moutons et des chevreaux, pour lesquels, sous prétexte de la rareté des pâturages, ils demandèrent des prix exorbitants. Tous ces gens étaient remarquables par la beauté de leurs traits, et je vis parmi eux la première femme vraiment jolie que j'eusse encore rencontrée dans le Somali. Sa tête, bien formée, était gracieusement posée sur un cou mince, que supportaient d'étroites épaules. Ses cheveux, son front, son nez étaient irréprochables. Dans ses yeux de jais et de nacre, il y avait un regard voilé plein de charme, et la légère protubérance africaine de ses lèvres donnait à sa physionomie un air d'extrême naïveté. Sa peau était d'un brun très-clair, ce qui est un attrait particulier dans ces climats, et ses mouvements avaient toute la grâce qui résulte d'une parfaite symétrie des membres. La pauvre fille avait pour tout costume une mauvaise coiffe, un morceau d'étoffe recouvrant imparfaitement son buste, et un jupon de peau. Pour ornements, elle portait un bracelet d'ivoire, des boucles d'oreilles d'étain, fabriquées sans doute par quelque forgeron,

un collier de grains de porcelaine, et enfin un talisman renfermé dans un sachet de cuir noir et usé. Comme tribut payé à sa beauté, je lui donnai une pièce d'étoffe, du tabac et un morceau de sel. Son mari était présent, et quoique ma préférence fût bien marquée, il ne laissa voir ni mécontentement ni jalousie. Quant à elle, sa reconnaissance s'exprima par son empressement à nous apporter du lait et à nous aider, le lendemain, dans nos préparatifs de départ. Je fus obligé de louer trois chameaux pour transporter notre bagage jusqu'au sommet de la montagne. Ce même soir, nous tuâmes quelques antilopes, dont la chair cuite à l'étuvée nous parut passable. Après notre souper, La Fin-des-Temps insista pour que je tirasse quelques coups de fusil destinés à effrayer les lions, qui ne se montraient jamais à découvert, mais qui troublaient nos nuits par leurs rugissements.

Le lendemain, le froid était très-vif et la marche fut pénible. Il nous fallut trois quarts d'heure d'efforts, par de mauvais sentiers en zigzag, pour atteindre les plateaux de la seconde zone des montagnes. Vainement, en regardant en arrière, je cherchai à apercevoir la plaine du littoral que nous avions quittée depuis quinze jours. Le terrain coupé que nous venions de traverser bornait la vue, et un

brouillard épais dans la même direction contribuait encore à cet effet. Devant nous se déroulait un plateau largement ondulé qui semblait s'élever dans la direction de l'ouest. Au fond de chaque vallon, je remarquais le lit desséché d'un cours d'eau invariablement dirigé du sud-ouest au nord-est. De tous les côtés j'apercevais les restes des habitations et des sépultures de l'ancienne population musulmane. Ce fut en cet endroit que, parmi les aloès, je rencontrai, pour la première fois, le célèbre waba, d'où les Somals tirent le poison violent dont ils enduisent leurs flèches. C'est un arbre vert qui dépasse rarement une hauteur de dix-huit à vingt pieds. Il croît en groupe sur les flancs des collines ou sur les bords des torrents ; et lorsqu'il est mêlé aux acacias, ce qui arrive fréquemment, son feuillage, assez semblable à celui du laurier, paraît presque noir. C'est de sa racine qu'à l'aide de procédés assez compliqués, on extrait le poison sous la forme d'une matière noire et visqueuse.

Vers midi, nous dépassions un lieu nommé la Tombe-du-Cafre. C'est un carré d'environ cent pas de côté, renfermé entre des murs de pierres sèches. La tradition rapporte que jadis un chefgallas, se voyant sur le point de mourir, ordonna que cette enceinte fût remplie sept fois de suite avec les chamelles destinées à ali-

menter le repas de ses funérailles. Cet endroit marque la quatrième station de la route directe de Zayla à Harar. En suivant le chemin qu'on nous avait forcés d'adopter, nous avons perdu dix jours, pendant lesquels la pénurie de vivres et d'eau avait réduit nos chameaux et nos mulets à l'état le plus déplorable. Tel est, au surplus, l'effet ordinaire du jehal, c'est-à-dire de la saison sèche, la pire de toutes pour voyager dans cette partie de l'Afrique.

A une heure, nous fîmes halte sous un antique sycomore appelé *Halimalah*, en mémoire d'un chef illustre des Gallas. Cet arbre séculaire étant arrivé à la période de la décrépitude, quelques-unes de ses énormes branches, détachées par les vents, sont tombées sur le sol, où elles demeurent étendues sans que personne ose les toucher, tant est grande la vénération populaire. Profondément gravés sur son double tronc, dans lequel le temps a creusé une fente assez large pour fournir un abri à cinq ou six hommes, se voient des caractères provenant d'une race inconnue. C'était jadis, me dirent les Somals, un lieu de prière pour les infidèles. Il garde encore son caractère religieux, car c'est là que l'ugaz ou chieftain des Guda-birsi roule autour de son front le turban blanc, signe officiel de son autorité. Comme tout voyageur traversant le pays se croit tenu de

visiter l'arbre d'Halimalah, il arrive souvent que les partis des maraudeurs des Habr-Awal et des Eesa du nord viennent s'y placer en embuscade, ce qui rend cette station fort dangereuse et fort redoutée.

Mon thermomètre, placé à l'ombre de l'arbre d'Halimalah, indiquait une élévation de trois mille trois cent cinquante pieds anglais. La température me rappelait l'hiver des parties les plus méridionales de l'Italie. J'entendis là un pic frapper de son bec le tronc vénéré. Ce fut pour moi un doux souvenir des forêts d'Angleterre. Après quelques heures de repos, notre abban voulut absolument nous faire repartir; mais ma santé avait profondément souffert de la mauvaise eau de la côte, et nos bêtes de somme étaient épuisées de fatigue. C'est pourquoi, ayant renvoyé les chameaux que nous avions loués, nous nous réfugiâmes dans un kraal désert, où nous fîmes toutes nos dispositions pour passer la nuit chaudement. Nos Bédouins, grelottant de froid, jouirent de notre excellent feu autant que jamais Anglais a pu le faire dans son pays. C'était avec délices qu'ils grillaient leur visage, leurs mains et leur dos; ils allaient jusqu'à brûler le poil de leurs jambes en les agitant à travers la flamme.

Le lendemain, 8 décembre, nous rencontrâmes plusieurs tombes des Gudabirsi. Ce

sont des monceaux de cailloux entourés par une haie d'épines ou par une enceinte de pierres sèches. De petites dalles placées intérieurement indiquent le nombre des huttes laissées par le défunt, et la présence du seau à lait, accroché à un pieu près de l'emplacement de la tête, annonce que la sépulture est de date récente. On voit aussi sur un arbre voisin la natte qui a servi à transporter le cadavre dans sa dernière demeure, tandis que plusieurs grosses pierres noircies par le feu signalent l'endroit où l'on a préparé le repas des funérailles.

Dans l'après-midi, nous trouvâmes des branches fraîchement coupées qui nous annoncèrent la présence de l'homme. Nous observâmes ensuite les empreintes d'un lion poursuivi par des chasseurs, et la trace d'un serpent qui mesurait environ cinq pouces de diamètre. Vers le soir, mes gens ayant cru voir briller des pointes de lances, je me moquai de l'effroi qu'ils témoignaient ; mais j'appris le lendemain que leurs craintes n'étaient pas entièrement imaginaires. Au coucher du soleil, nous rencontrâmes un berger qui nous jura, *sur la pierre*, comme dans l'Écriture, de nous apporter du lait : ce serment, qui rappelle le culte des idoles, est le plus sacré que puisse faire un habitant du Somali. Arrivés au kraal

abandonné qui devait nous servir de gîte, nous fîmes un grand feu et nous tirâmes plusieurs coups de fusil pour écarter les lions. Deux fois durant la nuit, cependant, l'agitation de nos chameaux dans nos enceintes d'épines nous annonça l'approche des bêtes féroces.

Le samedi, 9 décembre, accompagné par Rirash et par La Fin-des-Temps, j'allai visiter les ruines de Darbiyah-Kola, ancienne forteresse où résidait jadis une reine des Gallas. Cette ville avait pour rivale une cité voisine nommée Aububah. La lutte qui s'engagea entre les deux capitales fut tellement acharnée, que leur destruction mutuelle en devint le résultat. Les Gudabirsi font remonter cet événement au temps où leurs pères habitaient encore le littoral, c'est-à-dire à environ trois cents ans. Des restes d'habitations couvrent tout l'emplacement de Darbiyah-Kola. On me montra des puits fort bien construits, mais encombrés maintenant par des broussailles, et le palais de la reine, dont les murs sont bâtis en argile et en pierres reliées par des pièces de bois. La mosquée, dépouillée de sa toiture, est un bâtiment assez vaste contenant douze piliers carrés d'une maçonnerie grossière. La chaire ou mirhab est indiquée par un arceau circulaire d'une assez bonne construction; mais la voix du muezzin a cessé

pour jamais de se faire entendre, et le temple désert n'est plus rempli que par l'abondante végétation des plantes grimpantes qui recouvrent les parois de ses murailles. Cet aspect était d'une tristesse inexprimable... Pendant plus d'un mille je ne trouvai sur mon chemin que des ruines.

Quelque temps après avoir quitté la cité détruite, j'arrivai sur un plateau où je m'arrêtai un moment pour contempler le panorama qui se déroulait autour de moi. A mes pieds commençait une longue plaine couverte d'un beau gazon, dont la vue aurait ranimé le courage de nos pauvres mules affamées, et pour la première fois depuis que j'étais en Afrique j'apercevais des chevaux paissant en liberté parmi les buissons. Un peu plus loin, s'ouvrait une vallée parsemée de tombeaux et couverte d'une sombre verdure. Au delà serpentait le lit jaune et desséché d'un torrent. A l'arrière-plan régnait une chaîne de collines bleuâtres et hardiment dessinées, formant le second gradin de la montagne, dans la direction de Harar. Enfin, à l'extrême horizon une lisière dorée indiquait la prairie de Marar... Je pouvais donc déjà mesurer du regard l'espace qui me séparait du terme de mon voyage:

Vers midi, nous atteignîmes un village que nos abbans gudabirsi avaient quitté le matin

même avec leurs troupeaux. Nous nous assîmes sous un arbre, et par un coup de pistolet nous annonçâmes notre arrivée. Les anciens du kraal, s'approchant aussitôt de nous, reconnurent La Fin-des-Temps et l'accueillirent comme un hôte distingué. A ses questions concernant la querelle du gerad Adan avec ses beaux-frères, ils répondirent qu'elle n'existait que dans l'imagination de ceux qui nous en avaient parlé. La Fin-des-Temps, balançant gravement sa tête, répondit avec dignité : « Ce que l'homme nous cache, Allah nous le révèle. » — Ensuite nous nous complimentâmes mutuellement sur la pureté de nos intentions, précaution toujours indispensable chez les musulmans ; puis nous fîmes partir un cavalier à la recherche de nos futurs abbans. Bientôt survinrent quelques guerriers qui nous demandèrent si nous n'appartenions pas à la caravane qui, durant la soirée de la veille, cheminait dans la vallée. Sur notre réponse affirmative, ils nous apprirent, en riant, qu'un parti de douze cavaliers nous avait suivis pendant quelque temps avec l'intention de feindre une attaque contre nous. C'est un amusement que les Bédouins aiment à se permettre ; et quand les voyageurs se laissent effrayer, il arrive souvent que la feinte se change en une réalité. Tout récemment une troupe de mar-

chands arabes, ne comprenant pas bien le sel de la plaisanterie, avaient tiré sur les assaillants et en avaient tué deux. La tribu fut assez raisonnable pour ne pas réclamer le prix du sang. Elle demanda seulement quelques aunes d'étoffe pour les familles des morts. Quand ce récit fut achevé, je lâchai à l'improviste un coup de pistolet au-dessus de la tête des conteurs, et je profitai de leur effroi pour leur conseiller de chercher à l'avenir un meilleur passe-temps que celui de faire peur aux gens.

La journée s'acheva sous l'arbre. Les chameaux, les femmes et le reste de notre troupe n'arrivèrent qu'au coucher du soleil. Ils avaient employé huit heures à faire huit milles.

Le voisinage des lions nous força de nous installer dans l'intérieur du kraal, où nous eûmes à supporter à la fois les pleurs des enfants, les criailles des femmes, les aboiements des chiens, les mouches, la saleté et l'infection. — Je saisis ici, cher lecteur, l'occasion de vous décrire un village du Somali.

Le rer ou le kraal consiste en un nombre plus ou moins considérable de huttes placées sur un terrain plat et dépourvu d'épines. Dans la montagne, il est toujours entouré d'une forte haie destinée à empêcher le bétail de s'échapper. Cette défense est doublée et triplée même dans les lieux particulièrement ex-

posés aux attaques des bêtes féroces. Malgré ces précautions, il arrive souvent que le lion parvient à briser la clôture, ou que le léopard réussit à s'y frayer un passage. L'enceinte est ordinairement pourvue de quatre entrées, que l'on bouche durant la nuit par des amas de broussailles. L'espace intérieur est partagé en divers compartiments affectés aux bestiaux de chaque espèce. Les chameaux sont placés au centre du kraal, et les chevaux, qui l'emportent en valeur sur tout le reste, sont attachés près de la hutte de leurs maîtres. De grossiers abris protègent la plus jeune partie des troupeaux contre l'ardeur du soleil et contre la brise glaciale de la nuit. Les huttes ou gurgis, généralement adossées à l'enceinte, ont la forme hémisphérique de ruches d'abeilles, et mesurent cinq pieds de hauteur sur six pieds de diamètre. Leur charpente consiste en pieux recourbés, durcis au feu, liés les uns aux autres par des cordes et recouverts par des nattes ou des peaux. L'unique entrée de la hutte est fermée par un rideau en peau ou en natte. Durant la mousson, on élève quelquefois derrière la hutte un monticule en terre destiné à la protéger contre les effets du vent et de la pluie.

L'ameublement est aussi simple que la construction. Trois pierres forment le foyer, près

duquel dorment les enfants, les agneaux et les chevreaux ; et comme il n'y a pas de cheminée, la fumée noircit toujours l'intérieur. Pendant le jour, les peaux de vache servant de lit sont suspendues à des cordes, ainsi que les armes et tous les autres objets qui pourraient souffrir des atteintes des rats ou des fourmis blanches. Les meubles de luxe consistent en des bouteilles d'osier élégamment ornées de grains de chapelet, de coquillages et de morceaux de cuir de couleur. La poterie étant inconnue des Bédouins, c'est avec des fibres de racine tissues de diverses manières et rendues imperméables à l'aide d'écorce réduite en poudre, qu'ils fabriquent les différents vases nécessaires à leurs usages journaliers.

Lorsque la tribu quitte le kraal, tous les matériaux servant à la construction des huttes sont placés sur les chameaux, avec les divers objets composant le mobilier. Souvent, pour purifier la place et pour tromper l'ennemi par la fumée, on met le feu aux haies d'enceinte. De là, sur les flancs des collines, ces nombreuses taches noires et circulaires qui indiquent l'existence d'une population considérable. Les voyageurs, pour la sûreté de leur campement, recherchent ces kraals abandonnés, mais ils y sont toujours en proie aux mouches et à la vermine.

Le 20 décembre, nous fîmes halte. Ma santé était sérieusement affectée par l'extrême variation de la température, qui, de 51° (environ 10° centigrades) pendant les premières heures de la matinée, s'élevait moyennement à 107° (environ 42° centigrades). La population entière du kraal se pressait dans ma tente pour me voir, tout en s'excusant de son importunité, car les Gudabirsi se piquent de politesse. Hommes, femmes et enfants arrivaient en foule, apportant du lait, du beurre, de la viande et de l'eau. Quelques-uns des anciens se rappelaient m'avoir vu à Berberah, et les jeunes filles, parfaitement exemptes du défaut de la timidité, voulaient absolument contempler l'étranger blanc. A cette occasion, La Fin-des-Temps me raconta qu'une dame française, ayant débarqué, il y a quelques années, à Berberah, y devint aussitôt l'objet de l'admiration générale. « Chaque mari, me disait-il, prit sa femme en dégoût, et chaque femme se prit en dégoût elle-même. » — Je n'ai pu savoir qui était cette belle dame; mais ses charmes et son vêtement de soie noire ont produit sur les cœurs des Somals une impression si profonde, que, depuis le bord de la mer jusqu'à Harar, on parle encore d'elle avec enthousiasme.

Le lendemain, me sentant un peu restauré

par les vingt-quatre heures de repos que je venais de prendre, j'allai, avec un nombreux accompagnement de curieux, visiter les restes de la cité d'Aububah. On me montra d'abord le tombeau du cheick, placé sous un dôme conique construit en briques mêlées de pièces de bois, comme les édifices de Zayla. Il tombe en ruine, de même que la mosquée qui lui est contiguë. Dans un caveau, nous trouvâmes trois tombes vides et quelques pierres arrondies en forme de boulet de canon. On me conduisit ensuite sur un terrain couvert d'empreintes de pieds de mules et de chevaux. « C'est là, me dirent mes guides, que s'est livrée la grande bataille qui a décidé du sort des deux villes de Kola et d'Aububah. » Près de cet endroit se trouve une seconde mosquée, dont le minaret encore debout procura au Long-Guled l'occasion de nous débiter, d'une manière fort défectueuse, un *azan* ou appel à la prière. Notre visite se termina par le cimetière que je trouvai très-vaste, mais qui ne me parut pas contenir des sépultures musulmanes. Quelques lignes grossièrement tracées sur le mortier qui recouvrait l'une des tombes, passèrent aux yeux de la foule qui me suivait pour être des caractères magiques. On me signala dans le voisinage l'existence des ruines d'une ancienne ville nommée

Ahammed; mais je ne les visitai point. Tous ces débris sont, à mon avis, autant de restes des établissements des anciens Gallas.

De retour au kraal, j'y trouvai enfin mes nouveaux abbans gudabirsi. C'étaient les six fils d'un chef distingué qu'on nomme Ali Addah, c'est-à-dire Ali le Blanc. Ils s'appelaient Beuh, Igah, Khayri, Nur, Ismaïl et Yunis. Au moment où je mettais pied à terre, ils s'avancèrent vers moi, et, me prenant la main tour à tour, ils me souhaitèrent la bienvenue. A l'exception de Beuh, qui était un homme de quarante ans, à l'air dur, tous les autres étaient des jeunes gens de bonne apparence, qui avaient un teint clair, des traits réguliers et une physionomie agréable. Sur mon invitation, ils entrèrent dans mon gurgi; mais ils refusèrent de rien prendre, disant qu'ils étaient venus pour l'honneur et non pour le manger. Ils écoutèrent avec délices la lecture que je leur fis, à haute voix, de la lettre du hadji Scharmarkay. Je dus la recommencer deux fois pour leur complaire. — Dès lors Raghe et Rirash ne m'étant plus nécessaires, je les congédiai avec quelques cadeaux, et, dans une lettre adressée au hadji, je rendis un témoignage satisfaisant de leur conduite. Quelques négociants de Zayla qui, après une tournée mercantile dans l'intérieur, retournaient en caravane à la ville, se

chargèrent de remettre mon épître à leur gouverneur.

A l'occasion du départ de ces voyageurs, j'assistai à un repas véritablement homérique. En une heure, un mouton fut égorgé, vidé, dépecé et cuit dans un vaste chaudron. On le dévora immédiatement, et pour abreuver les convives, on fit couler des flots de lait. La manière de manger était aussi frappante qu'uniforme. Chaque assistant, après avoir pris une pièce de viande, en plaçait une extrémité entre ses dents, saisissait l'autre bout de sa main gauche, puis, brandissant de la main droite son long poignard, tranchait, au grand péril de son nez, la portion superflue du morceau. Harcelé par les mouches, je quittai promptement le lieu du festin, pour me retirer sous mon arbre favori. La Fin-des-Temps, me voyant en proie à la souffrance, insista pour me faire essayer un remède employé fréquemment par les Somals. Il coupa deux morceaux de bois bien secs, aiguisa l'un d'eux, pratiqua un trou dans l'autre, puis, appliquant la pointe dans la cavité, il roula rapidement le premier bâton dans ses mains jusqu'à ce qu'il fût enflammé. Cela fait, il me cautérisa vigoureusement l'estomac en six endroits différents, me déclarant que le feu était l'essence de la médecine.

Le jour suivant, mercredi 12 décembre, ce fut en vain que je priai les deux fils d'Ali le Blanc, qui s'étaient constitués mes guides, de prendre avec eux leurs chevaux. Ils craignirent de fatiguer ces précieuses montures, parce que l'herbe était rare et desséchée. J'avais été grandement désappointé, lorsque j'avais vu pour la première fois ces coursiers qu'on m'avait tant vantés. Ce ne sont, pour la taille, que de simples poneys. Ils ont la tête petite, les yeux bien ouverts, les oreilles très-courtes et les formes assez régulières ; mais évidemment le sang arabe a dégénéré en eux sous le ciel d'Afrique. Ils sont doux, dociles, et même timides, comme tous les autres animaux dans cette région. L'habitude de parcourir les rochers a rendu leur pied sûr, et lorsqu'on les soumet à la fatigue, ils montrent quelques restes de la vigueur qui caractérise leur race. Les Gudabirsi vendent rarement ces chevaux, qui leur assurent un grand avantage dans leurs guerres contre leurs voisins, les Eesa et les Girhi, lesquels n'ont aucune cavalerie à leur opposer. Attentifs aux besoins de leur coursier lorsqu'il est au kraal, les Bédouins du Somali, dès qu'ils sont en selle, se montrent pleins de cruauté pour leur malheureuse monture. Aussi, quelle que soit la beauté d'un cheval, elle a complètement

disparu avant que sa cinquième année soit achevée. Voilà encore une différence caractéristique entre l'Arabe et l'habitant du Somali. Celui-ci, cependant, se plaît aux courses de chevaux et engage des paris considérables, qu'il soutient avec ardeur.

A huit heures du matin, je partis en avant avec les deux fils d'Ali, laissant les chameaux fatigués et les femmes à la garde de mes compagnons. Nous dirigeant au sud-est, nous parvînmes bientôt jusqu'à une arête de montagne d'où l'on jouissait d'une vue fort étendue. Derrière nous étaient les collines de Wanauli, que nous avons traversées les jours précédents et que la distance colorait en pourpre. Sur notre gauche s'élevait un groupe nombreux de cônes inaccessibles, me dit-on, ce qui signifiait sans doute qu'on ne voulait pas s'imposer la fatigue de leur ascension. Là sont les lieux de visitation de trois saints musulmans. Au nord-ouest, on me montra quelques pics bleus appartenant au pays des Eesa. Devant nous, enfin, se développait la vallée Harawwah, derrière laquelle je pus entrevoir les sombres montagnes de Harar. Large d'environ quinze milles, la vallée Harawwah court du sud-ouest au nord-est et sépare les hauts plateaux habités par les Girhi du pays coupé qu'occupent les Guda-

birsi, auxquels elle appartenait autrefois.

De nombreux troupeaux, errant parmi les buissons, sous la garde de bergers armés de lances, m'annoncèrent la proximité du kraal des fils d'Ali, situé sur le penchant d'une des collines qui bornent au nord la vallée Harrawah. Dès que nous eûmes étendu nos couches de peaux sous un arbre, nous fûmes entourés par des Bédouins qui nous apportaient du lait, du beurre, du miel et des tranches de bœuf séchées au soleil. Après le déjeuner, j'allai chasser dans la plaine, où je rencontrai des antilopes, des écureuils des champs, et bon nombre d'oiseaux parmi lesquels le plus remarquable était un grand aigle au plumage noir, cramoisi et blanc, que les Bédouins appellent abodi ou bakiyyah. Cet oiseau, qui plane ordinairement au plus haut des airs, est l'objet d'une crainte superstitieuse. On croit particulièrement que l'enfant qu'il a touché est destiné à une mort prochaine. Toutefois, une pierre qu'on trouve dans le corps de l'abodi peut, si l'on en use à temps, sauver la victime. Cette croyance repose sans doute sur le fait que l'abodi attaque souvent les enfants, surtout lorsqu'il voit un morceau de viande entre leurs mains.

De retour au kraal, j'entamai une longue conversation avec les Bédouins. Comme ils se

vantaient de leur adresse à se servir de leur bouclier, sans paraître comprendre qu'on pût parer les coups avec le sabre lui-même, je voulus confirmer mes explications par l'exemple. M'étant pourvu d'un bâton, j'engageai le plus habile à s'armer de la même manière et à m'attaquer. Après avoir paré tous les coups de mon adversaire, je finis par appliquer sur la partie la plus charnue de sa personne une dernière riposte qui termina le combat. Le rire des assistants fut aussi bruyant qu'unanime, et le malheureux champion se retira tout confus. Mes hôtes, pleins d'égards pour moi, mirent un gurgi à ma disposition et me comblèrent de tous les soins que put leur suggérer leur sauvage hospitalité.

Comptant partir le lendemain dès l'aurore, je rappelai à Beuh et à ses frères que le hadji m'avait promis qu'ils me fourniraient l'escorte dont j'avais besoin pour me rendre sans délai au village du gerad Adan. A mes instances ils répondirent que, bien qu'ils fussent animés du désir sincère de m'obliger, l'arrivée de leur aîné, nommé Mudeh, rendait une consultation nécessaire. Se retirant alors dans le bois, ils y restèrent en conférence avec le nouveau venu pendant quatre heures consécutives, et ils arrêtèrent leur résolution, qui devint immuable. Ils ne voulaient pas, me dirent-ils ensuite,

qu'un membre de leur famille se hasardât sur le territoire du gerad ; mais ils allaient écrire à leur beau-frère, afin de l'inviter à se rendre auprès d'eux, et un cavalier partirait sur-le-champ pour aller remettre leur lettre. Ils m'assurèrent en même temps que le gerad ne perdrait pas un moment pour répondre à cette invitation. Évidemment il y avait du sang entre eux, et en pareil cas la méfiance est réciproque. Je connaissais assez déjà les mœurs du Somali pour avoir lieu de douter du succès d'un pareil message. La lettre fut écrite cependant : elle rappelait au gerad « les paroles prononcées sous l'arbre, » et elle le menaçait, en cas de refus de sa part, de lui fermer l'accès du puits salé où ses vaches allaient périodiquement s'abreuver. Vint ensuite le débat relatif aux conditions de mon escorte jusque chez les Girhi. Après avoir longtemps marchandé, il fut convenu que je donnerais à mes guides trente tobas, trois paquets de tabac et quatorze coudées de toile de coton bleu. En outre, je promis volontairement à Beuh, à titre de gratification, une de mes belles tuniques d'Abyssinie, qui lui serait remise le jour où j'entrerais dans le village du gerad.

On me proposa pour le lendemain une chasse à l'éléphant, dans la vallée de Harawwah. Mes hôtes consentaient d'avance à

m'abandonner les deux tiers de l'ivoire, en se réservant le surplus avec la plume d'autruche destinée à devenir le signe de notre victoire. Il ne restait donc plus qu'à tuer la bête. Beuh sella sa jument; Le Hammal et un Bédouin renommé pour son courage montèrent des mules. La Fin-des-Temps se tenait prudemment à l'arrière-garde, et, comme la pensée qu'un éléphant devait courir plus vite qu'une mule me parut le rendre profondément malheureux, je pris le parti charitable de le renvoyer au kraal.

— Est-ce que tu crois que je suis un poltron, ô pèlerin? me dit-il, bien qu'il fût évidemment dans la joie de son cœur.

— Oui, en vérité, je le crois, répliquai-je.

Alors, sans montrer aucune confusion, il pressa de ses talons les flancs de sa mule, en s'écriant :

— L'homme n'a qu'une seule vie, et il fait acte de folie quand il s'expose à la perdre.

Nous continuâmes d'avancer avec nos fusils armés, tandis que Beuh, d'une voix de stentor, entonnait la chanson de l'éléphant.

Dans le Somali comme chez les Cafres, la destruction d'un éléphant passe pour un acte d'héroïsme qui donne à son auteur le droit de porter la plume d'autruche ou le bracelet d'ivoire. Quelques chasseurs emploient la

flèche empoisonnée, dont se servent également les naturels du cap de Bonne-Espérance; mais le procédé le plus général est celui que Bruce a trouvé en Abyssinie. Un homme monté sur un poney blanc galope devant l'éléphant et l'excite pour se faire poursuivre par lui. Le cavalier dirige ensuite sa course de manière à passer devant quelque buisson où se tient caché un camarade qui, armé d'un large couteau bien affilé, coupe le nerf de l'un des pieds de derrière de l'éléphant. Cette blessure étant peu douloureuse, l'animal croit d'abord n'être atteint que par une épine; il frappe la terre de ses pieds et il ne cesse de s'agiter, ce qui ne fait qu'agrandir la coupure. Bientôt, cependant, il est forcé de s'arrêter; il tombe et on le laisse misérablement périr de faim et de soif. La queue est coupée pour servir de trophée, tandis que l'ivoire n'est détaché qu'après la décomposition du cadavre. Dans le Somali, on ne cherche jamais à dompter l'éléphant pour l'appliquer à l'usage domestique.

Une abondante végétation remplissait le fond de la vallée, sillonné d'ailleurs par les canaux multipliés qu'y creusent les pluies. Des oiseaux sans nombre y poursuivaient des essaims de mouches et de papillons. Sur les terrains les plus élevés se développaient d'é-

normes cactus, dont les feuilles charnues, d'un beau vert d'émeraude, s'élevaient parfois jusqu'à une hauteur de quarante pieds, et soutenaient de larges bouquets de fleurs cramoisies. Quand ces plantes gigantesques sont rapprochées les unes des autres, elles offrent au regard une suite de dômes qui semblent couvrir toute la surface du pays. Après une course de six heures, nous étions parvenus à la limite méridionale de ce vaste bassin. Beuh m'avertit alors qu'il était inutile d'aller plus loin, parce que notre chasse serait certainement infructueuse. A Zayla, cependant, on m'avait affirmé que dans la vallée de Harawwah les éléphants étaient aussi nombreux que des grains de sable. Les Gudabirsi, même après notre insuccès, juraient encore qu'ils avaient tué trente éléphants l'année précédente. Quelque jour, peut-être, un autre voyageur plus heureux ou plus habile réussira-t-il là où Hadji-Abdullah a si complètement échoué.

Le 15 décembre, je déterminai le vaillant Beuh et deux de ses frères à traverser avec nous la vallée; mais, avant de partir, j'eus à apaiser une querelle très-vive. Distraite par les nombreux hommages dont elle était l'objet, la belle Schéhérazade avait oublié le soin de charger les chameaux, et l'austère Calender, ayant découvert la coquetterie de la dame,

s'était enflammé d'une sainte indignation. Son œil unique brillait comme une escarboucle. Cette tempête s'étant enfin apaisée, nous nous mimas en marche. Les bergers, sur notre route, sortaient des buissons pour nous tendre la main, tandis que les femmes se criaient les unes aux autres : « Venez, venez voir ce prodige. » Je remarquai un assez grand nombre de filles dont l'âge avait dépassé l'époque ordinaire du mariage. Ce fait provient de l'isolement dans lequel vit chaque tribu, et de l'horreur qu'inspire ici l'union entre cousins. Ce jour-là, mes guides, redoutant les lions et les hyènes, voulurent absolument, malgré ma répugnance extrême, passer la nuit dans un immonde enclos qui avait servi à renfermer des troupeaux de moutons.

Le lendemain, à huit heures du matin, nous nous remettions en chemin, en prenant pour point de direction l'une de ces hautes collines isolées qu'on nomme koralay, c'est-à-dire dos de selle, terme qui indique exactement leur forme, car elles consistent presque toujours en deux sommités unies par une dépression intermédiaire. Vers le milieu du jour, la température s'éleva jusqu'à 421° (50° centigrades), tandis que le matin elle n'avait été que de 50° (10° centigrades). Nous fîmes halte dans le lit d'un large torrent, où nous

trouvâmes assez d'eau pour nous baigner. La chair d'un chameau (qui s'était cassé la jambe en tombant) nous procura un excellent dîner.

Le même soir, nous atteignîmes la base du koralay et nous allâmes passer la nuit près d'un groupe de puits dont l'emplacement se nomme Agjogsi. Là, nous trouvâmes un kraal dont les habitants sortirent en foule pour nous examiner. Les femmes poussaient des cris d'admiration. Je m'avançai vers les plus jolies, et je déchargeai ma carabine au-dessus de leurs têtes, en guise de salut. La foule ravie répétait : « Mod ! mod ! (Honneur à toi !) » — A quoi nous répondions en criant : « Kul-liban ! » c'est-à-dire : « Dieu vous soit en aide ! » — La nuit étant venue, les chameaux furent déchargés dans un kraal abandonné, dont la haute et forte clôture indiquait le voisinage des bêtes féroces. Les bergers du lieu nous avertirent de prendre garde à nous, car le jour précédent les lions étaient venus enlever dans sa hutte une pauvre fille dont on n'avait pu retrouver qu'une jambe. Un Bédouin, que nous'avions pris à notre service pour conduire nos mules, fut chargé de faire sentinelle dans notre camp ; et, comme c'est ici l'usage en pareil cas, il passa la nuit soit à chanter, soit à simuler des dialogues en variant le son de sa voix, afin de persuader aux maraudeurs

que plusieurs personnes veillaient en même temps. C'était un spectacle vraiment sauvage que celui de ce nègre assis et criant d'une manière bizarre devant un foyer brillant, sa joie pendant le jour, sa sûreté pendant la nuit. Je trouvai que, dans l'ordre des créatures, il n'était placé que bien peu de degrés au-dessus des singes, ses cousins.

Le retard de la réponse du gerad Adan nous retint pendant quatre jours dans le voisinage des puits d'Agjogsi, et ce délai me procura l'occasion d'aller visiter le sommet du koralay. En gravissant ses pentes ardues, nous rencontrâmes un antre de lions, parsemé d'os de vache dont la fraîcheur annonçait que les maîtres du lieu l'avaient quitté tout récemment. Dans ce pays, il est bien rare que l'on aperçoive le lion, à moins qu'on ne le surprenne endormi dans quelque fourré. J'ai entendu ses rugissements pendant des nuits entières, mais je ne l'ai vu qu'une seule fois. D'après une antique tradition, les gens du Somali croient que le roi des animaux n'attaque jamais un voyageur isolé, parce que c'est un passant solitaire qui a tué jadis la mère de tous les lions. Excepté dans les ténèbres, ou bien pendant ces violentes tempêtes qui excitent toutes les bêtes féroces, le lion est ici un animal assez timide, beaucoup

moins redouté que le léopard. Incapable de courir avec rapidité, quand il est pressé par la faim il suit les caravanes en se cachant comme le ferait un chat, jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moment favorable. Il s'élançe alors, saisit la dernière personne de la troupe et l'emporte en courant vers son antre.

De la cime du koralay, nous pouvions contempler tout le pays environnant. Plus de quarante kraals, dont plusieurs étaient abandonnés, s'offraient à nos regards. De tous les côtés, excepté au nord-ouest et au sud-est, l'œil s'arrêtait sur des collines granitiques d'une teinte sombre. Le cours des vallées était dessiné par de longues lisières verdoyantes, tandis que les plaines étaient représentées par de larges taches jaunes parsemant le paysage. La Fin-des-Temps conçut la pensée facétieuse de me couronner roi du pays que nous apercevions. Poussant de toutes ses forces le cri de « Buh ! buh ! buh ! » il fit pleuvoir des feuilles d'arbre sur ma tête, qu'il baptisa ensuite avec un peu d'eau tirée de la bouteille des ablutions ; puis, avec toute la solennité désirable en pareille occasion, il me ceignit le turban, marque ostensible de ma souveraineté. Heureusement cette plaisanterie n'avait aucun témoin ; car, si la troupe des Bédouins, qui s'était assemblée au pied de la

montagne, croyant à quelque pratique magique de notre part, avait soupçonné la vérité, mon voyage aurait pu trouver une fin très-prompte.

Dans la soirée du 20 décembre, le cavalier chargé de la lettre adressée au gerad nous la rapporta sans qu'elle eût été ouverte. La sœur de mes hôtes leur faisait dire qu'ils ne devaient pas s'avancer davantage. Il paraît que le gerad Adan allait monter à cheval pour venir nous trouver, quand ses sujets l'avaient supplié de rester, afin d'apaiser une querelle qui s'était élevée entre eux et l'émir de Harar. Nos abbans refusèrent positivement alors de nous accompagner, et Beuh avertit en particulier La Fin-des-Temps que j'avais acquis dans le pays la mauvaise réputation de vouloir tout tuer, depuis les éléphants jusqu'aux plus petits oiseaux. Un des jeunes frères, à la vérité, nous dit que nous étions les précurseurs de l'âge d'or et qu'il exterminerait tous les Girhi du monde, si le gerad osait arracher un seul cheveu de nos têtes : nous avons appris à savoir ce que valaient ces bravades. C'est pourquoi La Fin-des-Temps répondit sèchement que, si les paroles qu'il entendait étaient du miel, les actes dont il était témoin n'étaient que de la myrrhe. Ce reproche demeura sans réponse. — A la fin, un autre moyen nous

réussit : je congédiai Beuh et ses frères, avec de nombreux remerciements, tout en laissant paraître l'intention d'aller me placer sous la protection du gerad des Bertéri, ce qui aurait fait passer entre les mains d'un chef rival les cadeaux qui devaient être le prix de mon escorte jusqu'à Harar. La révélation de mon projet ébranla fortement mes hôtes. Ce même jour apparurent trois cavaliers, qui se trouvèrent être les fils du futur ugaz des Gudabirsi. Ce chef, vivement désireux de rétablir avec Harar les relations interrompues par de misérables querelles, m'envoyait dire qu'en raison de son estime pour le hadji Scharmarkay, il était prêt à m'accompagner lui-même, si les fils d'Ali le Blanc n'osaient pas entreprendre cette tâche. Là-dessus, Beuh devint immédiatement héroïque, ainsi que l'observa ironiquement La Fin-des-Temps. Renvoyant ses frères avec leurs chevaux et leurs chameaux, il se prépara vaillamment à devenir notre guide. D'un ton de sarcasme, je lui demandai ce qu'il pensait maintenant du danger. Pour toute réponse, il me répéta les paroles que les Bédouins du Somali m'avaient fait entendre tant de fois déjà : « A Harar, on te dépouillera de ta peau blanche. »

Dès l'après-midi du 21, nous recommençâmes à marcher vers l'ouest. Pendant la soi

rée du lendemain, notre petite caravane s'accrut d'une pauvre fille gudabirsi, qui s'était mise en quête d'un mari. Malgré la mauvaise humeur de Schéhérazade et de Dinarzade, qui voulaient la repousser, j'exigeai qu'on la recueillît et qu'on la nourrit. Mais le matin suivant, tandis que j'étais absent, elle fut emmenée, bien contre son gré, par quelques-uns de ses parents qui l'avaient suivie.

VI

SUITE DU VOYAGE DE ZAYLA A HARAR. — LA
PRAIRIE DE MARAR.

Le 23 décembre, au point du jour, la caravane qui devait nous faire traverser la prairie de Marar était réunie, lorsque au moment du départ nos Bédouins furent passablement effrayés par l'arrivée d'un malheureux voyageur complètement nu, qu'un parti de maraudeurs venait de dépouiller. La prairie de Marar, en effet, est un terrain neutre qu'exploitent concurremment les Eesa, les Bertéri et les Habr-Awal. Notre caravane n'avait pas grand'chose à perdre, puisqu'elle emportait seulement

quelques peaux et une petite quantité de beurre clarifié qu'elle devait échanger contre le grain des cultivateurs girhi, mais ici les pillards se contentent à bon marché et font profit de tout. Nos bêtes de somme consistaient en quatre ou cinq chameaux, à moitié morts de faim, et en une cinquantaine d'ânes aux oreilles coupées, avec leur accompagnement ordinaire de vieilles femmes. Celles-ci semblaient avoir été choisies pour leur laid, en même temps que pour leur force. Outre les enfants qu'elles portaient sur leur dos, elles étaient chargées de fardeaux pesants, qui ne semblaient nullement les fatiguer. Nous étions accompagnés aussi par trois widads ou prédicateurs ambulants, pourvus de tous les objets nécessaires à l'exercice de leur industrie. C'étaient d'ennuyeux compagnons qui récitaient le Coran à tort et à travers, qui, à chaque instant, proposaient des fat-hah, et qui, pareils aux compagnons de Gil Blas, discutaient les questions théologiques avec une violence touchant à la frénésie. L'un d'eux, célèbre par son habileté dans l'art divinatoire, était perpétuellement consulté par mes gens. Il les informa que nous n'avions rien à craindre dans la poursuite de notre entreprise, si ce n'est l'attaque des bêtes féroces. Cette prédiction se trouva parfaitement

juste; mais elle ne me fut révélée qu'après son accomplissement.

Bientôt nous entrâmes dans le Barr ou la prairie de Marar. C'est une de ces longues plaines qui entrecouperent la région montagneuse du Somali. Large d'environ 27 milles (44 kilomètres), elle est bornée à l'est par le terrain ondulé que nous venions de traverser, et à l'ouest par une rangée de cônes servant de contre-forts aux montagnes de Harar. Sa partie septentrionale appartient aux Eesa, tandis que, du côté du midi, elle dépend du territoire des Habr-Awal. Sa surface, très-légèrement ondulée et couverte de hautes herbes desséchées que le vent agite incessamment, ressemble de loin à un immense tapis de velours jaune. Dans les nombreux ouadys qui donnent issue aux eaux descendues des montagnes sont d'épais buissons mêlés à une herbe dont la fraîche verdure réjouit l'œil du voyageur. Le pays est inculte cependant : l'eau et le bois ne s'y trouvent que dans le voisinage des collines; et les Bédouins les plus hardis n'osent y venir braver à la fois les maraudeurs, la chaleur brûlante du jour et le froid mortel de la nuit. Aux extrémités de la plaine seulement se rencontrent des vestiges d'anciens kraals.

Vers le soir, comme le soleil disparaissait

peu à peu derrière les collines, la couleur de la prairie prit une teinte dorée, à laquelle succéda une nuance de pourpre d'une beauté inexprimable. Les hôtes du désert commencèrent à se montrer. Des lynx farouches et des chacals engraisés par les queues des malheureux moutons (1) nous annoncèrent la proximité d'animaux d'une nature plus dangereuse. Des récits effrayants commencèrent à être débités à voix basse. On me dit que tout récemment une caravane avait perdu neuf ânes enlevés par les lions.

Quand la nuit fut venue, les ânes de nos Bédouins, légèrement chargés, prirent les devants, tandis que nos pauvres chameaux épuisés se traînaient avec peine. Nous nous tenions à l'arrière-garde, afin de les empêcher de s'arrêter. Tout à coup, ma mule, qui marchait la dernière, frissonna, dressa les oreilles et voulut détourner la tête. Jetant les yeux en arrière, je distinguai la forme d'un grand animal

(1) Dans le Somali comme dans la Cafrerie, le chacal est singulièrement féroce. Dédaignant les débris amoncelés autour des kraals, il enlève les agneaux et les chevreaux. Son aliment favori est la queue des moutons, à laquelle il s'attache opiniâtrément, et qu'il parvient presque toujours à couper, tandis que la victime, frappée de terreur, cherche vainement à s'enfuir.

qui nous suivait en silence et à grands pas. Mes compagnons, croyant d'abord que c'était un homme, ne voulaient pas tirer; mais bientôt une balle de ma carabine, sifflant à travers l'air, mit en fuite un énorme lion. La terreur excitée par cet événement était vraiment amusante à observer. Le vaillant Beuh, qui se vantait d'avoir fait ses preuves dans vingt combats, leva ses bras en l'air en criant à tue-tête : « Libah ! libah ! (Un lion ! un lion !) » Et pendant toute la soirée, il ne fut parlé d'autre chose.

Les montagnes vers lesquelles nous nous dirigeons semblaient s'éloigner à mesure que nous cheminions à travers l'interminable bassin de la vallée. Le terrain rempli de trous fatiguait horriblement les mules et les chameaux. Nos widads, pauvres diables dont l'indigence avait été, durant tout le jour, le sujet des sarcasmes des femmes, commencèrent à réciter à haute voix le Coran, pour remercier Allah de nous avoir sauvés des périls de la route... Tout à coup, une large nappe de feu, courant sur le flanc d'une colline, sembla descendre vers le fond de la vallée : c'était l'herbe qui brûlait. Ces incendies, qui proviennent toujours de quelque acte d'imprudence, s'étendent souvent fort loin. Cette fois, les collines furent couvertes de fumée pen-

dant deux journées entières. A neuf heures du soir, enfin, nous atteignîmes un kraal. Notre bagage fut promptement déchargé, nos bêtes de somme furent parquées pour la nuit, et nous, transis de froid, nous nous enfonçâmes sous nos couvertures, sans songer à souper. Nous avons marché pendant près de quinze heures.

Le lendemain, vers midi, après avoir vainement adressé un second message au gerad Adan, nous vîmes arriver la sixième femme de ce dignitaire, Dahabo, sœur du vaillant Beuh. Sa présence déconcerta nos hôtes, trop fiers pour consentir à être protégés par une femme. Cette princesse, âgée d'environ trente ans, ressemblait passablement d'ailleurs à une bohémienne. Elle était grossièrement habillée, mais son air était gai et sa démarche vive. Elle ne montra aucun embarras lorsque je la saluai, et elle reçut avec une joie bruyante le présent très-opportun que je lui fis d'une belle toba neuve. — A quatre heures, nous vîmes revenir enfin notre messenger. Par son organe, le gerad nous reprochait de ne nous être pas immédiatement rendus chez lui, et, comme gage de sa sincérité, il nous envoyait son bâton de commandement, espèce de sceptre nouveau, long de deux pieds, qui était peint en rouge, noir et jaune.

Le 26 décembre, à la pointe du jour, arriva, monté sur un petit poney, Sherwa, fils aîné et héritier présomptif du gerad. Depuis trois jours, il avait été envoyé au-devant de nous par son père; mais il craignait les Gudabirsi autant que ceux-ci le redoutaient eux-mêmes, et très-probablement il avait rôdé autour de notre camp jusqu'à ce qu'il fût bien certain d'y trouver une entière sûreté. Nous le reçûmes avec politesse, et, en retour de cet accueil, il déclara qu'il voulait faire goûter son miel, dans sa tente, à son oncle Beuh, avant de lui permettre de nous quitter.

Comme nous finissions de charger nos bêtes de somme, on s'aperçut que la bride d'une mule manquait. Sherwa en ordonna la restitution immédiate, parce que, disait-il, tout ce que possédait l'étranger de son père appartenait de droit au gerad. De notre côté, nous menaçâmes de jeter un maléfice sur le village. De ces deux moyens réunis, il résulta que la bride fut promptement retrouvée. Ce fut le premier et le dernier larcin commis à notre préjudice dans le Somali. Je n'ai pas toujours été aussi heureux au milieu des pays les plus civilisés.

Partis à huit heures du matin, nous arrivâmes assez promptement à la limite de la vallée, où un sentier bien battu nous annonça

que nous allions quitter le désert. A quelques milles plus loin, nous nous trouvâmes au pied d'une masse de rochers fortifiés qui surgit brusquement au-dessus du sol de la plaine. Ce lieu, nommé Jannah-Siri, est l'objet de plusieurs croyances superstitieuses. Ceux qui vont dormir sur le sommet du rocher y subissent, dit-on, l'influence de l'esprit malin. Dans un avenir plus ou moins prochain, Harar sera détruit et Jannah-Siri deviendra une cité florissante. Quoi qu'il en soit, j'exécutai l'ascension et ce fut une imprudence, car on s'imagina aussitôt que je voulais étudier les moyens de construire un fort, et le bruit se propagea jusqu'à Harar avant que j'y fusse arrivé. Sur la plate-forme de Jannah-Siri, ombragée par de vénérables sycomores, nous trouvâmes des restes de rempart ainsi que des puits et des maisons en ruine, refuge d'un chat-huant et de bon nombre d'oiseaux de proie.

Lorsque, après une heure de marche, nous fûmes parvenus au sommet d'une éminence, l'aspect du pays changea tout à coup d'une manière presque magique. Devant nous se déroulaient de petites Alpes formant de ce côté le second gradin du grand plateau d'Éthiopie. Les flancs de ces collines étaient ombragés de noirs sapins, tandis que leurs sommets étaient

couronnés par la rampante végétation des cactus. A nos pieds, dans une vallée profonde, serpentait un ruisseau d'eau courante dont la vue était délicieuse pour nos yeux fatigués de l'aridité du désert. A l'horizon, enfin, derrière une masse confuse de montagnes et de vallons, régnait une longue ligne bleue, si unie, qu'elle ressemblait à la mer vue dans le lointain. Derrière nous brillait le désert, réfléchissant les ardeurs du soleil. — Nous avons atteint les premières limites du pays civilisé, où l'homme, renonçant à la vie pastorale, se livre à la culture de la terre, et cherche dans un travail sédentaire les moyens d'accroître son bien-être.

Les champs, tantôt disposés en terrasses, tantôt enclos seulement par des haies fleuries entre lesquelles circulent de nombreux sentiers, avaient dans leur aspect quelque chose de la rustique Angleterre ; et quand je m'approchai davantage, la vue de la marguerite, du chardon ou de l'aubépine raviva tous mes souvenirs d'Europe. Les villages n'étaient plus des campements temporaires : la hutte du kraal était désormais remplacée par la gambisa, cabane plus solide qu'on retrouve dans toute l'Afrique centrale et dont la forme est celle d'une cloche. Son toit conique en roseaux ou en feuilles d'arbre est surmonté par

l'extrémité supérieure d'un poteau central que couronne une gourde ou un œuf d'autruche.

Protégées par de fortes haies d'épines, ces habitations sont répandues sur les flancs des collines, dans toutes les directions. Près d'elles sont des bouquets de grands arbres aux branches desquels on voit suspendus, comme des cages d'oiseaux, les cylindres en nattes qui, dans ce canton, tiennent lieu de ruches. La moisson dorée du holcus avait récompensé le travail du laboureur. Dans certaines places, de hautes gerbes couronnées de leurs épis ressemblaient à des faisceaux d'armes et se trouvaient prêtes à être enlevées ; en d'autres endroits, le sol dépouillé annonçait que le moissonneur avait achevé sa tâche. Assis sur des plates-formes de roseaux établies à la cime des arbres, de petits garçons s'occupaient d'effrayer par leurs cris les oiseaux rapaces, tandis que leurs pères coupaient le grain avec de petites faucilles, le battaient en se servant d'un fléau grossier, ou le vannaient dans de larges pelles de bois. Les femmes égrenaient les épis, semblables pour la forme à des pommes de pin, dans des troncs d'arbre creusés de manière à servir de mortiers ; ou bien, afin de rendre l'aire impénétrable aux insectes, elles l'enduisaient avec du fumier de vache. Elles disposaient les épis en tas réguliers d'une

belle couleur jaune croisée de raies rouges. Elles rangeaient les tiges, armées de piquants comme l'épi lui-même, pour en faire des clôtures destinées à écarter les cochons sauvages. Tous ces travaux semblaient plaire à ceux qui les exécutaient. Le chant de la moisson retentissait de toute part, et pour nos oreilles si longtemps attristées par le silence du désert, ce bruit confus des habitations humaines semblait être une douce harmonie.

Ayant choisi pour le lieu de notre halte les bords d'un joli ruisseau, nous fûmes promptement entourés par les habitants du pays. Ils étaient sans armes; et pour la première fois depuis bien des jours nous n'étions point accueillis par des cris assourdissants. Des widads se réunirent pour nous féliciter, et quelques Habr-Awal passant avec une caravane nous donnèrent le salam, en nous appelant cousins. — « Voyez, s'écria Le Hammal, chez nos amis nous nous égorgeons, et chez nos ennemis nous sommes devenus des fils d'oncles ! »

Dans l'après-midi, nous traversâmes encore un canton plein de champs cultivés, de villages et de ruisseaux. Le vent étant violent, La Fin-des-Temps eut occasion de nous citer le proverbe somali : « Le chaud fait mal, mais le froid tue. » Il gèle quelquefois dans ces

montagnes : ce soir-là, l'air devint si glacial, qu'après une heure et demie de marche il fallut nous arrêter. Les widads nous tinrent longtemps éveillés par le bruit de leurs disputes théologiques. L'un d'eux avait posé cette question : Vous est-il permis de prier sur une montagne, lorsqu'une plaine est à votre portée? — Ceux-là soutenaient le pour, ceux-ci le contre, et la controverse se prolongea pendant plusieurs heures avec une chaleur inexprimable.

Le lendemain mercredi nous arrivions de bonne heure à Wilensi, résidence du gerad. Celui-ci avait été forcé de s'absenter pour surveiller la réunion d'un troupeau de deux cents vaches destiné à l'émir, comme prix du sang d'un habitant de Harar. Dahabo reçut dans sa demeure son frère Beuh avec Le Hammal, le Calender et les deux femmes; tandis que, suivi du Long-Guled et de La Fin-des-Temps, je fus conduit au logis de la plus jolie des femmes du gerad, nommée Sudiyah. Elle était grande, bien faite, et la nuance de son teint était un brun clair. Sa parure consistait en une large toba de Harar, avec des boucles d'oreilles en argent et une espèce de collier composé de petites clochettes de même métal. Elle fit préparer immédiatement des lits pour nous dans un lieu commode, et, par son or-

dre, on nous servit un repas composé de bœuf bouilli, de courges et de gâteaux. Mon séjour dans cette demeure me permit d'observer les usages domestiques des Somals sédentaires.

L'intérieur de la gambisa est toujours fort simple. Dès qu'on a dépassé la porte, qui est formée d'une seule planche montée sur des gonds en bois, on trouve un espace divisé par des claies à hauteur d'appui, en trois compartiments, attribués aux hommes, aux femmes et aux bestiaux. Les chevaux et les vaches, retenus par des entraves, sont placés à gauche de l'entrée et remplissent l'habitation d'une épouvantable vermine. Les femmes occupent la droite, où se trouve un large foyer en pierre élevé au-dessus du sol. Enfin, la partie la plus reculée, qui est aussi la plus confortable à cause de son éloignement de la porte, est réservée aux hommes. La fumée noircit incessamment les poutres du toit : lorsqu'elle devient intolérable, on ouvre une petite fenêtre destinée à lui donner issue ; mais rarement on a recours à cet expédient, parce que la fumée, de même que la graisse et la saleté, contribuant à entretenir la chaleur, plaît à tous les sauvages. La simplicité de l'ameublement répond à celle des dispositions intérieures. La tige d'un jeune arbre, dont les branches ont été réduites à l'état de crochets,

sert de support aux boucliers ; les lances sont rangées contre la muraille ; les vêtements, ainsi que tous les objets susceptibles d'être attaqués par la fourmi, sont suspendus à des chevilles plantées dans le mur ou dans le poteau central qui soutient le toit. La vaisselle se compose de gourdes desséchées à la fumée, de petites tasses en faïence grossière de Harar, de grandes écuelles de bois, et, enfin, de cuillers élégamment sculptées. La maison où l'on m'a recueilli a pour habitants, outre la geradah et son jeune enfant, quelques filles esclaves, un serf gallas et plusieurs serviteurs somals. C'est pourquoi, sans compter l'arabe, j'entends parler autour de moi trois langages différents, le harari, le gallas et le somali.

Bien avant l'aurore, la maîtresse du logis se lève, éveille ses femmes et prépare le repas du matin. Comme le mécanisme du moulin est parfaitement inconnu, c'est à force de bras que le grain du holcus est écrasé sur une dalle à l'aide d'un lourd rouleau de pierre que l'ouvrière tient par les deux bouts, en pesant sur lui de tout son corps. Des aspersion successives transforment la farine en une pâte assez fine, qu'on cuit ensuite dans le four. Il faut ainsi un travail de plusieurs heures pour produire quelques livres de pain. Vers six heures du matin apparaît un déjeuner sub-

stantiel de bœuf ou de mouton rôti, accompagné de gâteaux, le tout noyé dans du bouillon. Parmi les hommes, un petit nombre seulement pratique l'usage des ablutions, mais tous, avant de s'asseoir pour manger, se sont servis de la brosse à dents (1). Après le repas, ils se livrent à des occupations diverses et conduisent les bestiaux au pâturage jusqu'à onze heures, temps marqué pour le dîner. Il n'y a aucune variété dans les mets qu'on nous sert; c'est toujours de la viande avec du pain ou des gâteaux de hoïcus. On méprise ici la chair des oiseaux, et l'on considère les végétaux comme dignes seulement d'être la nourriture du bétail. Pendant le jour, la porte n'est jamais close : hommes, femmes et enfants entrent en foule, et la geradah se contente de leur demander en criant « s'ils viennent voir un singe. » — Ma bouilloire excite particulièrement leur surprise : quelques-uns pensent que c'est une autruche, d'autres que c'est un serpent. Sudyah, cependant, qui a découvert son usage, m'adresse des supplications irrésistibles, afin d'en obtenir le don. Les filles esclaves sont constamment occupées

(1) L'usage de la brosse à dents est rendu indispensable par l'habitude de mâcher continuellement du tabac.

à écraser le grain, à cuire les aliments et à se quereller avec des voix discordantes. Les hommes ont peu de travail. Ils passent leur temps à mâcher du tabac, à causer et à faire friser leur chevelure par un coiffeur de profession. Le soir, les chevaux et les bestiaux rentrent au logis. On les parque pour la nuit et l'on traite les vaches. Cette dernière opération terminée, tout le monde se met à souper de grand appétit. On s'assied ensuite autour du foyer pour causer gaiement et pour boire le farshu ou bière de millet. Plus d'une fois j'ai voulu essayer ce breuvage, et toujours je l'ai trouvé détestable. Il porte à la tête, sans doute parce qu'il est mélangé avec quelque écorce vénéneuse. On le sert dans des bouteilles de gourde et on le boit dans des gobelets fabriqués avec la même matière. L'hilarité des buveurs s'accroît à mesure que la liqueur enivrante produit son effet. Le lendemain, ils s'éveillent avec des yeux pesants et de violents maux de tête; mais cette incommodité que nous redoutons, parce que nous appartenons à une race laborieuse, ne gêne nullement les Somals oisifs, car elle les provoque au sommeil, en même temps qu'elle fournit une occupation à leur esprit toujours vide.

Immédiatement après notre arrivée à Wilensi, nous avons fait partir Yusuf Dera,

second fils du gerad, pour engager celui-ci à revenir chez lui au plus tôt. En attendant, je fis tous mes préparatifs de départ pour le cas où Adan ne pourrait nous fournir une escorte. Schéhérazade et Dinarzade, ayant appris que la petite vérole sévissait à Harar, et craignant pour leurs charmes, me supplièrent de les laisser chez la geradah, ce qui me détermina à confier de nouveau ces charmantes personnes à la garde du Calender, malgré les mâles objections de celui-ci contre un emploi aussi dégradant. Le vaillant Beuh fut revêtu de la toba resplendissante qui lui avait été promise ; et, comme rien au monde n'eût été capable de le résoudre à s'approcher de Harar, je le congédiai avec quelques petits cadeaux et je pris pour guide en sa place un vieux Bédouin girhi nommé Mad-Saïd. Mes chameaux étant incapables de supporter une route de plusieurs jours dans les sentiers rocailleux des montagnes ; je les plaçai sous la surveillance de Sherwa, espérant que le repos rétablirait leurs forces épuisées. Persuadé, enfin, que mon bagage se trouverait plus sûrement placé à Wilensi qu'à Harar, je résolus de le laisser entre les mains de mes hôtes, me contentant d'emporter avec moi deux petits sacs de cuir formant la charge d'une seule mule.

Ces dispositions étant achevées, je me remis

en selle le 29 décembre, à dix heures du matin, et je partis avec le reste de mes gens, sous la conduite de Mad-Saïd. Nous cheminâmes pendant plusieurs heures à travers une population désarmée qui se pressait en foule autour de nous. Un homme, toutefois, se permit cette réflexion : « A quoi lui sert son fusil ? Avant qu'il puisse se procurer du feu, je lui passerais une flèche à travers le corps. » — Aussitôt je déchargeai un de mes canons au-dessus de la tête de l'indiscret, ce qui changea ses observations en des cris de terreur. Mes trois compagnons, se voyant hors de leur pays, avaient renoncé à leurs lances pour reprendre leurs fusils.

Après avoir parcouru une longue vallée remarquable par sa fertilité, nous parvînmes à un défilé, et quand nous l'eûmes franchi, nous nous trouvâmes en face d'un paysage des plus remarquables. Les flancs des montagnes étaient couverts de noirs sapins, tandis que leurs sommets, dépouillés de terre végétale par les pluies périodiques de la mousson, étaient complètement nus. De plusieurs côtés, de blanches cascades se détachaient brillamment sur la surface brunie des rochers. Le pays était couvert de champs cultivés et d'habitations défendues par de hautes clôtures. Enfin, l'horizon était borné par une longue suite de pics d'une

couleur empourprée, et de montagnes d'un bleu d'azur. Dans une forêt séculaire, retentissaient les cris des pintades et des singes. — Si les cultures, au lieu des tiges jaunissantes du holcus, avaient offert à mes regards des récoltes de froment, j'aurais pu me croire dans quelque canton montagneux de la Toscane.

Arrivés, vers quatre heures, en vue du petit village de Sagharrah, composé de huit ou neuf maisons, et situé sur le flanc d'une colline, au milieu d'un beau bouquet d'arbres, notre guide nous fit apercevoir, à quelque distance, le gerad Adan, revenant chez lui accompagné d'une suite de quelques hommes. Nous déchargeâmes nos fusils pour le saluer, tandis qu'il se hâtait de se rendre à son habitation pour nous y recevoir. Ayant mis pied à terre devant sa porte, nous lui serrâmes la main, et nous fûmes conduits à travers une foule de curieux ou d'oisifs dans une cabane où l'on nous régala de tranches de pain trempées dans un mélange de miel et de beurre acide. Le gerad nous laissa prendre notre repas et ne reparut qu'après quelques moments. Comme j'avais à réclamer de lui un service important, je l'observai avec une grande attention.

Adan-Ben-Kaushen était un vigoureux Bédouin pur sang, d'environ quarante-cinq ans, et de haute taille, avec des traits caractérisés,

un sourire faux et un regard incertain. Quant à son caractère, je trouvai que c'était un de ces esprits étroits et dissimulés avec lesquels il est particulièrement difficile de traiter. Ambitieux et bassement avide, il avait les idées si mobiles, que sa résolution semblait changer sans cesse. Il ne pouvait rester tranquille pendant une demi-heure, et cette agitation physique me parut être un symptôme certain du malaise moral qu'il éprouvait intérieurement. Quoique reconnu pour brave, ses nombreuses trahisons avaient détruit sa réputation. Quelques années auparavant, il avait fiancé l'une de ses filles au fils aîné du gerad Hirsi de la tribu des Bertéri; puis, contrairement à la coutume séculaire des Somals, qui regardent un pareil engagement comme sacré, il avait choisi un autre gendre. Une guerre s'en était suivie, et le prétendant évincé avait été tué. Adan était célèbre pour le nombre de femmes qu'il avait épousées. En mariant ses cinq fils et ses douze filles, il s'était aussi ménagé de nombreuses alliances. Sa sœur, la geradah Fatimah, était la veuve du père de l'émir actuel de Harar; et cependant le gerad aurait autant aimé se jeter dans la gueule d'un crocodile que de risquer sa personne dans la capitale du fils de son beau-frère. Son principal motif pour nous accueillir favorablement était le désir éphé-

mère de construire un fort destiné à commander au commerce du pays et à tenir en bride la cité rivale dont il était le voisin. Il ne négligeait d'ailleurs aucun profit, si minime qu'il fût. Après avoir reçu un sabre, un turban, un vêtement arabe en satin, environ soixante et dix tobas et une provision d'étoffe de coton bleu, il se plaignit à moi, en particulier, de ce que Le Hammal ne lui avait donné qu'une douzaine de pièces d'étoffe. La liste de ses demandes fera connaître le personnage. Il me pria de lui envoyer de Berberah un sabre à poignée d'argent, du savon, mille dollars, deux paires de bracelets d'argent, vingt fusils avec des munitions, du tabac en poudre, une robe de drap écarlate, quelques autres menus objets, et enfin, une certaine quantité de poison capable de ne pas tromper celui qui voudrait s'en servir. En retour, il devait nous donner des chevaux, des mules et de l'ivoire ; mais il oublia parfaitement cette promesse au moment de notre départ.

Le gerad est un chef puissant, car il commande à une tribu nombreuse qui n'est pas subdivisée, comme celle des Bédouins, en plusieurs clans indépendants, ce qui lui permet d'exercer une influence prépondérante sur toutes les peuplades limitrophes. Les Girhi (c'est-à-dire, en langue somali, les girafes)

comptent, à eux seuls, cinq mille boucliers et cent quatre-vingts villages. — Les autres habitants de cette région montagneuse sont les Gallas, les Bertéri et plusieurs clans de Somals, parmi lesquels deux ou trois reconnaissent distinctement l'autorité du gerad Adan.

Le matin qui suivit mon arrivée à Sagharrah, je me trouvai sérieusement malade. Tous mes hôtes sans distinction me comblèrent de soins attentifs et bienveillants. Le gerad envoya chercher de la bière à Harar. L'un des widads explora les jardins du village pour y trouver du kat (1); Yusuf Dera voulut absolument employer le remède du feu, auquel La Fin-des-Temps avait eu recours quelques jours auparavant, comme on l'a vu; enfin, une troisième femme du gerad, nommée Khayrah, et ses deux filles, jolies négresses de quinze et treize ans, sacrifièrent un mouton à titre d'offrande expiatoire à mon intention. Les Gallas chrétiens eux-mêmes, qui s'étaient empressés de me visiter, pleuraient sur le malheur de cet étranger qui était venu, si loin de son pays, *mourir sous un arbre*. Rien de plus facile en effet que de se procurer cette mort. Il suffirait que le visage du patient fût tourné du côté du mur pendant quatre ou cinq jours

(1) Voir plus haut, p. 5.

seulement. — Mais expirer victime d'une ignoble colique ! c'était à quoi il était impossible de se résigner. Je pris donc cette énergique résolution de vivre qui souvent atteint son but mieux que tous les remèdes.

Le 1^{er} janvier 1855, me sentant plus fort, je revêtis mon costume arabe et je demandai au gerad un entretien particulier. Nous nous retirâmes dans un endroit écarté où je lui lus, avec un accent solennel, la lettre du hadji Scharmakay. Adan parut flatté de ce que nous avions dirigé notre route à travers son pays plutôt que de passer chez les Eesa. Il aborda immédiatement la question de son fort. Il fallait que j'en fusse le constructeur, car son fils aîné avait rêvé que l'étranger blanc s'établirait dans le pays. Ayant discuté le projet à la satisfaction du chef, je fis apporter les fusils, et nous abattîmes quelques oiseaux, au grand divertissement de la foule. Pendant que nous étions ainsi occupés, arriva une troupe de cinq étrangers, avec trois mules équipées à la mode de Harar. Deux de ces hommes étaient des habitants de la ville ; les trois autres étaient des Somals de la tribu des Habr-Awal, qu'on disait être fort avant dans la confiance de l'émir. Ils venaient régler avec le gerad la question épineuse du prix du sang. Après s'être assis une demi-heure, pendant laquelle ils

échangèrent avec nous de graves salutations, examinèrent nos ânes et s'informèrent du but de notre voyage, ils se retirèrent avec le gerad et lui dirent que cet Arabe, qu'ils venaient de trouver chez lui, n'était pas un marchand qui achetât ou vendit, mais un espion chargé de recueillir des renseignements sur la richesse du pays ; qu'en conséquence il devait l'envoyer prisonnier à Harar avec les gens qui l'accompagnaient. Le chef répondit brièvement que ces hommes étaient ses amis et il engagea les Habr-Awal à *jeter au vent leurs paroles*. — Trompés dans leur attente, ils repartirent immédiatement, emmenant avec eux les deux cents vaches et promettant d'offrir nos salams à l'émir.

Évidemment le moment était venu de prendre un parti. Le gerad confessait la crainte que lui inspirait son parent l'émir, et il avouait avoir perdu déjà tous les villages qu'il possédait dans le voisinage. Quand je le priai de nous escorter, il me répondit franchement que cela lui était impossible. Je me restreignis alors à lui demander qu'il nous accompagnât jusqu'à sa frontière ; mais il déclina encore cette demande, et il consentit seulement à nous donner pour guide son fils Sherwa.

Il ne me restait donc plus qu'à mettre de côté toute prudence, à payer d'audace et à me confier à ma bonne étoile, moyen qui a si heu-

reusement servi au succès de tant de grands hommes. J'exposai l'état des choses à mes compagnons, afin de les déterminer sur-le-champ. Ils me proposèrent alors d'écrire à l'émir pour solliciter l'autorisation d'entrer dans sa capitale. Je rejetai cet expédient pour un double motif. D'abord, en cas de refus de l'émir, je me serais trouvé absolument arrêté, et le but de mon voyage aurait été manqué. D'un autre côté, La Fin-des-Temps, toujours prêt à imputer ses propres méfaits à ses camarades, m'avait secrètement averti que ceux-ci avaient pris leurs mesures pour intercepter ma lettre. Le Hammal et le Long Guled étaient parfaitement incapables de cette trahison; mais notre misérable prédicateur était terrifié par la pensée du voyage de Harar. Aussi sa physionomie devint-elle radieuse quand je lui signifiai mon intention de le laisser à Sagharah chez le gerad; et, quoique ouvertement taxé par moi de poltronnerie, il ne prit pas même la peine de cacher sa joie. J'avertis alors les deux autres que jusque-là nous avions agi en vieilles femmes plutôt qu'en soldats, et qu'avant de revenir à Aden, il fallait absolument que nous fissions preuve de résolution. Je leur dois cette justice que, dès qu'ils me virent déterminé à partir, ils n'hésitèrent plus. Leur conduite était d'autant plus méritoire que, la

veille encore, des voyageurs les avaient avertis que, s'ils faisaient cas de leur vie, ils devaient bien se garder d'accompagner ce Turc à Harar. Une fois en selle, tous leurs scrupules disparurent; ils déclarèrent que, s'ils étaient tués, je saurais les venger, et que, si nous réussissions, leur récompense était assurée. Le Hammal surtout, dans toutes les circonstances périlleuses, se conduisit avec une fermeté qui me fut singulièrement utile; et cependant c'étaient deux vrais Orientaux. En voici la preuve. Quand, fatigué des délais qu'on me faisait subir à Harar, je méditais de m'échapper, ils me déclarèrent nettement que des résolutions prises après coup ne servent jamais à rien; et tandis que je calculais nos chances de salut, ils se voyaient déjà saisis, garrottés et ramenés à la ville par les gardes de l'émir. Tel est généralement l'effet du fatalisme oriental.

Alors j'écrivis en anglais, au nom de l'agent politique d'Aden, une lettre adressée à l'émir de Harar, et je résolus de la lui remettre moi-même, en dépouillant le déguisement que j'avais gardé jusque-là. Deux motifs me déterminèrent à prendre cette résolution suprême. Premièrement, toutes les races chez lesquelles je venais de voyager regardent comme un déshonneur l'acte de cacher son origine. En second lieu, mon visage blanc

m'avait fait passer pour un Turc, c'est-à-dire pour un homme dont la nationalité, en butte à plus de haine et de soupçons qu'aucune autre, est en même temps dépouillée du prestige qui entoure généralement les Européens. Avant de quitter Sagharrah, je confiai à La Fin-des-Temps quelques lignes adressées au lieutenant Herne à Berberah, pour instruire cet officier de la conduite qu'il devait tenir en cas d'accident. Notre bagage fut réduit de nouveau. La plus grande partie fut laissée chez Adan, et un seul âne porta ce qui nous était strictement nécessaire, c'est-à-dire un habit de rechange pour chacun de nous, un volume ou deux, du biscuit, des munitions et un peu de tabac. Mon escorte se composa de Scherwa, d'un Bédouin nommé Abtidon et du vieux Mad-Saïd, ce dernier montant la mule de La Fin-des-Temps.

Le 2 janvier, tous les habitants du village s'assemblèrent et récitèrent le fat-hah pour nous, en exprimant la réflexion consolante que nous étions des hommes morts. Nous partîmes. Au premier village que nous rencontrâmes, Sherwa, me déclarant qu'il ne pouvait nous accompagner plus loin, se fit remplacer par un homme armé qui devait nous faire passer un défilé appartenant aux Gallas. Arrivés au pied d'une haute montagne nommée

Kondura, notre chemin devint un simple sentier de chèvres tracé sur le flanc des rochers, à travers une épaisse forêt de pins auxquels se mêlaient d'immenses cactus. Le paysage était tout ce qu'on peut imaginer de plus sombre et de plus pittoresque. Un vent glacial se faisait sentir; les rayons du soleil, arrêtés par le noir feuillage des sapins, arrivaient à peine jusqu'à nous, et, sur un gazon humecté par le brouillard, j'apercevais encore une fois des chardons et des marguerites, ainsi qu'une petite fleur bleue qui, à distance, ressemblait à la violette.

Bientôt nous fûmes arrêtés par une demi-douzaine de Gallas armés, à la tête desquels était le chef qui possède le défilé. Deux piques croisées représentaient la porte que nous avions à franchir et dont le passage était soumis à une taxe. Ce ne fut pas sans peine que nous persuadâmes à ces gens-là que notre âne ne portait aucune marchandise, car ils tiennent infiniment à ne pas se départir de l'exercice de leur droit héréditaire. Tournant la montagne de Kondura par son côté nord, nous entrâmes ensuite sur le territoire de l'émir. A trente milles environ devant nous, au delà d'une suite de vallées et de collines azurées, apparaissait, sur la pente jaunie d'une montagne dépouillée de sa moisson, un point noir :

c'était Harar. — Je m'arrêtai quelques moments pour jouir en silence de mon succès.

Nous nous hâtâmes. Vers la fin du jour, nous avons gagné dix milles dans la direction que nous suivions, et nous avons atteint le village de Gafra, habité par des laboureurs chargés de la culture des propriétés du gerad Adan. Ils poussèrent des cris de joie en reconnaissant leur vieil ami Mad-Saïd, nous conduisirent à une gambisa vacante, la nettoiyèrent, y firent du feu, mirent nos mules au pâturage, et s'empressèrent pour nous procurer un bon souper. Leur contentement d'ailleurs fut quelque peu tempéré par les deux habitants de Harar, qui les menacèrent en secret de la colère de l'émir s'ils osaient donner à manger à ce Turc.

Quand le soir fut venu, nos ennemis les Habr-Awal nous envoyèrent un message pour nous proposer d'entrer dans la ville avec nous, si nous voulions attendre le lever du soleil. Comme le gerad m'avait conseillé de ne pas provoquer ces gens-là, je répondis poliment, contre l'avis de mes deux compagnons, que nous les attendrions jusqu'à huit heures du matin.

Le lendemain, à sept heures, nous fûmes informés que les perfides Habr-Awal étaient partis dès minuit avec le troupeau de vaches.

Devinant leurs intentions hostiles, je laissai mon journal, mes dessins et mes livres entre les mains d'un vieux Girhi du village, avec recommandation de les faire passer au gerad Adan ; et je résolus de n'emporter que nos armes, avec les présents destinés à l'émir. Nous sellâmes nos mules et nous avançâmes vers la ville aussi rapidement que nous le pouvions, à travers tous les accidents d'un pays de montagnes, car je voulais que les trois Habr-Awal ne pussent nous devancer.

Vers midi, nous traversâmes la rivière Erar, dont le lit, large d'environ cent pas, ne contenait qu'un assez mince filet d'eau fraîche et limpide coulant sur un fond de sable. Personne n'a pu me donner une information précise sur l'origine et la direction de ce cours d'eau, le seul qui soit permanent entre Harar et la mer.

Le fond de la vallée n'offrait que des champs de holcus prêts à être moissonnés. Sur notre chemin nous rencontrâmes de nombreux paysans gallas revenant du marché de la ville, et rapportant vides les vases qui avaient contenu le lait et le beurre qu'ils venaient de vendre. Tous s'étonnaient hautement en voyant arriver ce Turc dont ils avaient entendu dire tant d'horreurs.... Comme nous commencions à remonter la pente opposée, parut un notable

habitant de Harar, monté sur une mule richement caparaçonnée et suivi de sept serviteurs : c'était un vieillard à visage pâle et à barbe blanche, vêtu d'une belle toba et d'un turban blanc rayé de rouge. Il ne portait pas de bouclier, mais un large sabre d'Abyssinie était suspendu à son épaule gauche. Nous échangeâmes des salutations polies, et, comme j'étais fort altéré, il ordonna à l'un de ses gens de m'offrir un verre d'eau. Non loin de nous, sur la colline, nous apercevions les deux cents vaches du gerad ; mais les misérables Habr-Awal avaient pris les devants.

Vers deux heures après midi, nous fîmes halte pendant quelques minutes près d'un grand arbre au vaste feuillage, sous lequel étaient assises des femmes qui vendaient du beurre clarifié et du coton non filé. A deux milles de distance environ, sur le sommet d'une colline, apparaissait la ville, offrant une longue ligne de constructions dont la couleur sombre contrastait profondément avec la blancheur ordinaire des cités d'Orient. Cet aspect fut une véritable déception pour nous, car rien de remarquable ne s'offrait à notre vue, si ce n'est deux minarets grisâtres, de proportions grossières. Bien des gens auraient regretté d'avoir exposé la vie de trois hommes pour atteindre un si misérable but. Mais,

jusqu'alors, de tous les voyageurs qui avaient tenté l'entreprise, aucun n'avait réussi. C'est pourquoi, cher lecteur, tandis que mes compagnons échangeaient un regard de désappointement, j'éprouvai un sentiment d'exaltation.

Poussant nos mules avec ardeur, nous avançons au grand trot, quand Mad-Saïd nous fit faire halte pour réciter un fat-hah en l'honneur de deux grands saints musulmans qui reposent près de là sous un bouquet d'arbres. Des deux côtés de notre sentier le sol était fertile. Des massifs de platanes, de citronniers et de grenadiers annonçaient des jardins dont la porte était gardée par le crâne blanchi d'une vache cloué à un poteau. En même temps nous apercevions des plantations de café, de safran et de kat. A un demi-mille à l'est de la ville, nous trouvâmes un ruisseau nommé l'Eau-du-Café. Le passage incessant des gens qui le traversaient en ce moment n'empêcha pas mes compagnons d'y faire leurs ablutions. Tandis qu'ils étaient occupés à laver leurs tobas, je me retirai à l'écart pour esquisser la vue de la ville.

Notre tâche respective étant achevée, nous nous engageâmes dans une espèce de tranchée ouverte dans le rocher et bordée par de grands cactus. Elle conduit en tournant jusqu'au

sommet du plateau. A droite sont des champs de holcus qui touchent aux murs de la ville; à gauche est un cimetière, et en face se trouvent les fortifications. Devant une haute porte pratiquée dans le rempart, nous rencontrâmes un groupe d'habitants oisifs qui se promenaient en causant. Il était trois heures après midi : nous venions de parcourir vingt milles en cinq heures (1).

Mad-Saïd, s'avancant vers la porte, accosta un vieux gardien qu'il connaissait depuis longtemps, le chargea de nos salams pour l'émir, en lui disant que nous arrivions d'Aden et que nous sollicitions l'honneur d'une audience. Tandis que cet homme parlait pour

(1) Voici le tableau des stations et des distances composant l'itinéraire de M. Burton :

1 ^o De Zayla à Gudingaras.	19 milles.
2 ^o De Gudingaras à Kuranyali	8 »
3 ^o De Kuranyali à Adad	25 »
4 ^o D'Adad à Damal	11 »
5 ^o De Damal à El Armo.	11 »
6 ^o D'El Armo à Jiyaf	10 »
7 ^o De Jiyaf à l'arbre d'Halimalah	7 »
8 ^o D'Halimalah à Aububah	21 »
9 ^o D'Aububah au Koralay.	25 »
10 ^o Du Koralay à Harar.	65 »

TOTAL. 202 milles,
ou 325 kilomètres.

s'acquitter de son message, nous nous assimes au pied d'un bastion circulaire où nous devînmes aussitôt l'objet de l'attention, des plaisanteries et même des conseils des promeneurs des deux sexes. Les trois Habr-Awal s'approchèrent alors et nous demandèrent d'un air mécontent pourquoi nous ne leur avions pas fait savoir notre intention d'entrer dans la ville. Comme il y avait désormais entre nous guerre ouverte, nous ne daignâmes pas leur répondre.

VII

DIX JOURS A HARAR.

Après une demi-heure d'attente, nous vîmes revenir le vieux gardien, qui nous invita à franchir le seuil de la porte. Remontant donc sur nos mules, nous entrâmes dans la principale rue, espèce de ruelle étroite et escarpée, dont le sol inégal laissait percer çà et là quelques pointes de rocher. Le Long-Guled avait confié sa monture à la garde de nos deux Bédouins. Or, nous ne revîmes ceux-ci qu'après notre audience. Les gens de la porte les avaient avertis qu'un sort funeste attendait les trois

étrangers, et leur avaient conseillé de s'échapper avec leurs bêtes.

Arrivés à cent pas de l'entrée de la cour du palais de l'émir, notre guide, personnage à la mine refrognée, aux yeux chassieux et à la voix aigre, nous expliqua par signes (aucun de nous ne comprenant le harari) que nous devions mettre pied à terre, ce que nous fîmes aussitôt. Il se mit alors à courir en trottant, et par ses cris il nous fit comprendre que nous devions l'imiter (1). Nous nous regardâmes avec surprise. Le Hammal jura qu'il périrait plutôt que d'obéir à un pareil ordre... Concevez, en effet, cher lecteur, le spectacle d'un grave pèlerin, décoré de la barbe et du turban, courant sous l'allure d'un trotteur de race... Mon sentiment se trouvait à l'unisson de celui du Hammal; en dépit de la colère de notre guide, nous marchâmes tranquillement devant nos mules, nous franchîmes le seuil, nous traversâmes la cour et nous allâmes nous placer dans un coin sous un arbre, près d'un bâtiment fort bas, dont l'intérieur laissait

(1) Chez les Ashantees, sur la côte occidentale d'Afrique, c'était aussi la coutume de franchir en courant le seuil royal, sans doute afin d'éviter le péril d'être saisi et sacrifié. Ce rit, qui remonte probablement au paganisme, est encore observé à Harar comme une marque de respect envers le prince.

échapper un fréquent bruit de chaînes, qui nous apprit que c'était la prison d'État.

Cette partie de la cour était remplie de Gallas. Les uns étaient accroupis à l'ombre des murs du palais, les autres se promenaient. On reconnaissait les chefs à leurs bracelets de zinc taillés en spirale, qui parfois remontaient du poignet jusqu'au coude. Ils semblaient jouir de privilèges particuliers, car ils avaient gardé leurs lances, portaient leurs sandales à leurs pieds, et paraissaient être des habitués du lieu. Une assez longue attente me permit d'observer cette enceinte, objet de tant de rapports divers. Le palais lui-même, ainsi que celui du sultan des Fellatahs, décrit par Clapperton, est une construction longue et basse, en pierres non équarries, sorte de grange sans fenêtre, dont la porte est peinte en bleu, distinction exclusivement réservée à l'habitation du prince ou à celle de ses vizirs. La cour mesure environ quatre-vingts pas de long sur trente de large. Entourée de tous côtés par des bâtiments fort peu élevés, sa forme est irrégulière. En face de l'entrée, contre un mur circulaire, étaient déposées plusieurs portes enlevées à des maisons de la ville. Cet enlèvement d'une porte et son dépôt dans la cour du palais constituent l'avertissement préliminaire de la confiscation qui va frapper le

propriétaire de la maison, s'il ne s'empresse pas de satisfaire la justice du prince.

Une demi-heure étant écoulée, notre guide aux yeux chassieux sortit de l'intérieur du palais et vint nous arracher à l'importune curiosité dont nous étions devenus l'objet. Il nous fit déposer nos pantoufles sur un degré de pierre, à quatre pas de la porte. En vain nous représentâmes en murmurant que ce n'était pas dans une mosquée que nous allions entrer, il fallut céder. Ensuite s'éleva, relativement à la remise de nos armes, une discussion d'autant plus longue que nous parlions deux langues qui nous étaient mutuellement inintelligibles. Grâce à notre opiniâtreté, nous parvînmes à conserver nos poignards, et je gardai, en outre, mon revolver. Enfin un rideau fut levé, et je me trouvai en présence du redoutable chef de Harar.

L'émir ou plutôt, selon la qualification qu'il se donne lui-même, le sultan Ahmed-ben-Sultan-Aboubekr, siégeait dans une pièce sombre dont les murs soigneusement blanchis étaient décorés d'une manière significative par de vieux mousquets rouillés, ainsi que par un assortiment de chaînes et de fers parfaitement neufs. Extérieurement, il ressemblait à l'un de nos petits rajahs indiens. C'était un jeune homme étioilé, au teint jaune, à la barbe

peu garnie, aux joues creuses et aux yeux proéminents. Pour costume il portait une robe flottante d'étoffe cramoisie, bordée de fourrure blanche, et un turban blanc étroitement roulé autour d'un haut bonnet conique en velours rouge. Son trône était un simple kursi indien, c'est-à-dire un long et large banc de bois, garni d'une balustrade au fond et aux deux bouts. Comme il était malade, il appuyait un de ses coudes sur un oreiller qui recouvrait un sabre indien dont la poignée seulement était apparente. Rangée debout sur deux lignes perpendiculaires au siège de l'émir, se tenait sa cour, composée de ses cousins et de ses plus proches parents, tous avec le bras droit découvert, selon l'usage d'Abyssinie.

J'entrai dans la salle en disant à haute voix : « La paix soit sur vous ! » A quoi Son Altesse répliqua gracieusement en étendant sa main jaune, décharnée comme celle d'un chat, et en faisant claquer son pouce contre le doigt médium. Deux chambellans s'avançant alors me prirent les deux bras et m'aidèrent à m'incliner sur cette main que néanmoins je ne baisai point, étant naturellement disposé à ne rendre un pareil hommage qu'à la main d'une femme. Mes deux compagnons eurent à s'acquitter du même cérémonial, et, quand le dos de la main eut été baisé par eux, la paume fut retournée

pour la répétition du salut. Ces préliminaires accomplis, nous fûmes conduits près d'une natte, où l'on nous permit de nous asseoir en face de l'émir, qui tourna vers nous son front soucieux et son œil inquisiteur.

Quelques questions étant faites par moi sur la santé du prince, il secoua la tête et s'informa du motif de notre venue. Je tirai alors de ma poche la lettre que j'avais écrite. Un chambellan, après avoir pris le soin d'envelopper sa main dans un pan de sa robe, présenta la dépêche à l'émir qui, se contentant de jeter un coup d'œil sur l'enveloppe, la déposa près de lui et demanda une explication verbale. Je lui exposai alors en arabe que nous étions partis d'Aden, chargés des compliments de notre daulah ou gouverneur, et que nous étions entrés à Harar pour jouir de la lumière du visage de Son Altesse. Je conclus cette réponse par une brève allocution indiquant les changements successifs de nos agents politiques en Arabie et rappelant l'ancienne amitié qui existait entre les Anglais et le feu sultan Aboubekr.

L'émir sourit gracieusement.

Je dois l'avouer, cher lecteur, ce sourire me soulagea d'un grand poids, car l'aspect du palais n'était rien moins que rassurant, et nous nous attendions à un dénoûment de la

pire espèce. Ayant adressé quelques mots à voix basse à son trésorier, petit homme dont les traits étaient difformes et les yeux méchants, l'émir nous fit signe de nous retirer. Le baisemain fut répété et nous sortîmes de l'audience tout brillants de l'aurole d'une haute faveur. Bruce l'a dit avec une grande justesse : la cour d'Angleterre et celle d'Abysinie sont animées d'un sentiment parfaitement identique. Les curieux qui, avant notre entrée chez le prince, nous avaient lancé des regards de coupe-jarrets, nous souriaient maintenant comme s'ils étaient pénétrés pour nous d'une tendre affection. Précédés par le garde, nous sortîmes de la demeure royale et nous fûmes conduits à cent pas de là dans un second palais de l'émir, où l'on nous dit que nous pouvions nous regarder comme chez nous. Nous y fûmes rejoints par nos Bédouins, qui, pouvant à peine croire que nous fussions encore en vie, nous témoignèrent toute la joie de leur cœur par les plus affreuses grimaces. On nous apporta de la cuisine du prince un plat de shabta ou gâteau de holcus trempé dans du petit-lait et largement assaisonné de poivre rouge, qui tient lieu de sel en ce pays éloigné de la mer.

Dès que nous eûmes achevé notre repas, le trésorier reparut pour nous inviter, au nom

de l'émir, à nous rendre chez son vizir le Gerad Mohammed. Reprenant donc nos pérégrinations, nous nous dirigeâmes vers la demeure du ministre, laquelle est distinguée des autres maisons par sa peinture extérieure. Dans une petite chambre du rez-de-chaussée, où les murailles parfaitement blanchies étaient ornées, comme celles d'une cuisine anglaise, par une collection d'écuelles en bois verni de diverses grandeurs, nous trouvâmes un vieillard à l'air vénérable, dont la physionomie bienveillante démentait les bruits répandus sur son compte dans le Somali, par suite, sans doute, de sa querelle avec le gouverneur de Zayla. Se levant à moitié, quoique son front contracté indiquât la souffrance, il me fit asseoir à son côté sur une espèce de divan en maçonnerie, où se trouvaient des plumes de roseau, des encriers et des planches peintes en blanc pour tenir lieu de papier. Il m'accueillit poliment, et, caressant sa barbe de neige, il me demanda en bon arabe quel était le but de mon voyage.

Je répondis comme je venais de le faire en présence de l'émir et à peu près dans les mêmes termes; j'ajoutai seulement quelques détails qui se rattachaient à la mission d'un certain Madar-Farih, chargé jadis par le sultan Aboubekr d'apporter un présent au gouverneur

d'Aden ; je répétais que le désir de mon pays était de renouer avec Harar des rapports de commerce et d'amitié.

« *Khayr inshallah!* Voilà qui est bien, s'il plaît à Dieu ! » s'écria le Gerad.

Je m'inclinai sur sa main et je sortis.

De retour à notre logement, je demandai nos armes, qui ne nous avaient pas été rendues. Le trésorier me répondit qu'elles avaient été placées en sûreté dans un des magasins du palais. J'envoyai alors comme cadeau à l'émir un revolver à six coups, en prenant soin d'expliquer au porteur la manière de s'en servir. Cela fait, nous cherchâmes à nous installer aussi confortablement que nous le pouvions. Notre nouvelle habitation consistait en une chambre fort propre, avec des murailles nues et un sol d'argile bien battue. En face de l'entrée étaient deux larges degrés en maçonnerie, élevés de deux et trois pieds. Ils étaient recouverts de nattes, et je parvins à me faire un lit du plus élevé en y plaçant les schabraques de nos selles. Enfin, après m'être assuré que nos mules étaient convenablement pourvues, je me couchai, accablé de fatigue et profondément impressionné par la poésie de ma situation. Je me trouvais sous le toit d'un prince fanatique dont une simple parole était un arrêt de mort, chez un peuple qui abhorre les étran-

gers. J'étais le seul Européen qui eût jamais franchi ce sol inhospitalier, et je me voyais l'instrument fatal de la chute future de cette barbare domination.

VIII

Je passe maintenant à la description de Harar.

Cette ville, nommée *Harar-Gay* par ses habitants, *Adari* par les Somals, *Adaray* par les Gallas, *Harar* enfin par les Arabes et par nous, est située à peu près par $9^{\circ} 20'$ nord et par $42^{\circ} 17'$ de longitude est (Greenwich). D'après mon thermomètre, son élévation au-dessus du niveau de la mer est d'environ cinq mille cinq cents pieds anglais. Son emplacement est la pente d'une colline doucement inclinée de l'ouest à l'est. D'un côté, l'on voit des vergers disposés en terrasses; de l'autre, des champs

cultivés ; au nord-est, une éminence couverte de tombeaux ; au sud, la ville aboutit à une vallée profonde, du sein de laquelle surgit un tertre isolé. Cette position est abritée contre les vents du nord par une chaîne de sommités dont la montagne de Kondura est la plus élevée. Pendant ma courte résidence, le climat m'a rappelé celui de la Toscane. On sème le grain durant l'été, avant la mousson, et la récolte se fait en décembre ou en janvier. Pendant le reste de l'année, l'air est sec et la chaleur modérée.

Harar est le chef-lieu de la province de Hadiyah, l'une des sept dont se composait le royaume musulman fondé au VII^e siècle, sur le littoral africain, par les conquérants arabes. Ce royaume, dont Zayla, sous le nom d'Adel, était la capitale, exerça dès l'origine une influence funeste sur les destinées de l'empire chrétien d'Abyssinie. Quoiqu'un commerce actif existât entre les deux pays, leurs guerres devinrent incessantes. Des deux côtés, ce fut une suite continuelle d'invasions, de pillages et de massacres, excités par la haine religieuse encore plus que par la rivalité nationale.

Vers la fin du XV^e siècle, un sultan, nommé Mahfuz, régnait à Zayla. C'était un fanatique musulman qui, profitant du temps de faiblesse

causé chez ses voisins par les jeûnes austères du carême, envahit l'Abyssinie, brûla les églises et les monastères, passa au fil de l'épée tous les hommes qu'il put atteindre, vendit comme esclaves les femmes et les enfants, ou les envoya en cadeau au chérif de la Mecque. Il finit par faire assassiner l'empereur Alexandre, dont le successeur, nommé Naud, mourut bientôt à son tour, laissant pour héritier un jeune fils âgé de onze ans, qui régna sous le nom de David III et sous la tutelle de sa mère Hélène. De nouveaux combattants apparurent bientôt sur le théâtre de la lutte.

Après la conquête de l'Égypte, en 1516, par le sultan Sélim, les Turcs, en même temps qu'ils firent la guerre à l'Abyssinie, occupèrent l'Yémen, ce qui les mit en relation avec Mahfuz, auquel ils fournirent des secours. D'un autre côté, le grand Albuquerque, vice-roi de l'Inde portugaise, promit son appui au jeune empereur David, qui bientôt, prenant l'initiative, défait et tua Mahfuz. Des milliers de musulmans périrent dans cette guerre, et le prince chrétien, victorieux, vint planter sa lance dans une des portes de Zayla.

Alors commença chez les musulmans africains le règne de leur plus grand héros, Mohammed surnommé Guray, c'est-à-dire le gaucher. Soutenu par des mercenaires arabes,

ainsi que par un corps de janissaires tures, envoyés de l'Yémen avec un train d'artillerie, il conquit l'Abyssinie tout entière, brûla la ville d'Axum, sa capitale, et mit à mort l'empereur David III, le dernier qui ait porté le titre de roi des rois. Durant cette invasion, il reçut le concours des juifs, qui constituaient un royaume particulier au sein de l'empire abyssinien.

Claude, qui alors monta sur le trône chancelant, s'empressa d'envoyer en Europe, comme ambassadeur, un Portugais nommé Juan Bermudez, lequel fut chargé de reconnaître l'autorité du pape et de lui offrir la cession du tiers de l'Abyssinie, pour prix des secours qui arracheraient ce malheureux pays aux mains des infidèles. Par l'ordre de Jean III, roi de Portugal, deux fils de l'illustre Vasco de Gama vinrent avec une flottille nombreuse croiser dans la mer Rouge. Le plus jeune des deux frères, don Christophe, débarqua à la tête de quatre cents mousquetaires, tua le premier général musulman qu'il rencontra et envoya sa tête à la cour d'Abyssinie. S'étant ensuite imprudemment avancé dans l'intérieur du pays, malgré les pluies de la mousson, il se trouva bientôt, avec trois cent cinquante hommes seulement, en présence de Mohammed-Guray, qui accourait à la tête d'une nombreuse

cavalerie et de dix mille fantassins armés de lances.

Selon le père Jérôme Lobo (1), qui reçut ses informations d'un témoin oculaire, un pour-parler s'engagea d'abord entre les deux capitaines. Mohammed, campé dans une position très-forte, envoya un message à don Christophe pour l'avertir que les perfides Abyssiniens avaient menti au roi de Portugal et pour lui dire qu'en raison de l'intérêt que lui inspirait la jeunesse de son adversaire, il lui accorderait un libre passage et des vivres pour retourner dans son pays. Le chevalier chrétien, après avoir gratifié d'un riche vêtement l'envoyé musulman, répondit que ses compagnons et lui étaient venus chasser Mohammed d'un

(1) Ce révérend jésuite fut chargé, en 1622, par le comte de Vidiguerra, vice-roi des Indes portugaises et parent de don Christophe, de découvrir la sépulture de ce dernier. Grâce à l'appui du gendre de l'empereur d'Abyssinie, le père Lobo, marchant à la suite d'une armée envoyée dans le pays des Gallas, parvint à retrouver les dents du martyr, ses armes et une image de la sainte Vierge qu'il portait toujours sur lui. Ces précieuses reliques furent transportées à Goa.

J'aime le style du vénérable religieux, fort injustement déprécié, selon moi, par quelques écrivains, et très-indignement qualifié de manant et de menteur, par le présomptueux Bruce.

(Note de l'auteur.)

royaume déloyalement envahi, et qu'au lieu de retourner en arrière, comme on le lui offrait, son dessein était de s'ouvrir un passage à travers le pays de ses ennemis; qu'en conséquence, au lieu de prescrire des conditions, Mohanimed avait à s'occuper de choisir sur-le-champ entre le combat et la restitution de sa conquête mal acquise; qu'il mettait sa confiance dans le Tout-Puissant, ainsi que dans la justice de sa cause, et qu'enfin pour reconnaître, comme il le devait, les bienveillantes intentions exprimées par Mohammed, il prenait la liberté de lui offrir un miroir et une paire de petites pinces.

La réponse et le présent enflammèrent d'une telle colère le monarque musulman, qu'aussitôt il quitta son repas pour aller assaillir la petite troupe des Portugais, qui était postée près d'un bois, sur la pente d'une colline. Derrière elle se tenaient immobiles les Abyssiniens, qui résolurent de rester tranquilles spectateurs du combat, afin de se ranger ensuite du côté favorisé par la victoire.

Mohammed commença l'attaque avec dix cavaliers seulement, contre lesquels s'avancèrent pareil nombre de Portugais. Ceux-ci tirèrent avec tant de justesse, que neuf des Maures furent renversés et que leur roi fut blessé à la cuisse par Pierre de Sa. Dans le

combat qui s'ensuivit, les musulmans, découragés par ce premier échec, fléchirent promptement sous le feu des mousquets et des canons des Portugais. Mohammed parvint avec peine à sauver sa vie. Il rallia néanmoins ses soldats et se retrancha dans un lieu très-fort nommé Membret (*Mamrat*), pour y passer l'hiver et pour y attendre des secours.

Plus avides de gloire que de richesses, les Portugais poursuivirent leurs ennemis ; mais, trouvant inexpugnable le camp musulman, ils se retranchèrent, de leur côté, sur une colline. Privés de renforts et manquant de vivres, car les Abyssiniens ne leur venaient pas en aide, leur petite armée s'affaiblit journallement. Animés toutefois par le souvenir des grandes actions de leurs compatriotes, et comptant sur l'assistance divine, ils espérèrent surmonter les difficultés de leur situation.

Mohammed cependant ne demeurait pas oisif. Adressant un énergique appel au zèle religieux des princes musulmans, il obtint le concours de deux millè mousquetaires arabes et d'un train d'artillerie. Animé par l'arrivée de ce renfort, il attaqua vivement le camp portugais, fut repoussé, mais fit éprouver à ses ennemis des pertes considérables.

Dans ce combat, don Christophe avait eu un bras cassé et un genou fracassé. La supé-

riorité du nombre finit par l'emporter sur la valeur ; les musulmans forcèrent le camp et massacrèrent à coups de lance ceux qui le défendaient. Le général portugais, ayant réussi à s'échapper d'abord avec dix hommes, fut bientôt découvert et fait prisonnier.

Mohammed, ivre de joie en voyant enfin en son pouvoir son redoutable ennemi, lui ordonna de prendre soin de deux musulmans blessés, le rendant responsable de leur existence. Ces deux hommes étant morts, on accusa le Portugais d'avoir hâté leur fin. A cette accusation, don Christophe répondit fièrement qu'il était venu détruire les musulmans et non les sauver. Furieux d'entendre ce langage, Mohammed mit une pierre sur la tête de son captif et l'exposa aux insultes de la soldatesque, qui fit endurer au chevalier chrétien les souffrances d'un martyr. Comme enfin on lui proposait la liberté au prix de son apostasie, il répondit avec indignation que rien au monde ne le déciderait à oublier son maître céleste pour suivre un imposteur, et il continua à parler du faux prophète en termes injurieux jusqu'à ce que Mohammed, exaspéré, lui abattit la tête. Son corps fut partagé en quatre quartiers, qui furent envoyés en différentes villes. Les catholiques, toutefois, parvinrent à rassembler les restes du martyr et à

leur donner la sépulture. Chaque Maure, en passant près de la tombe, y ajoutait une pierre, de telle sorte que le père Lobo, trouvant un monticule déjà fort élevé, éprouva beaucoup de difficultés à exhumer les reliques. Il conclut sa relation en disant que si l'on en croit la tradition locale, il s'est ouvert au lieu où tomba la tête de don Christophe une source dont l'eau possède la vertu de guérir plusieurs maux incurables par les remèdes ordinaires.

Aussitôt après sa victoire, Mohammed-Guray recommença à poursuivre le jeune empereur Claude; mais celui-ci étant parvenu à réunir autour de lui un certain nombre de Portugais qui avaient survécu, ces vaillants soldats profitèrent de la première rencontre pour s'attacher au meurtrier de leur général et pour le faire tomber sous leurs balles. Les musulmans, de leur côté, racontent qu'au moment où succomba Mohammed-Guray, son héroïque épouse, qui était fille de Mahfuz et qu'on nommait Talwambara, réussit à cacher sa mort en faisant prendre ses vêtements à un esclave, ce qui sauva l'armée de l'islam. Ainsi périt, après quatorze ans de combats, le guerrier qui détermina la destruction de l'antique empire d'Abyssinie.

Le successeur de Mohammed, nommé Emir-Nour, s'éprit de sa veuve; mais Talwambara

déclara qu'elle ne consentirait à une nouvelle union qu'à la condition de se voir apporter la tête de Claude, auteur de la mort de son époux. La guerre recommença donc, et le malheureux empereur, défendu seulement par quelques fidèles Portugais, mais lâchement abandonné par le reste de son armée, tomba couvert de blessures au pouvoir d'Emir-Nour, qui trancha sa tête et alla la déposer aussitôt aux pieds de Talwambara. Celle-ci accrocha le sanglant trophée par les cheveux aux branches d'un arbre situé en face de sa demeure. Il y resta exposé pendant deux ans. Au bout de ce temps, il fut acheté par un marchand arménien qui le transporta à Antioche, dans un sépulcre portant le nom de saint Claude : car le héros chrétien, vainqueur de Mohammed-Guray, occupe une place distinguée dans le volumineux catalogue des saints d'Abysinie.

Emir-Nour a pareillement été canonisé par les musulmans, qui l'ont enterré sous un petit dôme contigu à la principale mosquée de Harar. C'est lui qui, avec le concours de plusieurs saints personnages venus d'Arabie, a restauré la cité et lui a donné les remparts qui l'entourent encore aujourd'hui. Sa dynastie s'est éteinte, et celle qui règne en ce moment à Harar, bien qu'elle cherche à faire remonter

son origine jusqu'au calife Aboubekr, paraît être d'extraction païenne.

La ville actuelle de Harar est longue d'un mille (1,600 mètres) environ et large d'un demi-mille. L'enceinte, irrégulièrement tracée, sans aucun égard aux effets de l'artillerie, est garnie de tours ovales et percée de cinq portes. Cette muraille, comme celles des maisons, est construite en pierres non équarries, cimentées avec de la boue, suivant l'usage ancien des Gallas. Le seul édifice de quelque grandeur est la jami ou cathédrale, espèce de grange de pauvre apparence, avec deux minarets blancs en forme de cônes tronqués, qui ont été bâtis par des architectes turcs, venus de Moka. On rencontre quelques arbres dans l'intérieur des maisons, mais on n'y trouve aucun de ces jardins qui donnent à tant de villes d'Orient le riant aspect de la campagne. Les rues sont d'étroites ruelles dont le sol rocailleux monte ou descend continuellement. Elles sont pleines d'énormes dépôts d'immondices, près desquels se tiennent des bandes de chiens affamés et galeux. Les maisons, pour la plupart, sont de longs bâtiments à toit plat et à double étage, ayant pour fenêtres des trous placés à une grande hauteur et garnis d'un mauvais treillis en bois. Les principales demeures contiennent seules des appartements séparés pour les fem-

mes. Quant aux classes pauvres, elles se contentent de la gambiza, c'est-à-dire de la cabane du cultivateur.

Les mosquées abondent : ce sont des bâtiments très-simples, dépourvus de minaret. Il existe aussi plusieurs cimetières. Le peuple de Harar s'enorgueillit des saints qu'il a vus naître ou mourir dans ses murs. Le principal d'entre eux est un certain cheick Umar, originaire de Jeddah, devenu depuis sa mort le patron de la cité où reposent ses restes. La ville de Harar est renommée pour sa science religieuse autant que pour sa sainteté. Elle inonde tout le pays environnant de ces malheureux prédicateurs ambulants nommés widads. Aucun établissement scientifique n'y existe cependant, et les livres y sont aussi rares que chers.

La population, forte seulement d'environ huit mille âmes, parle une langue qui lui est particulière et forme une race distincte. Les Somals disent de Harar que c'est un paradis habité par des ânes. — Rien de moins prévenant, en effet, que l'extérieur de ce peuple. A peine ai-je rencontré chez les hommes une seule belle figure. Leurs traits sont grossiers ou difformes; bon nombre d'entre eux sont louches; d'autres ont été privés d'un œil par la petite vérole; d'autres enfin sont défigurés

par des affections scrofuleuses. Leur teint est généralement d'une couleur jaune foncé. Leur barbe est courte, épaisse et rebelle, de même que leurs cheveux. Ils ont la taille moyenne et la voix rude. Leur vêtement tient à la fois de ceux de l'Arabe et de l'Abyssinien. Ils rasent leur tête et taillent leurs moustaches comme le font les musulmans Shafeï de l'Yémen. Les uns ont la tête nue et les autres portent un léger bonnet : un petit nombre seulement se coiffent d'un turban blanc dont la fine étoffe se fabrique dans l'intérieur des familles. Tantôt leur robe est flottante, tantôt ils la serrent autour des reins à l'aide d'une ceinture qui contient un poignard. Les dignitaires se distinguent par leur large pantalon de calicot blanc. De grosses sandales de cuir, un rosaire, une brosse à dents rendue nécessaire par l'usage de mâcher continuellement du tabac, et enfin un long bâton, parce qu'il est défendu de porter des armes dans les rues, complètent le costume de l'habitant de Harar.

Beaucoup plus nombreuses que les hommes, sans doute à cause de l'introduction des esclaves étrangères, les femmes paraissent belles comparativement à leurs seigneurs et maîtres. Elles ont de petites têtes, des profils réguliers, des nez droits, de jolies bouches, de grands yeux et un teint jaune clair. Leur costume

n'est propre qu'à déguiser leurs charmes. Il consiste en une longue et large chemise sans manches, en toile de coton bleue ou brun foncé, à laquelle on ajoute un fichu écarlate formant par devant et par derrière deux triangles dont la pointe vient se perdre sous une étroite ceinture blanche à frange rouge. Les femmes de la classe supérieure, lorsqu'elles sortent de leur maison, placent sur leur tête un voile de couleur bleue ; mais elles s'en servent rarement pour cacher leur visage. Séparés par une raie sur le sommet de la tête, leurs cheveux sont partagés en deux paquets roulés derrière les oreilles et recouverts d'un réseau ou d'un béguin de couleur bleue qui s'attache sous le menton. Maintenu sur le front par un ruban de satin noir, cette coiffure est souvent ornée d'épingles dorées ou d'une simple guirlande de fleurs odorantes, selon la fortune de celle qui la porte. Les jeunes filles réunissent en un seul nœud placé derrière la tête leur chevelure, qui est généralement longue, épaisse et soyeuse. Parfois, des boucles s'échappent et retombent d'une manière assez gracieuse sur leurs épaules. Les bijoux d'argent ne sont portés que par les personnes d'un rang élevé. Les ornements les plus ordinaires sont des boucles d'oreilles, des colliers et des bracelets en

corail, en porcelaine ou en corne. Le sein est tatoué de plusieurs étoiles ; les paupières et les sourcils sont teints en noir ; la couleur rouge du henna est employée pour les pieds et pour les mains.

Lorsqu'on a entendu la douce voix des Bédouines du Somali, on est surpris ici de l'accent aigre et criard du beau sexe. A Harar, au surplus, la plus grande part de labeur est dévolue aux femmes. Non-seulement elles s'occupent dans l'intérieur des maisons à filer le coton et à fabriquer l'étoffe dont on fait les robes, les ceintures ou les turbans, mais ce sont elles encore qui, avec leurs enfants perchés sur leur dos, vont puiser l'eau dans les puits, cultivent les jardins et vendent dans les rues le produit de leur travail. L'habitude de mâcher du tabac aide les plus riches à passer une bonne partie de leur temps. Le soin d'oindre leur personne avec du beurre fondu occupe aussi leurs loisirs. Les plus pauvres imitent cet exemple en usant du résidu de leurs lampes.

La licence des mœurs des unes et des autres rend indispensable l'emploi assez fréquent de la flagellation publique. En pareil cas, on commence l'opération en répandant quelques gouttes d'eau froide sur la tête et sur les épaules de la coupable : puis, avec un

fouet formé d'une seule lanière, on la frappe vigoureusement. Les deux sexes d'ailleurs sont renommés pour le relâchement de leurs mœurs et leur intempérance. Riches et pauvres s'enivrent continuellement avec l'hydromel ou avec la bière de millet. Aussi l'émir a-t-il établi des patrouilles qui bâtonnent impitoyablement toute personne rencontrée dans les rues après une certaine heure.

Excités par le souvenir de leurs anciennes guerres contre l'Abyssinie, les habitants de Harar, qui détestent et méprisent tous les étrangers, haïssent particulièrement les chrétiens. J'ai vu une lettre adressée au hadji Scharmarkay, dans laquelle le dernier émir, pour justifier la demande de quelques livres de poudre anglaise, se félicitait d'avoir tué un millier d'infidèles. On compte à Harar environ deux mille cinq cents Somals, formant à peu près le tiers de la population. Ils n'y jouissent d'aucune influence et ils tremblent à la seule pensée des prisons de l'émir.

La campagne, jusqu'aux portes, est habitée par les Gallas, race indépendante dont l'émir ne parvient à calmer l'esprit turbulent qu'à l'aide de nombreux cadeaux. Ils pourraient aisément s'emparer de la ville, mais il leur est plus avantageux de la laisser subsister telle qu'elle est. Ils sont braves et jouissent d'une

assez bonne réputation parmi les citadins. Les Somals voyagent chez eux sans obstacle. J'ai entendu répéter bien des fois à Zayla et à Harar que les marchands pouvaient visiter les contrées les plus lointaines de l'extrême occident. Il leur faut, dit-on, sept mois de route à travers des peuples païens portant des bracelets d'or, pour arriver jusqu'au bord de la mer salée, sur laquelle naviguent les vaisseaux des Francs. A Wilensi, un certain Mohammed m'a donné un itinéraire de quinze stations pour atteindre les sources du Nil Bleu. De leur côté, les voyageurs qui ont exploré les parties occidentales du continent africain affirment que les prêtres musulmans qui veulent s'acquitter du pèlerinage de la Mecque peuvent se rendre du pays des Fellatahs jusqu'aux bords de la mer Rouge en traversant l'Abysinie.

Le gouvernement de Harar se résume tout entier dans la personne de l'émir, qui, à l'exemple de tous les petits princes d'Orient, s'attribue sans difficulté le droit d'emprisonner ou de mettre à mort tous ceux de ses parents qu'il soupçonne d'aspirer au trône. L'aïeul du souverain actuel est mort en prison, et peu s'en est fallu que son propre père n'ait subi le même sort. Trois de ses cousins étaient dans ses cachots quand je visitai Harar, et l'un

d'eux, étant mort depuis mon départ, a été enterré avec ses fers.

L'émir Ahmed est d'une faible santé. Les uns attribuent son état débile à une chute de cheval ; les autres croient qu'il a été empoisonné par une de ses femmes. Cette dernière supposition n'est pas admissible, car l'homme le plus vigoureux ne résiste pas à une dose des poisons de ce pays. Je crois plutôt l'émir atteint de consommation. — Il a quatre femmes et deux fils encore enfants qui probablement ne lui succéderont jamais.

Depuis trois ans qu'Ahmed a remplacé son père sur le trône, il exerce le pouvoir avec sévérité, sinon avec justice. Son gouvernement a tout le prestige du secret. Personne, même son ministre le plus intime, ne sait « ce que le maître a dans le ventre, » pour me servir d'une locution habituelle à Harar. Le gerad Mohammed lui-même, quoique appelé au conseil dans toutes les circonstances graves, n'oserait pas offrir un avis qui ne lui aurait pas été demandé. Un jour, la reine douairière a failli être mise aux fers pour avoir voulu intervenir dans une affaire. Les préoccupations de l'émir ont pour objets principaux le soin d'épier ses nombreux cousins, la crainte continuelle que lui inspirent les Turcs, les Anglais ou le hadji Scharmarkay, et enfin son application à enrichir

son trésor par le commerce et par les confiscations. Il juge en personne les causes civiles ou religieuses. Quant à son code pénal, il est conforme aux principes du Coran, toutes les fois que le châtement du coupable ne se résume pas en une condamnation pécuniaire. Le meurtrier est livré aux parents de la victime, qui le mettent à mort. Les simples délits ou les actes de violence sont punis d'une bastonnade particulière, qui est appliquée au coupable en présence du prince. Les voleurs ont le poignet coupé. Les criminels d'État, enfin, sont jetés dans la prison du palais, où jamais le fer ne touche leur barbe ni leurs ongles jusqu'à ce que la mort soit venue mettre un terme à leur captivité. Plongés dans des cachots infects, ils y sont chargés de chaînes pesantes, et reçoivent pour toute nourriture ce que leur accordé l'affection rarement durable de leur famille, ou la pitié restreinte de leurs gardiens. En somme, les amendes et les confiscations sont ici, comme dans tout l'Orient, le châtement favori employé par le prince. On assure que l'émir possède de grandes richesses en argent, en café et en ivoire. Le Hammal, qui a été admis une fois dans l'intérieur du palais, y a vu de gros coffres d'antique forme, qu'on lui a dit être remplis de dollars. La seule monnaie cou-

rante à Harar est une petite pièce de cuivre qu'on y frappe sous la date de l'année de l'hégire 1248. Le prince punit impitoyablement ceux qui, dans la ville, osent employer toute autre monnaie.

L'émir Ahmed exige autour de sa personne la plus sévère étiquette. On ne peut porter en sa présence ni armes, ni rosaire. Toutes les fois qu'on lui présente un objet quelconque ou qu'on le reçoit de lui, on doit baiser sa main. Excepté durant les excursions nocturnes qu'il accomplit déguisé, dans les rues de la ville, à l'exemple de son père et du calife Haroun-al-Raschid, il ne sort jamais qu'entouré d'une garde nombreuse. Lorsqu'il se rend à cheval à la mosquée, un officier placé à ses côtés tient au-dessus de sa tête un large parasol de satin rouge, signe antique de l'autorité souveraine depuis l'Inde jusqu'au Maroc. Des coureurs le précèdent en faisant claquer les fouets dont ils sont armés et en criant : « Place ! place ! » ce qui fait fuir de tous côtés la foule craintive. Pendant sa prière même, deux ou trois de ses mousquetaires sont placés près de lui avec leurs mèches allumées.

Rien de moins imposant que l'armée de Harar. Elle consiste en une cinquantaine de mousquetaires d'origine arabe, établis depuis

longtemps dans la ville, et commandés par un vétéran maghrebi, venu du désert de Fez. En y comprenant les esclaves, le nombre des hommes armés peut s'élever à deux cents; mais l'un porte une lance, un autre est muni d'un sabre, et un troisième ne possède qu'un poignard. On prétend que des canons de petit calibre sont cachés dans le palais. S'il en est ainsi, personne assurément ne saurait s'en servir. Les Gallas du dehors pourraient opposer à une invasion un corps de lanciers fort nombreux, et le terrain qui entoure la ville est singulièrement difficile. Quant aux murailles, elles s'écrouleraient sous le choc de simples boulets de six. En résumé, trois cents Arabes, soutenus par deux pièces d'artillerie légère, prendraient Harar en une heure.

Harar est une cité essentiellement commerçante, bien que le numéraire y soit rare, et que les plus gros marchands n'y possèdent pas un fonds de plus de cinquante livres sterling. Ses principales exportations sont les esclaves, l'ivoire, le café, le safran, les robes de coton filé, les mules, le grain, le beurre clarifié, le miel, le suif et les gommés. Les objets importés sont principalement les draps américains, les mousselines, les étoffes de soie, les châles rouges, la coutellerie, et gé-

néralement tous les objets nécessaires à une ville isolée dans le désert.

Harar est particulièrement l'ancien et actif entrepôt du commerce des esclaves noirs tirés des contrées centrales de l'Afrique. Le rebut demeure dans le pays pour être employé dans le service domestique, tandis que tout ce qui a quelque valeur est conduit à la côte et vendu aux marchands arabes, qui, en échange, donnent du riz et des dattes. Inutile d'ajouter que les relations commerciales ne cesseront de languir dans l'intérieur de l'Afrique, aussi longtemps que le trafic des créatures humaines y sera l'industrie la plus profitable.

Trois grandes caravanes se rendent chaque année de Harar à Berberah, en janvier, février et mars. La dernière, qui est la plus nombreuse, se compose d'environ trois mille personnes, esclaves pour la plupart. Elle est commandée par un officier de l'émir. Quatre ou cinq cents dollars distribués parmi les Bédouins du désert intermédiaire, ou bien un sloop de guerre stationné devant Berberah, suffiraient pour intercepter ce trafic. — « Celui qui commande à Berberah tient Harar par la barbe, » m'a-t-on répété bien des fois dans le palais même de l'émir.

Je reprends maintenant le fil de mes aventures.

Immédiatement après notre arrivée, nous fûmes visités par ce qu'on appelle ici les Arabes, c'est-à-dire les étrangers. L'un d'eux était le Maghrebi Hadji-Mukhtar. Une expatriation de quarante ans n'avait pas plus changé la rudesse de son accent que celle de sa physionomie. Quoique ce digne personnage fût le commandant de la garde de l'émir, il se présenta comme un marchand, ce qui nous donna lieu de supposer qu'on l'avait chargé de nous espionner. Un autre était un Persan parfaitement poli, qui se vantait d'être en termes d'amitié avec tous les hommes connus, musulmans, chrétiens ou païens, depuis Calcutta jusqu'au Caire. Parmi le reste, il y avait des gens de Suez, de Damas, de la Mecque, de Mascate et de l'Yémen. Tous se montrèrent d'abord fort empressés; mais, quand mes entrevues avec l'émir cessèrent, ils prirent l'alarme et nous évitèrent.

Aux Arabes succédèrent les Somals, parmi lesquels le Hammal et le Long-Guled trouvèrent des parents et des amis, qui les reconnurent promptement comme étant au service anglais à Aden. Les premiers jours, ils ne nous virent qu'en tremblant; car ils étaient terrifiés par la perspective de la prison de l'émir. Ils prièrent mes gens de ne leur rendre leur visite que la nuit, et s'excusèrent fré-

quemment de leur manque apparent d'hospitalité. Leurs appréhensions néanmoins s'évanouirent promptement ; ils commencèrent à vouloir nous fêter, et, comme nous manquions d'argent, ils nous pourvurent des objets qu'ils savaient nous être les plus agréables. Nos ennemis, les trois Habr-Awal, voyant le vent de la fortune tourner en notre faveur, rejetèrent les torts du passé sur le compte de leurs compagnons de voyage les deux citadins, et s'offrirent pour être nos abbans jusqu'à Berberah. Cette offre ayant été poliment refusée, ils ne manquèrent pas de nous faire autant de mal qu'ils le pouvaient.

Après une journée de repos, nous fûmes mandés de bonne heure par le gerad Mohammed. Armé de mon sabre, suivi du Hammal et du Long-Guled, je me rendis au palais. Introduit dans une petite pièce contiguë à la salle d'audience, j'y trouvai le ministre assis sur une estrade couverte d'un tapis de Perse. Il était entouré de six de ses collègues ou conseillers ; deux d'entre eux portaient le turban, les autres avaient la tête nue et rasée. Au bout de l'appartement se tenaient les inférieurs, parmi lesquels mes deux compagnons trouvèrent place. Les dignitaires prenaient le kat. Un des assistants choisissait les meilleures feuilles pour le premier ministre, un

autre pilait la plante avec un peu d'eau dans un mortier de bois. Un morceau de la pâte qui résultait de cette opération était offert à chaque personne, qui le roulait en une petite boule et le mettait dans sa bouche. De moment en moment on buvait une gorgée d'eau fraîche prise dans une gourde, et l'on semblait jouir très-agréablement de la saveur du mélange. Quant à moi, je remarquai seulement la fine qualité de la plante, comparativement à ce qu'on m'en avait fait goûter en Arabie. Les Européens sont insensibles, même à forte dose, aux effets du kat, qui, au contraire, agit comme le café sur les Arabes, dont la sobriété repousse tous les stimulants énergiques.

Après quelques mots de politesse, le gerad me fit asseoir à sa droite sur l'estrade, où je me mis à prendre le kat et à dire mon rosaire, tandis qu'il expédiait les affaires du jour. Bientôt l'un des anciens, tirant un gros volume d'une espèce de niche pratiquée dans le mur, commença à réciter une longue prière en l'honneur du Prophète. A la fin de chaque strophe, l'assemblée entonnait cette réponse : « Allah bénisse notre seigneur Mohammed, avec ses descendants et ses compagnons un et tous ! » — Cet exercice, qui se prolongea pendant une demi-heure, me procura, comme

je le désirais, l'occasion de produire une impression favorable. Le lecteur ayant une fois commis la faute de dire : « Les *anges*, les *hommes* et les *génies*, » quand le texte était : « Les *hommes*, les *anges* et les *génies*, » une discussion s'engagea et les opinions se partagèrent. J'expliquai alors que la nature humaine (laquelle assurément n'est rien moins qu'angélique chez les musulmans) avait la priorité sur celle des anges, parce qu'elle avait fourni les prophètes, les apôtres et les saints, tandis que l'autre n'est qu'une *wasitah* ou connexion entre le Créateur et les créatures. Ma théologie obtint l'approbation générale et m'attira les regards bienveillants des anciens.

La prière achevée, un chambellan vint murmurer quelques mots à l'oreille du gerad, qui se leva aussitôt, déposa son rosaire de corail noir, prit un encrier, revêtit un manteau blanc, chaussa ses pantoufles et disparut. Bientôt nous fûmes appelés chez l'émir, et cette fois on ne m'obligea pas à me déchausser. Introduit avec cérémonie, je fus invité par le prince à m'asseoir près du gerad, qui occupait un tapis étendu à côté du trône. Mes deux aides de camp furent placés au bas bout de la salle. Après diverses questions relatives aux changements qui avaient eu lieu à Aden,

ma lettre fut tout à coup produite par l'émir, qui, l'examinant d'un air soupçonneux, m'invita à expliquer son contenu. Le gerad me demanda si mon intention était d'acheter et de vendre à Harar. Voici ma réponse : « Nous (1) ne sommes ni acheteurs ni vendeurs ; nous sommes devenus vos hôtes pour offrir nos respects à l'émir, — Allah puisse le protéger ! — et afin que l'amitié entre les deux pays soit durable. » — Ces paroles ayant semblé satisfaisantes, j'ajoutai, sachant combien tous les délais, en Afrique, sont ordinairement prolongés, que peut-être le prince daignerait nous congédier, car l'air de Harar était trop sec pour moi, et mes serviteurs étaient exposés aux atteintes de la petite vérole.

L'émir, avare de ses paroles, se pencha vers le gerad, qui dit brièvement : « Réponse sera faite. » — Là-dessus l'audience fut close sans plus de cérémonie.

Peu de temps après mon arrivée, j'avais envoyé mon salam à l'un des ulémas de la mosquée, Cheick-Jami, de la tribu de Bertéri. Il accepta l'excuse de ma mauvaise santé et vint me voir. C'était un petit homme noir, de quarante ans environ, profondément marqué

(1) Dans la conversation arabe, on se sert souvent du pluriel *nous* au lieu du singulier *je*.

par la petite vérole, avec un front proéminent et des traits délicats. Ses pieds et ses mains étaient d'une petitesse remarquable. Marié à la descendante d'un chérif, il avait acquis une grande réputation de science et de piété qui semblait méritée, et qui lui avait procuré l'honneur de voir sa main baisée par les docteurs de la Mecque, lors de son pèlerinage. Il exerçait une certaine influence sur l'émir, qui plus d'une fois l'avait chargé de missions diplomatiques chez les différents chefs des tribus. Sa vive ardeur pour la propagation de la foi musulmane n'avait pas été récompensée par le succès. Il avait débuté dans ses voyages avec l'intention d'obtenir promptement la couronne de gloire en assassinant le résident britannique d'Aden. Frappé néanmoins de l'ordre et de la justice qui régnaient sous notre domination, il changea d'intention et vint offrir l'islam au fonctionnaire anglais, qui l'accueillit avec tant d'urbanité, que le candide Jami, regrettant d'avoir voulu couper la gorge de *Kafir*, se mit à prier ardemment pour sa conversion. Depuis ce temps, il s'est imposé le devoir de chercher à convertir tous les infidèles qu'il rencontrerait ; mais je ne sache pas qu'il ait encore réussi à l'égard d'un seul. La première visite du cheick finit mal. Il voulut bien m'apprendre que les Osmanlis avaient conquis Stam-

boul au temps du calife Omar. J'eus l'imprudence de contester cette date, et il se vengea de l'injure que je faisais à sa science en usant du procédé assez ordinaire de me damner intérieurement comme un hérétique, et un hérétique pire qu'un païen. Je commis une seconde faute; le cheick m'ayant prêté un rituel qu'une heure me suffit à parcourir, je le lui restituai immédiatement. De là une prévention bien forte contre moi; car l'acte de feuilleter légèrement un livre, au lieu de l'étudier, est une énormité irrémissible dans le méditatif Orient.

Nos journées se succédaient de la façon la plus monotone. Le matin, nous visitions nos mules et nous chassions les chats, engeance aussi insupportable ici qu'à Aden. Nous déjeunions ensuite avec des tranches de bœuf et des gâteaux de holcus assaisonnés de poivre rouge. Un vieil eunuque nommé Sultan, qui, ayant servi cinq émirs, avait *ses invalides* dans le palais, prenait grand soin de nous. Il nous apportait sans cesse des tasses pleines d'une détestable infusion de feuilles de cafier; car ici, comme dans l'Yémen, la graine est exclusivement réservée à l'exportation. Il me fabriquait des pipes avec des roseaux; enfin, il disciplinait les négresses esclaves, dont l'importunité était extrême. S'il arrivait à un visi-

teur de prendre le kat sans lui en offrir sa part, ou de franchir le seuil royal sans ôter ses sandales, il entra dans une véritable fureur. Les autres habitués de notre intérieur étaient les négresses esclaves dont nous venons de parler. Elles étaient insupportables, surtout une certaine Berille, laide créature, dont la voix perçante et les manières déhontées étaient un motif incessant de scandale pour tous les pieux musulmans.

Vers huit heures, nos amis les Somals nous envoyaient leur cadeau de citrons, de cannes à sucre, de confitures et de gâteaux. En même temps notre logis s'emplissait de visiteurs. A midi, nous jouissions ordinairement d'un peu de solitude, parce qu'on se retirait pour le dîner et la sieste. La cuisine de l'émir nous faisait un nouvel envoi de pain et de bœuf. Dans l'après-midi, les visiteurs revenaient pour se disperser de nouveau à l'heure du souper. Avant le coucher du soleil, nous avions soin d'aller inspecter nos mules, qui demeuraient attachées dans la cour du palais. Comme les malheureuses bêtes n'étaient pas suffisamment nourries, elles tentèrent plusieurs fois de s'échapper.

C'était le temps de la récolte, circonstance qui nous causa mille ennuis. Chaque matin, l'émir, escorté par ses quarante ou cinquante

gardes du corps, se rendait à cheval sur une colline située au nord de la ville, et là il inspectait ses moissonneurs gallas. Tous les soirs, ces hommes trouvaient, dans le palais où nous étions logés, un copieux souper de viande et de pain qu'ils arrosaient abondamment de bière. L'effet de la boisson était d'engendrer de nombreuses disputes, et nous nous faisons un devoir d'exhorter ces païens à plus de sagesse, sans d'ailleurs, je l'avoue, obtenir un grand succès.

Nous passons notre soirée tantôt à prêcher les Gallas, tantôt à calmer Mad-Said, qui, malgré ses soixante et dix ans, est querelleur et mordant dans ses propos. Ses conflits avec les négresses du logis sont continuels. Berille ou sa compagne Aminah prétendent éteindre notre lampe longtemps avant l'heure de notre coucher, ou bien elles se permettent d'entrer dans notre chambre en chantant, en dansant et en battant des mains. Aidés alors par le vieux Sultan, qui en ces occasions pousse des cris d'hyène, nous les mettons à la porte avec indignation. Grâce à ce moyen énergique, le silence règne au dehors ; mais, hélas ! il n'en est pas de même au dedans. Mad-Said ronfle avec un bruit épouvantable et Abtidon passe la moitié de sa nuit à bavarder avec quelque Bédouin de ses amis qui est venu prendre sa

part de notre souper. On voit que nos couches si dures d'ailleurs ne nous procurent ni les *noctes* ni les *cœnæ decorum*.

La monotonie de nos journées est variée par l'usage du rosaire, par les prédictions des diseurs de bonne aventure et enfin par les bruits de toute nature que nos amis les Somals nous rapportent avec une profusion telle, que nous en sommes venus à souhaiter de ne plus rien apprendre. Excité par les trois Habr-Awal, le gerad Mohammed recueillait activement sur son compte toutes les informations imaginables. Le rusé vieillard avait appris que nous avions laissé la Fin-des-Temps chez le gerad Adan, et il croyait que nous tramions quelques projets dans l'intérêt du hadji Scharmakay, le Croquemitaine populaire de Harar. Notre sort fut probablement décidé par l'arrivée d'un jeune Bédouin du clan des Ayyal-Gedid qui rapporta que trois frères avaient débarqué dans le Somali, que deux d'entre eux étaient à Berberah, attendant avec anxiété le retour du troisième, qui était allé à Harar, et que tous trois, quoique vêtus en musulmans, étaient des officiers anglais. Aussitôt la perspective de caravanes interceptées commença à s'offrir aux pensées de l'homme d'État. Les Habr-Awal cessèrent leurs intrigues et le gerad Mohammed résolut d'adopter le *suaviter*

in modo pour règle de sa conduite à l'égard du dangereux étranger.

Quelques jours après sa première visite, Cheick-Jami envoya chercher le Hammal pour l'informer d'une excursion qu'il projetait au dehors de la ville. Mon aide de camp lui proposa aussitôt notre escorte. Le bon cheick offrit alors de s'adresser lui-même au gerad Mohammed pour obtenir l'autorisation de celui-ci. N'ayant pas trouvé le ministre chez lui, il nous donna rendez-vous au palais pour le lendemain matin, à l'heure où l'on prend le kat.

Nous avons été si souvent déçus dans l'espoir d'obtenir notre audience de congé, que nous ne comptions guère cette fois sur une meilleure issue. Vers six heures, cependant, nous fûmes tous mandés par le gerad, qui nous reçut poliment, comme de coutume, dans la salle de ses séances officielles. J'avais découvert sa maladie : c'était une bronchite chronique, et, pour produire une impression favorable, je lui détaillai tous les symptômes qu'il éprouvait, en lui promettant de lui envoyer, aussitôt que je serais de retour à Aden, les remèdes dont nous usons nous-mêmes en pareil cas. Il saisit avec ardeur l'espoir d'échapper à ses souffrances, tandis que ses courtisans, en me témoignant leur vive recon-

naissance, me suppliaient de ne pas perdre de temps. — A ce moment, le gerad fut mandé par l'émir, et, quelques minutes après, je fus appelé à mon tour, mais seul. Une longue conversation s'ensuivit sur la situation d'Aden, de Zayla, de Berberah et de Stamboul. Le prince m'adressa une foule de questions sur l'Arabie. Le sens de mes réponses fut que les nécessités de notre commerce nous fixaient sur le triste rocher d'Aden. Il usa de paroles obligantes en exprimant son désir d'obtenir notre amitié, et son respect pour un peuple qui, lui avait-on dit, savait construire de si grands vaisseaux. Je saisis l'occasion de louer Harar avec mesure et de regretter particulièrement que son excellent café ne fût pas mieux connu chez les Francs. Le grêle personnage laissa voir alors sur son sinistre visage ce sourire que les musulmans appellent le sourire d'Omar (1). Voyant pour la première fois sa physionomie se détendre, je lui dis que, ma santé

(1) La tradition rapporte que le calife Omar ne sourit et ne pleura qu'une seule fois en toute sa vie. Le sourire fut causé par le souvenir d'avoir mangé ses dieux quand les Arabes se faisaient des idoles en pâtisserie. Il répandit des pleurs, un jour, en se rappelant avoir enterré toute vive, selon la coutume antique des Arabes idolâtres, sa pauvre petite fille, qui de ses bras enfantins caressait sa barbe et ses habits.

étant rétablie, je désirais recevoir ses ordres pour Aden. Il témoigna son consentement par un signe de tête, et le gerad avec force compliments me remit une lettre pour le résident politique d'Aden, en m'invitant à accepter une mule à titre de cadeau. Me levant alors, je récitai une courte prière pour souhaiter que les jours ainsi que le règne de l'émir fussent de longue durée et que la face de ses ennemis fût confondue à jamais ; puis je m'inclinai sur sa main et je me retirai. Revenu dans la salle du gerad et voyant une vive inquiétude peinte sur la physionomie de mes compagnons, je me hâtai de les rassurer à voix basse par le simple mot *achha*, tout va bien.

Bientôt le gerad reparut suivi de deux hommes qui apportaient nos armes ainsi que le revolver envoyé par moi à l'émir. Il m'était impossible de reprendre le cadeau que j'avais offert, et je soupçonnai là quelque finesse calculée pour découvrir quels étaient mes véritables sentiments à l'égard du prince. — Je dis au gerad que ce pistolet était particulièrement destiné à défendre les jours de l'émir ; et, pour mieux convaincre les spectateurs, je brûlai rapidement quelques capsules, à la terreur infinie de l'honorable société. Le ministre retourna chez son maître et revint, un moment après, m'annoncer que, dans un jour ou deux,

une seconde mule serait ajoutée à celle qui m'était déjà promise. Après les remerciements convenables, nous nous levâmes, nous bénîmes le gerad, nous adressâmes nos adieux à l'assemblée et nous sortîmes pleins de joie. Le Hammal était si transporté, qu'il ne put s'empêcher de parler son mauvais anglais dans la cour de l'émir.

Arrivés au logis, nous y trouvâmes le bon cheick Jami, à qui nous fîmes part de l'événement, en lui offrant tous les remerciements que nous devions à son intervention amicale. Je fis de mon mieux pour guérir la blessure de son amour-propre à l'endroit de la prise de Stamboul et je parvins à le satisfaire. Devenu communicatif, il me dit que dès l'origine le principal motif de ses visites avait été de m'être utile; car on lui avait appris qu'il était arrivé dans la ville un homme qui faisait descendre les oiseaux du ciel et dont la présence alarmait infiniment tous les habitants. Tandis que nous causions ainsi, un des ulémas de la mosquée et un cheick renommé pour sa sainteté, qui, tous deux, avaient eu des rêves favorables en ce qui me concernait, m'envoyèrent leurs salams. C'est une des nombreuses occasions où, durant ma longue résidence en Orient, j'ai eu à me louer de la salutaire influence exercée par les hommes

instruits sur le fanatisme du peuple. Une grande joie régna ce soir-là parmi les Somals, qui s'étaient vivement alarmés pour mes deux compagnons. Ils s'empressèrent de nous envoyer de nouveaux présents de fruits, de gâteaux et de robes de Harar.

Le 11 janvier, le gerad Mohammed me fit appeler pour me remettre la seconde mule promise. A midi, je reçus la visite de Cheick-Jami, qui vint m'inviter à inspecter sa bibliothèque. Après la prière, nous nous rendîmes à sa maison, située au milieu de la ville : dans la cour même existe un rocher qui est l'objet d'une tradition pieuse. Je trouvai chez le cheick de nombreux volumes, mais aucun d'eux n'était remarquable par la pureté des textes ou la beauté des caractères. Les livres à Harar sont généralement d'ancienne date, parce que les copistes sont excessivement rares. Après un diner composé de tranches de bœuf et de gâteaux de holcus avec l'assaisonnement ordinaire de poivre rouge, je pris congé du digne cheick pour aller faire ma visite d'adieu au gerad Mohammed. Rien de saillant ne distingua cette dernière entrevue. Le vieux ministre me pria de ne pas oublier ses remèdes, lorsque je serais de retour à Aden. Je lui dis que, ne voulant pas perdre de temps, je comptais partir le lendemain vendredi, après la prière. Il

répliqua simplement : « Voilà qui est bien , s'il plaît à Dieu. »

Nous passâmes la soirée entourés par les Somals, qui nous chargèrent de lettres et de messages pour Berberah. Notre intention était de partir de bonne heure le lendemain ; mais, quand nous nous éveillâmes, une de nos mules s'était échappée et plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'on nous la ramenât. Cheick-Jami revint nous voir. Après nous avoir annoncé qu'il entreprendrait son excursion le lundi suivant, le lundi étant un jour particulièrement heureux, il nous engagea fortement à ne pas commencer notre voyage un vendredi, jour consacré au sabbat. Enfin il se leva, prononça sur nous une bénédiction passablement longue, pria Allah de nous faire *voler sur les ailes de la sûreté*, nous conseilla de nouveau le départ du lundi, et nous promit dans tous les cas de nous rejoindre à Wilensi.

Je ne crus pas prudent de suivre le conseil du cheick. Déjà depuis quinze jours je me trouvais séparé de mon bagage. Les gens de Harar sont singulièrement versatiles dans leurs résolutions, et il était impossible de prévoir ce qu'une journée de plus pouvait produire dans l'esprit de l'émir. En définitive, toutes ces villes d'Afrique sont autant de prisons dans lesquelles, dit avec justesse le pro-

verbe local, on entre de sa propre volonté, mais d'où l'on ne sort que de la volonté d'autrui. — Néanmoins, quand la prière de la mosquée finit, une pluie battante et l'état orageux du ciel me prêchèrent la patience plus efficacement que le digne cheick. Nous attachâmes soigneusement nos mules et nous renvoyâmes notre départ au lendemain.



IX

COURSE DE HARAR A BERBERAH.

Le samedi 15 janvier 1855, longtemps avant l'aurore, nos mules étaient sellées, bridées et chargées du peu d'effets que nous avions apportés jusqu'à Harar. Après un déjeuner expédié à la hâte, nous serrâmes la main du vieil eunuque, nous nous mîmes en selle et nous nous avançâmes à travers les rues encore désertes. Aussitôt ma faiblesse et mon malaise cessèrent, tant la joie est un remède efficace ! Nous franchîmes les portes en adressant à haute voix notre salam aux

gardiens assis autour d'un feu allumé en dedans de la muraille, et je sentis le poids de l'anxiété disparaître à son tour. — Le succès aussi a parfois ses réflexions mélancoliques, c'est ce que j'éprouvai en ce moment...

Cette impression, toutefois, ne fut que passagère. La matinée était magnifique. Un ciel sans nuages, que n'enflammaient pas encore les ardeurs du milieu du jour, réfléchissait sa teinte d'azur sur les nuages qui couronnaient les sommités les plus lointaines et sur les guirlandes de fumée qui voilaient les villages encore endormis. Au sortir de l'atmosphère étouffée de la ville, l'air vif des montagnes était un cordial puissant. La rosée couvrait de ses larges diamants la feuille du cañier; l'oiseau chantait gaiement dans les buissons; jamais, en un mot, l'aspect de la nature ne m'avait paru si enchanteur.

Nous nous hâtions, car nous ne voulions pas perdre de temps et nous redoutions l'effet du soleil dans la vallée de Erar, que nous avions à traverser.

Cheminant avec nos fusils armés, afin de pouvoir, s'il en était besoin, résister aux lances de quelques Gallas embusqués pour nous attendre, nous nous éloignâmes de la ville. Mes compagnons ne pouvaient contenir

leur joie, qu'un incident imprévu tempéra bientôt cependant. Notre Bédouin Abtidon, au milieu du chemin encombré par les paysans qui allaient au marché, se mit à crier de toutes ses forces que la mule qu'il montait était un tribut qui nous avait été payé par l'émir. Le Hammal furieux menaça cette brute de lui brûler la cervelle, et ce ne fut pas sans peine que j'apaisai la dispute.

En passant à Gafra, je m'assurai que le gerad y avait envoyé prendre mes livres, et, sans nous arrêter, nous poussâmes jusqu'à la montagne de Kondura. A une heure après-midi, nous franchissions heureusement le défilé des Gallas, et une heure après nous prononcions le « Alhamdulillah (1) » en vue de Sagharrah. En entrant dans le village, nous déchargeâmes nos armes à feu. Les femmes nous accueillirent avec le *masharrad* ou cri de joie, et quand j'arrivai à l'enclos de la geradah Khayrah, elle accomplit en mon honneur la *folâ* ou cérémonie d'heureux retour, en répandant sur ma tête quelques poignées de grain torréfié. Les hommes nous donnaient de cordiales poignées de main; plusieurs même dansaient pour témoigner leur joie de

(1) Voir le *Pèlerinage à la Mecque*, dans la *Revue Britannique* de 1855, tome II, page 656.

nous revoir vivants. On leur avait dit que nous avions été jetés en prison, sōumis à la bastonnade et finalement mis à mort. Ils jureraient que le gerad s'occupait déjà de réunir une armée pour nous secourir ou nous venger. En un mot, eussions-nous été leurs parents, les démonstrations dont nous étions l'objet n'auraient pu être plus vives, ni plus générales. Bientôt je vis La Fin-des-Temps s'avancer vers moi pour me baiser la main. Il était fort humilié ; car, malgré sa dignité prétendue d'envoyé du hadji Scharmakay, on l'avait laissé à peu près mourir de faim. Il avait passé ses jours et ses nuits à réciter le Coran à notre intention. Le gerad, disait-il, s'était montré d'abord disposé à lui donner un mouton, avec sa fille pour épouse temporaire ; mais son fils Sherwa était intervenu et avait arrêté le cours des générosités paternelles.— « Maudit soit, s'écriait La Fin-des-Temps, celui qui, de son pied poudreux, trouble l'eau limpide du ruisseau ! »

Nous entrâmes dans la cabane enfumée. Le gerad et ses fils étaient à Wilensî pour y régler la sérieuse affaire d'une caravane pillée par une tribu voisine. En leur absence, la bonne Khayrah et ses filles remplirent avec empressement les devoirs de l'hospitalité, en préparant notre repas. La soirée fut agréable-

ment employée à raconter nos périls et chacun nous complimenta sur le pouvoir de notre étoile.

Le matin suivant, nous nous rendîmes à Wilensi, où de bruyantes félicitations et des cris de joie accueillirent notre arrivée. Le Calender était dans le ravissement, Schéhérazade et Dinarzade furent si émues, que je crus les voir rougir de plaisir à travers leur peau d'ébène. Tout ce que nous avions laissé entre les mains du pauvre Calender était intact, et, en fidèle intendant, il avait ménagé nos provisions jusqu'au point d'affamer les deux beautés confiées à ses soins. Bientôt le gerad, suivi de ses fils, apparut chargé de mes livres. Je le revêtis aussitôt d'une robe d'Abyssinie aux brillantes couleurs, et il alla se pavaner devant ses vassaux éblouis de la richesse du présent. Enfin, je comblai les vœux de la bonne Khayrah et de la jolie Sudyiah, en leur offrant des boucles d'oreilles, des broches, des bracelets, des ciseaux, des aiguilles et du fil. — Cette heureuse journée se termina par un festin.

Nous séjournâmes à Wilensi pendant une semaine entière. Comme nous avons jeûné à Harar, nous avons besoin de reprendre des forces pour être en état de supporter la longue marche que nous allons avoir à faire à tra-

vers le désert. Il fallait aussi réunir les provisions qui nous étaient nécessaires. Un Somal fut dépêché à la ville avec ordre d'en ramener un âne chargé d'oignons, de tabac, d'épices et de karanji (1), que faute de ressources nous n'avions pu acheter nous-mêmes. J'employai le délai qui m'était laissé à écrire un vocabulaire de la langue de Harar, sous les auspices du vieux Mad-Said et d'un certain Ali, espèce de barde qui chantait en vers les exploits de sa tribu et qui, enflammé d'une poétique reconnaissance par le don d'une toba, composa une chanson entière en l'honneur du pèlerin Abdullah.

Vers la fin de notre semaine de repos, arriva Cheick-Jami, équipé en voyageur, c'est-à-dire portant le sabre, le tapis pour la prière et la bouteille d'eau pour les ablutions. Il était accompagné par son frère et par quatre gros widads, dont il me vanta la naissance, le savoir, la piété et la vertu. Je leur donnai à scaper dans ma hutte et je m'excusai sur ma mauvaise santé de ne pouvoir prolonger le festin pendant la nuit entière. Le cheick m'informa que son excursion avait pour but le désir charitable de concilier une querelle

(1) Espèce de biscuit fait avec du grain de holcus.

dont la nature était toute somalienne. Un homme avait donné une médecine à un autre, et celui-ci s'étant avisé de mourir un mois après, le père du décédé avait accusé le médecin d'être un empoisonneur : en conséquence, il réclamait le prix du sang.

Le dimanche, 21 janvier, notre messager revint de Harar, apportant nos provisions pour la route. Mon vocabulaire était achevé, et, comme rien ne me retenait à Wilensi, je résolus de partir le lendemain. Lorsque le bruit de ma détermination fut répandu, chaque habitant du village accourut vers ma hutte pour voir ce qu'il pourrait demander ou emprunter. Nous fûmes obligés de nous enfermer. Il fallut bientôt cependant que ma porte s'ouvrit pour le cheick Jami, qui se présenta suivi de tous les incurables du village. Comme l'histoire de la veille m'avait instruit des inconvénients attachés à l'état de médecin, je résolus de distribuer des talismans pour tout remède. Le cheick douta d'abord de leur efficacité ; mais lorsqu'il me vit exhiber mon diplôme de maître dans l'ordre des Sufis (1), il se trouva tout à coup éclairé par une sou-

(1) Espèce de franes-maçons musulmans auxquels M. Burton s'était fait agréger en Égypte. Voir le *Pèlerinage à la Mecque*, dans la *Revue Britannique* de 1855, tome II, page 656.

daine lumière, qui brilla d'un même éclat aux yeux de ses compagnons les widads. « En vérité, se disaient-ils les uns aux autres à voix basse, c'est aujourd'hui seulement qu'il s'est révélé ! » — Cheick-Jami examina le diplôme avec vénération, le porta respectueusement à son front et murmura quelques prières. Ensuite, employant le langage le plus humble, il en sollicita une copie en requérant de moi la faveur d'être autorisé à agir comme maître du saint ordre. J'accordai la première demande sans difficulté ; mais j'ajournai la seconde. Le cheick alors se déclara mon disciple, et, pour le récompenser des services qu'il m'avait rendus, je lui fis don d'un pinceau et d'un turban de soie.

Le matin fixé pour le départ arriva ; mais personne n'était prêt à se mettre en route. Le Hammal lui-même, qui la veille encore était plein d'ardeur et d'activité, semblait paralysé. Nous n'avions ni café, ni outre pour notre eau, et Dinarzade avait été acheter des gourdes dans un village éloigné. C'était l'Afrique et les Africains... Vingt-six jours n'avaient pas suffi à la besogne d'une seule soirée. Le gerad ne m'avait pas procuré les serviteurs qu'il m'avait promis cent fois. Le Long-Guled avait imprudemment prêté son poignard à cette langue dorée de Yusuf-Dera, qui, apprenant

notre projet de départ, avait naturellement disparu. Enfin, au dernier moment, un certain Abdy-Aman, qui s'était engagé comme guide pour me conduire à Berberah, moyennant dix dollars, en demandait vingt.

Il fallait absolument faire acte d'énergie. Je requis le gerad de faire amener sur-le-champ mes chameaux ; j'ordonnai au Hammal d'abattre nos huttes ; Abdy-Aman fut informé qu'il était libre d'aller où il voudrait ; — un nouveau poignard fut promis au Long-Guled aussitôt que nous serions arrivés à Berberah ; un messenger fut dépêché à Dinarzade ; enfin, l'ordre fut donné de charger les bêtes.

A force de cris et de réprimandes, la caravane était prête à neuf heures du matin. Guidés par le gerad et par ses gens, nous nous mîmes en route. — A une heure, le chef voulut nous faire faire halte ; mais, sans lui répondre, je continuai de marcher en avant. En ce moment, La Fin-des-Temps et Le Long-Guled manquaient. Contrairement à mes ordres exprès, ils étaient retournés au village pour essayer de recouvrer le poignard. Par respect pour la discipline, j'aurais dû, en cette occasion, faire sauter la cervelle du *long* jeune homme ; mais la perte de son arme avait tellement bouleversé sa pauvre tête, que le remède me parut pire que le mal.

Suivi du Hammal seulement, j'entrai dans la prairie de Marar. En vain le gerad me supplia de ne pas m'aventurer dans un lieu où les lions fourmillaient, disait-il; en vain promit-il de tuer un mouton ou un bœuf pour en faire un festin. Nous primes brusquement congé de lui et nous continuâmes de pousser nos chameaux en avant.

Nos deux trainards nous avaient rejoints et nous cheminions lentement sur les bords de la plaine, quand nous rencontrâmes une troupe de voyageurs dont le chef se trouva être un Somal fort connu à Aden sous le nom de Madar-Farih. Il consentit à nous accompagner jusqu'à la halte prochaine, se montra fort surpris en apprenant que nous avions pu sortir de Harar et nous donna des nouvelles que mes compagnons jugèrent graves. Le gerad Hirsi, des Berteri, chez qui Madar venait de séjourner, était enflammé de colère contre nous parce que nous n'avions pas pris la route qui traverse son territoire. On lui avait rapporté que nous avions comblé de présents le gerad Adan, tandis que rien ne lui avait été offert. — Madar nous donna le conseil prudent de continuer à marcher en avant pendant toute la nuit et de bien surveiller les buissons, d'où l'on pourrait nous lancer des flèches empoisonnées.

Nous allâmes mettre pied à terre devant un village situé non loin de la montagne de Gurays. Bientôt nous vîmes arriver Dinarzade, chargée de ses gourdes et profondément blessée de ce qu'on ne l'avait pas attendue. Elle était accompagnée de Dahabo, sœur du vaillant Beüh, qui, se séparant pour jamais de son disgracieux époux le gerad, retournait sous les tentes de sa famille. Ensuite parut le doucereux Yusuf-Dera, qui rapportait, avec force excuses, le poignard de Guled. Il était suivi de plusieurs de ses parents, envoyés avec lui par son père pour l'aider à me duper. Le digne gerad, ayant été informé que son collègue le Berteri promettait cent vaches à quiconque lui livrerait nos personnes mortes ou vives, nous faisait offrir, avec la plus grande sensibilité, une escorte de cinquante cavaliers si nous voulions seulement lui faire encore quelques petits cadeaux.

Mes gens prêtèrent l'oreille à cette proposition dont la fausseté cependant était évidente. Ils voulurent une discussion officielle et la séance dura trois heures entières. J'ouvris l'avis de nous remettre en route sur-le-champ. Ils répondirent que les chameaux étaient hors d'état de marcher et que le froid de la prairie était mortel pour les hommes. Leur montrant alors une caravane chargée de grains qui at-

tendait notre escorte, je leur proposai de partir le lendemain matin. Ils hésitèrent encore. A la fin, la nuit vint, et, comme je savais qu'il était parfaitement inutile de discuter la veille le péril qui ne devait se rencontrer que le lendemain, je me mis à manger mes dattes et à boire mon lait ; puis je me couchai pour jouir d'un paisible sommeil dans le silence profond du désert.

Le matin du 25 janvier trouva mes compagnons fort découragés. Le Hammal me fut député pour obtenir la permission d'aller chercher le gerad et ses hommes. Je m'y refusai absolument. Je ne pus m'opposer d'ailleurs à ce qu'on envoyât quelques tobas à ce rusé sauvage, afin d'appuyer la demande verbale d'une escorte. Là-dessus, Yusuf-Dera, Madar-Farih et leur troupe prirent congé, en promettant d'envoyer leurs cavaliers avant midi. Je vis leur départ avec plaisir, car je comprenais que c'était une séparation définitive. Le plus grand danger que nous ayons couru, comme je l'appris plus tard à Berberah, était l'*avanie* que le gerad Adan complotait contre nous. Elle lui aurait coûté cher assurément, mais en même temps elle nous serait devenue fatale.

Midi arriva et pas un cavalier ne parut. Mes Somals avaient promis que, si leur espoir était

déçu, ils partiraient avant la nuit et marcheraient jusqu'au lendemain matin. Mais lorsqu'il fallut réunir les chameaux, il arriva, comme toujours en pareil cas, que l'un d'eux manquait. J'eus alors une explication très-vive avec mes gens, et je leur déclarai que j'étais résolu à traverser la prairie le lendemain, dussé-je partir seul. Dinarzade prétendit qu'elle était trop malade pour marcher, et Schéhérazade jura qu'elle était hors d'état de se mouvoir. En un mot, cette soirée fut pour moi l'une des plus pénibles que jamais j'aie passées.

Le 24, dès l'aurore, nous nous engageâmes dans la prairie de Marar avec une caravane composée de vingt hommes et de trente femmes conduisant des chameaux et des ânes chargés de grains, que suivait un petit troupeau de moutons. Ce long convoi offrait un but parfaitement visible aux attaques du puissant chef des Berteri, dont nous apercevions les feux à travers le brouillard. L'air était très-froid; des nuages chargés de pluie balayaient la plaine. Tantôt nous avions une averse et tantôt un brouillard d'Écosse qui détrempaient également notre léger vêtement. Mes gens grelottaient; leurs dents claquaient comme si nous eussions marché sur la glace. Vers midi, nous nous trouvions dans un vallon planté d'acacias. C'était un lieu très-conve-

nable pour une embuscade : aussi nous dinâmes sans mettre pied à terre. Lorsque nous eûmes traversé la prairie sans accident, les gens de la caravane vinrent nous serrer la main et prendre congé de nous en disant que nous leur avions sauvé la vie. Une heure après le coucher du soleil, nous arrivions au kraal d'Abtidon, situé au pied d'une montagne conique. La crainte des lions nous força de passer la nuit dans l'intérieur du village, où nous fûmes en proie à la vermine. Un moment je craignis d'être atteint de cette maladie bien connue que l'on guérit par l'usage du soufre. C'est le fléau de tous les cantons intérieurs du Somali. Les gens du pays disent qu'elle est causée par les mouches et par les puces ; mais, en réalité, on doit l'attribuer à l'insuffisance ou plutôt à l'impossibilité des ablutions.

Le 25, notre départ fut retardé par l'épuisement de nos chameaux, qui avaient manqué de nourriture dans les montagnes des Girhi. Comme nous allions entrer sur les terres des Habr-Awal, ennemis de la tribu des Habr-Gerhajis, à laquelle appartenaient mes trois hommes, une semaine entière devait probablement s'écouler avant que nous pussions trouver un protecteur convenable. Déjà le délai que j'avais indiqué aux deux officiers qui m'attendaient à Berberah était dépassé de dix

jours. Quand j'avais quitté Wilensi, je comptais atteindre la côte en une quinzaine, et maintenant je prévoyais qu'un mois me serait nécessaire.

Tandis que je me laissais aller à l'inutile amertume de mes pensées, apparut tout à coup le vaillant Beuh, que nous envoyait sa sœur la rieuse Dahabo. Il m'apprit que je trouverais un guide dans le voisinage. Les détails qu'il me donna me déterminèrent à lui faire la proposition d'escorter les femmes, les chameaux et le bagage sous la garde du Calender jusqu'à Zayla, tandis que, montés sur nos mules et n'emportant avec nous que nos armes avec quatre jours de vivres, mes trois hommes et moi, nous franchirions rapidement le pays des Habr-Awal. Après quelques hésitations, chacun consentit à cet arrangement.

Ce n'est pas sans appréhension que j'empaquetai mes provisions, consistant seulement en cinq biscuits, quelques citrons et un peu de sucre. Tout retard, tout accident arrivant à nos mules, pouvait nous exposer à mourir de faim; car nous avons à traverser un long espace désert, et, quand même nous nous fussions rapprochés des villages des Habr-Awal, on nous y aurait impitoyablement refusé tout secours. Mes gens se pourvurent d'une petite quantité de bœuf séché, de grain et de confi-

tures. Entre nous quatre, nous n'avions qu'une seule bouteille à eau.

Le 26 janvier, à sept heures du matin, nous primes congé des deux femmes et du Calender. Disons sur-le-champ qu'ils parvinrent heureusement à Zayla et qu'au bout de deux mois tout mon bagage m'arriva intact à Aden. La belle Schéhérazade, ayant amassé un petit pécule, ne perdit pas de temps pour changer d'état. Son exemple fut suivi plus tard par Dinarzade. Le Calender, après une visite à Aden, est retourné à Zayla, où il ne cesse d'exciter l'admiration de ses amis par le récit merveilleux de ses voyages et de ses périls.

Guidés par Beuh, nous allâmes déjeuner à son kraal, après avoir repassé au pied du Koralay et traversé de nouveau la vallée Harawwah. Dans l'après-midi, ayant mis pied à terre devant un village des Gudabirsi, nous parvînmes, moyennant l'offre de cinq dollars et d'une couple de tobas, à déterminer un guide à nous accompagner. Dubayr, c'est-à-dire le Baudet, appartenait à un clan des Habr-Awal. Il était grand, fluet, et, comme tous les Bédouins, incapable d'endurer la fatigue. Être en selle le blessait, marcher l'épuisait, et il ne pouvait supporter la soif. Lorsqu'il nous promit de nous mener à Berberah en trois jours, le Baudet ne savait nullement à quoi il s'engageait.

Dès la seconde marche, il fallut, pour le retenir, la promesse d'un présent considérable. Plus d'une fois il étendit sa longue personne sur la terre en gémissant et en disant que sa dernière heure était venue. Comme chacun devait nous être hostile dans le pays que nous avions à parcourir, nous ordonnâmes à notre guide de choisir les routes les plus désertes et d'éviter soigneusement les villages. D'abord, ignorant nos motifs et soupirant sans cesse après une tasse de lait, il ne pouvait passer devant un enclos sans le contempler d'un œil de désir. Le second jour cependant, il devint plus raisonnable, et, avant d'atteindre Berberah, rendu prudent sans doute par le souvenir de quelque ancienne querelle, il fut plus soigneux encore que nous d'éviter les habitations.

Nous achevâmes cette journée de route guidés par le Baudet, et le soir, quand nous fîmes halte, sous une pluie glaciale, dans un vieil enclos où nos mules trouvèrent de l'herbe, nous avons parcouru trente-cinq milles.

Le 27, dès l'aurore, nous étions sur pied. Non loin du lieu où nous avons dormi, je remarquai l'un de ces groupes de rochers si communs dans le Somali. A son extrémité se projetait une pointe dont la forme rappelait celle d'une énorme dent canine. Le Baudet nous apprit qu'au sommet de ces roches on

voyait les traces d'anciennes habitations, et, à cette occasion, il nous raconta la légende de Moga-Medir, c'est-à-dire de la dent de Moga. En ce lieu, jadis vivait une fille des Gallas dont l'œil était si perçant, qu'elle pouvait distinguer un parti de maraudeurs à la distance de cinq jours de marche. Les ennemis de sa tribu, après avoir été, grâce à sa vigilance, découverts et repoussés bien des fois, ce qui leur avait causé des pertes considérables, eurent recours à la ruse. Ils s'avancèrent en cachant leurs têtes sous de grosses gerbes de foin. Lorsque Moga, c'était le nom de la jeune fille, avertit son père et ses parents qu'elle voyait une prairie s'avancer vers la colline, on la crut folle. Le stratagème réussit et la malheureuse enfant fut égorgée. — Cette légende m'intéressa, car c'était une variante d'un même récit que j'ai entendu en Europe et en Asie.

Notre misérable guide nous avait trompés. La veille, il nous avait promis que nous trouverions de l'eau à chaque demi-mille, et maintenant il avouait que nous n'en pourrions pas rencontrer avant la nuit. Les Africains semblent mentir involontairement : l'habitude de dire ce qui est faux devient chez eux une seconde nature. Ils vous trompent sans motif, et le seul moyen de ne pas commettre d'erreur est

de croire le contraire de ce qu'ils vous affirment.

Je ne vous fatiguerai pas, chers lecteurs, par la monotone description du triste pays que je traversais. C'étaient toujours d'affreuses montagnes ou des plaines couvertes de cailloux sur lesquels le redoutable aloès et les ronces de toute espèce étendaient leurs pointes acérées, uniquement créées, ce me semblait, pour déchirer les passants. Notre fatigue, cette fois, fut rendue doublement cruelle par le supplice de la soif. Depuis vingt-quatre heures, nous n'avions plus une goutte d'eau. Le soleil brûlait notre tête et troublait notre cerveau. A chaque détour du chemin, le mirage nous offrait son horrible déception; dès que je fermais mes yeux pour les soustraire à l'action de l'atmosphère embrasée, des visions m'offraient aussitôt de l'eau sous mille formes diverses. L'eau était toujours là devant moi, tantôt claire et profonde dans un puits couvert d'ombrage, tantôt bouillonnant dans un limpide ruisseau, tantôt unie et brillante dans un bassin où j'allais jouir des délices du bain. Une autre fois, c'était une de ces nuées pluvieuses de l'Inde qui déversait sur moi des torrents; ou bien c'était une main invisible qui m'offrait un vase rempli du précieux liquide pour lequel en ce moment j'aurais donné des années de ma vie. Puis tout à coup quel ef-

froyable contraste ! J'avais ouvert les yeux et je ne voyais au-dessus de moi que ce ciel pur et resplendissant, empreint pour les poètes et pour les peintres d'une parfaite beauté, tandis que pour moi en cet instant le beau idéal eût été la tempête. — J'essayais de parler, c'était en vain ; de penser, c'était vainement encore : une seule idée me possédait : de l'eau ! de l'eau !

Enfin, comme le soleil descendait vers son couchant, nous aperçûmes au loin un bouquet de fraîche verdure. Avertis par leur odorat, nos animaux redressèrent leurs oreilles pendantes et prirent une vive allure, jusqu'à ce qu'un détour du chemin nous montrât tout à coup devant nous plusieurs puits. — Sauter à terre, courir aussi vite que nos mules, nous jeter dans ces mares bourbeuses, boire à longs traits et baigner nos visages brûlés, tout cela, chers lecteurs, nous prit moins de temps que je n'en mets à vous le raconter. Quand le calme nous revint, nous nous aperçûmes que nous devons user de prudence, car à la surface de cette eau bienheureuse s'agitait un essaim d'insectes et de petites grenouilles. Mais la prudence a tort en pareil cas ; nous bûmes, et bûmes, et bûmes encore. Nos mules, après avoir apaisé leur soif, s'étaient mises à paître avidement le

gazon et je proposai à mes compagnons de passer quelques heures près de ces puits. La crainte des lions, cependant, nous détermina à chercher un peu plus loin, dans un kraal abandonné, un asile pour la nuit. Nous avons fait trente milles dans la journée et nous étions entrés sur les terres du clan des Bahgoba, auquel appartenait notre guide.

Le 28 janvier, quand vint l'heure du départ, il nous fallut porter le Baudet sur sa mule, car ses membres lui refusaient tout service. Il déclarait hautement que l'homme blanc avait été envoyé sur la terre pour le châtiment spécial des enfants d'Ishak (1). Nos mules commencèrent à boiter : leur dos était entamé par la selle et nous fûmes condamnés à la souffrance de traverser à pas de tortue ces affreuses collines.

Vers le milieu du jour, des arbustes arrachés et de grands arbres fraîchement dépouillés de leur écorce nous signalèrent le passage récent d'une troupe d'éléphants. Ma mule, ordinairement si courageuse, était dans un état de terreur inexprimable. Le petit oiseau gris connu sous la dénomination d'oiseau du miel (2) employait tous ses artifices afin de

(1) Ishak est le patriarche arabe des Habr-Awal.

(2) C'est le coucou indicateur des naturalistes français.

nous déterminer à le suivre. Tantôt il se perchait sur un buisson en poussant son petit cri; tantôt il volait à quelques pas devant nous, comme pour nous indiquer la direction à prendre. Mes gens, cependant, en dépit de ce goût pour le miel qui est inhérent à chaque Somal, se refusèrent, sans hésiter, à cette invitation dont le motif, selon eux, était parfaitement déloyal. — De même que les Hottentots, les Somals croient fermement que l'oiseau du miel conduit toujours l'imprudent qui se laisse séduire par lui, soit vers un lion endormi, soit vers une panthère à l'affût, soit vers un nid de serpents, soit même vers un parti de maraudeurs ennemis. Buffon adopte à cet égard l'opinion populaire.

Ce jour-là, nous franchîmes un espace de trente-cinq milles et nous allâmes coucher près des cimes élevées qui terminent le grand plateau montagneux au pied duquel s'étend l'étroite plaine qui borde la mer. Mes gens, qui depuis trois jours vivaient d'une poignée de dattes, se jetaient avec avidité sur le fruit des jujubiers sauvages dont les flancs des collines étaient parsemés.

Le 29, de grand matin, nous gravîmes les dernières pentes, et, parvenus à l'extrême bord de la montagne, nous aperçûmes, à travers les nuages, la plaine se déroulant à nos

pieds. A dix heures, nous commençâmes à descendre, d'abord en suivant un ravin escarpé et ensuite en nous jetant dans le lit d'un torrent profondément encaissé entre de hautes murailles de rochers perpendiculaires. Ce chemin affreusement difficile, le Splugen de ces contrées, mit le comble à notre fatigue : heureusement nous y rencontrâmes de l'ombre et de l'eau. Le vent y était parfumé par les buissons aromatiques du désert, comme dans certaines parties de l'Arabie et de la Perse.

Quelques heures plus tard, à l'air frais et vivifiant de la montagne avait succédé l'atmosphère humide et tiède de la plaine. Nous nous trouvions au milieu de chameaux et de moutons paissant parmi les acacias ; et, pour la première fois, après trois mortelles journées de route dans le désert, nous apercevions des visages humains. Ces bergers étaient des Habr-Awal qui tous s'enfuyaient à notre approche. A la fin, cependant, l'un d'eux osa nous attendre ; les nouvelles qu'il nous donna rassurèrent mes gens. Il y avait eu peu de meurtres, et le bord de la mer n'était pas entièrement occupé par nos dangereux ennemis, les Ayyal-Ahmed. Nous poursuivîmes donc notre course, en prenant pour point de direction le sommet du Jebel-Almis, lequel sert également d'indicateur aux navires qui

veulent entrer dans la baie de Berberah.

Vers le soir, nous rencontrâmes de nouveaux troupeaux dont nous invitâmes les gardiens à s'approcher de nous. Au lieu de nous répondre, ils se mettaient à courir comme des autruches vers le rocher le plus proche, en poussant leur cri d'alarme. Chacun d'eux d'ailleurs avait soin de nous prier de faire tomber nos coups sur les bestiaux du voisin. Jamais encore pareil incident ne s'était rencontré sur notre route, et j'en fus vivement frappé, car c'était la preuve du désordre qui régnait dans le pays des Habr-Awal. Après beaucoup d'efforts nous parvînmes cependant à persuader à un de ces hommes de nous écouter. Rassuré par nos serments, il nous dit qu'il était un Bahgoba et il promit de nous montrer un village des Ayyal-Gedid. Le Hammal, qui avait épousé une fille de cette dernière tribu et qui avait constitué son beau-père mon abban à Berberah, nous promit un bon accueil.

— Ce soir donc nous dormirons à couvert et nous boirons du lait, dit un de mes compagnons affamés à son camarade.

— Et nous mangerons du mouton, répondit celui-ci.

La nuit était complète quand nous arrivâmes devant un kraal. Nous dessellâmes nos

mules et nous nous assimes, jouissant par anticipation du gîte et du repas qui nous étaient promis. A la porte d'une hutte était un groupe d'hommes qui avaient observé notre arrivée, sans s'approcher de nous pour nous saluer. Impatient, je déchargeai un pistolet, et aussitôt une voix rude demanda pourquoi nous troublions les chameles quand l'heure était venue de les traire.

« Nous sommes tombés chez les Ayyal-Shirdon, nos ennemis les plus acharnés, » me dit à voix basse La Fin-des-Temps.

La même voix alors demanda, d'un ton menaçant, de quelle tribu nous étions.

« Des Habr-Gerhajis, » répondîmes-nous hardiment.

Des propos malveillants s'ensuivirent. Les Ayyal-Shirdon demandèrent ce que nous voulions, d'où nous venions et comment, sachant que la paix n'était pas conclue entre les tribus, nous osions entrer sur leurs terres. Nous répliquâmes avec autant de civilité que notre désappointement nous le permit; mais nos paroles pacifiques ne semblèrent produire qu'un effet défavorable. Ces gens inhospitaliers insistèrent rudement pour savoir qui nous avait conduits à Harar. A la fin, un guerrier armé de deux lances s'approcha, reconnut La Fin-des-Temps; puis, après quel-

ques courtes menaces, tourna sur ses talons et se retira. J'envoyai alors Le Long-Guled près du groupe pour dire que le voyageur qui était à leur porte offrait de leur donner du tabac en échange d'un pot de lait. Ils refusèrent durement et parlèrent de combattre. A l'instant nous fûmes prêts avec nos armes, et, montrant la plaine à nos ennemis, nous leur dîmes que s'ils voulaient nous y suivre, « nous leur en donnerions plein le ventre. » — Pendant l'intervalle de silence qui suivit ce gracieux pourparler, nous sellâmes nos mules et nous partîmes en maudissant hautement les misérables brutes qui ne savaient pas comprendre le prix d'un hôte.

Nous visitâmes successivement trois villages des Ayyal-Gedid, où le Hammal ne parvint pas à obtenir des parents de sa femme une seule goutte d'eau. Comme nous le plaisantions sur cet accueil, il expliqua le défaut d'hospitalité que nous avions rencontré en observant que tous les guerriers se trouvant alors à Berberah, il ne restait dans les villages que les femmes, les enfants, les serviteurs et les troupeaux. Le Baudet, sévèrement interrogé, déclara qu'il n'y avait pas de puits sur notre route avant Bulhar. Comme les hommes et les mules mouraient de soif, je résolus de poursuivre notre marche jusqu'à ce que nous

eussions trouvé de l'eau. De temps en temps nos animaux épuisés s'arrêtaient... Après quelques instants de repos je poussais en avant, et le reste de la troupe me suivait docilement en silence. — Je n'étais pas même parfaitement sûr d'être dans le vrai chemin, car notre guide, accablé par la fatigue, restait assez loin en arrière.

Vers minuit, enfin, le bruit lointain de la mer résonna délicieusement à mon oreille. Ranimés par l'espoir nous marchâmes avec courage ; et le Baudet, reprenant la tête de la file, nous amena vers trois heures du matin, sur le bord de quelques trous remplis d'une eau saumâtre qui, après quinze heures de soif, nous parut délicieuse. Restaurés par le liquide élément, nous cherchâmes de l'herbe pour nos malheureuses mules ; puis la pluie survenant, nous nous enfonçâmes dans nos couvertures et nous goûtâmes un sommeil profond sans songer plus longtemps aux Ayyal-Ahmed ni aux Ayyal-Shirdon.

Après avoir visité le site de Bulhar, petit port délaissé maintenant, mais assez animé autrefois, je me remis en route le 50, de grand matin. Nous nous traînions lentement le long de la mer, car nos mules étaient complètement épuisées ; l'une d'elles était même devenue insensible à l'aiguillon de nos lances et une

autre n'avancait plus que sous les coups répétés de nos fouets. Aussi, quelque pressé que je fusse, j'accordai sans difficulté à mes gens le délai nécessaire pour ne passer que de nuit devant les kraals de leurs ennemis les Ayyal-Ahmed.

Au coucher du soleil, nous nous trouvions au pied de la montagne nommée *Auliya-Kumbo*, ou le Mont des Saints, parce que, si l'on en croit la tradition locale, c'est sur son penchant que les quarante-quatre santons musulmans venus d'Arabie tinrent un conclave solennel, avant de se répandre dans l'intérieur de l'Afrique pour y prêcher l'islam.

Vers minuit, nous arrivâmes à l'Aiguade des Francs (*Bulho-Franji*), lieu rendu tristement célèbre par le pillage de la *Mary-Anne*, en 1825. Là nous étions si rapprochés des villages des Ayyal-Ahmed que nous pouvions entendre les beuglements de leurs troupeaux. Mes compagnons se réjouissaient vivement du succès de leur manœuvre et peut-être n'était-ce pas sans raison, car nous apprîmes plus tard qu'un berger caché dans les buissons avait observé notre passage, et que lorsqu'il en avertit ensuite les Ayyal-Ahmed, ceux-ci maudirent leur étoile qui avait permis que nous traversions leur territoire sans qu'ils en fussent informés assez tôt pour nous arrêter.

A quatre milles de Berberah, nous fîmes une dernière halte. La Fin-des-Temps et Le Long-Guled, aussi épuisés que nos mules, tombèrent endormis sur les pierres. Le Hammal seul avait gardé de la force et du courage. Il parlait, criait, chantait, et, tandis que les autres pouvaient à peine se tenir debout, il exécuta sa danse de guerre en brandissant sa lance. Son énergie me ravissait.

A la fin, une longue ligne noire apparaît à l'horizon au-dessus de la blancheur du sable. A travers les ombres de la nuit, elle devient plus distincte, la silhouette de la mâture des navires se détache sur le ciel. Un cri de joie s'échappe de toutes les bouches. « Criez, mes amis, réjouissez-vous, car nos travaux et nos souffrances touchent à leur fin ! »

Le Baudet nous conduit silencieusement à travers les rues de la ville endormie. Devant nous fuient les chacals, occupés à se repaître de débris. Nous marchons droit vers le quartier des Ayyal-Gedid, chargés de nous protéger. Je demande avec anxiété si mes camarades ont quitté Berberah et j'apprends avec délices qu'ils m'ont attendu. Je mets pied à terre devant la hutte qu'ils occupent... Il était deux heures du matin et nous avions fait plus de quarante milles.

Un cordial accueil, un plat de riz, un verre

de liqueur, pardonnez ces détails, cher lecteur, me firent oublier les privations et les fatigues de la journée. Mes hommes furent convenablement pourvus, les mules ne furent point oubliées, et je m'endormis avec la satisfaction d'avoir accompli, en fait de rapidité locale, une course dont la mémoire sera longtemps gardée dans le Somali.

IX

BERBERAH.

Il est curieux de comparer avec les rapports les plus récents le récit du premier voyageur européen qui ait visité Berberah.

Le Portugais Bartema, qui écrivait au xvi^e siècle, s'exprime comme il suit sur Barbara et sur l'île d'Éthiopie :

« Après que la tempête se fut apaisée, nous déployâmes nos voiles et en peu de temps nous arrivâmes dans une île nommée Barbara, dont le prince est mahométan. Cette île n'est pas grande, mais elle est très-fertile et bien peu-

plée. On y trouve de la viande en abondance. Les habitants y sont à peu près noirs. Toute leur richesse consiste en troupeaux de bétail. »

Je ne puis comprendre pourquoi Bartema affirme que Barbara est une île, à moins qu'il n'entende par là une presqu'île. Il est vrai d'ailleurs que pendant les plus fortes marées la ville se trouve entourée d'eau.

Voyons maintenant ce qu'écrit le lieutenant Cruttenden, de l'armée des Indes, qui a visité Berberah en 1848 :

« La foire annuelle de Berberah offre un des plus intéressants spectacles dont on puisse jouir sur cette côte. On voit s'y réunir les tribus les plus diverses et les plus lointaines, qui ensuite se dispersent dans toutes les directions. Avant que les tours de Berberah (1) fussent construites, le lieu était complètement désert depuis avril jusqu'à octobre et l'on n'y rencontrait pas même un pêcheur ; mais dès que la saison change, les tribus de l'intérieur commencent à s'approcher de la

(1) Il s'agit ici de quatre tours que le Hadji Scharmarkay, gouverneur de Zayla, avait bâties au bord de la mer et dans lesquelles il avait placé une garnison d'une trentaine de fusiliers arabes. Elles ont été démantelées par suite d'ordres venues d'Aden.

(Note de l'auteur.)

côte et à s'y établir pour y recevoir les étrangers. Les petites barques de l'Yémen, dont les patrons sont toujours empressés de conclure leurs achats avant l'arrivée des grands navires, paraissent les premières dans la baie. Trois semaines plus tard, elles sont suivies par les vaisseaux sortis des ports de l'Arabie ou de la côte de l'Inde la plus rapprochée du golfe Persique. Au milieu de cette concurrence, c'est le riche marchand de Bombay ou des villes voisines qui, grâce à son habileté supérieure et à l'abondance de ses capitaux, l'emporte sur tous ses rivaux.

« Durant l'activité de la foire, Berberah est une véritable Babel quant à la diversité des langages et à la confusion générale. Il ne s'y trouve aucun chef reconnu, et pour toute loi l'on observe uniquement l'usage traditionnel. Les disputes qui s'élèvent journellement entre les tribus se règlent avec la lance et le poignard. Afin de ne point troubler le commerce, les combattants se rendent à quelque distance de la ville, au bord de la mer. Nuit et jour arrivent ou partent de longues files de chameaux conduits généralement par des femmes. L'apparition de quelques groupes d'enfants accablés de fatigue et couverts de poussière signale l'arrivée de la caravane des esclaves de Harar et d'Efat.

« A Berberah , le marchand d'esclaves de Harar ou de Gurague rencontre ses correspondants de Bassora, de Bagdad ou de Bender-Abbas. On voit le sauvage Gudabirsi portant, en guise de perruque , une peau de mouton teinte en écarlate, vendre tranquillement ses plumes d'autruche et sa gomme au pacifique marchand de Bombay, qui, vivant prudemment à bord de son navire, a soin de ne jamais risquer à terre qu'une petite partie de son argent ou de ses marchandises à la fois.

« Vers la fin de mars, la foire est à peu près terminée et les navires, tous fortement chargés, partent successivement pour effectuer leur retour vers les contrées d'où ils sont venus. Dès la première huitaine d'avril, Berberah se trouve être de nouveau un lieu désert. De la population de vingt mille âmes qui s'y agitait peu de jours auparavant, il ne reste d'autres traces que de nombreux ossements de moutons ou de chameaux, et les charpentes légères des huttes qu'on démonte avec soin et qu'on range ensuite sur la plage pour être employées l'année suivante. Les bêtes féroces se rapprochent alors de la mer, et durant les chaleurs de l'été on voit les lions s'abreuver aux puits de la ville. Moi-même, en avril dernier, une semaine après la

fin de la foire, j'ai aperçu trois autruches se promenant tranquillement sur le rivage. »

L'origine de Berberah est peu connue. On l'attribue, avec une grande probabilité, à des chefs arabes qui avaient reconnu la suzeraineté des anciens rois de Perse. Ce qui semble certain, c'est que vers l'an 522 de l'ère chrétienne, les troupes du roi Chosroès Nour-schirwan chassèrent les Abyssiniens de l'Yémen et y restaurèrent un prince indigène sous le vasselage de la Perse. La tradition locale affirme également que le port de Berberah a été successivement occupé par les Perses, les Arabes, les Turcs, les Gallas et les Somals.

La décadence actuelle de Berberah est produite surtout par les rivalités et les querelles incessantes des tribus. Les Habr-Gerhajis sont en guerre perpétuelle avec les Habr-Awal, et ces derniers, divisés en clans rivaux, se battent entre eux dès qu'ils ne sont plus en présence de l'ennemi commun. Chaque parti veut régner d'une manière exclusive et le commerce souffre profondément de ces dissensions qui engendrent une suite ininterrompue de combats, de pillages et de massacres.

Mais revenons à mes aventures.

L'extrême fatigue est rarement suivie d'un

long sommeil. Le jour avait à peine paru quand je m'éveillai; j'entendis aussitôt un bruit confus de voix; c'était un rassemblement qui s'était formé devant ma porte pour voir le nouvel étranger arrivé durant la nuit. Informé par le Baudet que nous étions venus en cinq jours des montagnes des Girhis, les gens de Berberah juraient que la chose était impossible, et ils ajoutaient qu'il n'était pas vrai que nous eussions été à Harar. Après être parvenu par des assurances réitérées à dissiper leurs doutes, j'allai visiter mes trois compagnons. Ils souriaient avec complaisance, car ils sentaient qu'ils s'étaient acquittés de leur tâche, et ils se réjouissaient d'avoir adroitement trompé la malveillance de leurs ennemis les Ayyal-Ahmed, qui naturellement devaient être furieux. Ils avaient aussi trouvé dans un copieux repas de riz, de dattes et de thé, un autre puissant motif de satisfaction morale. Enfin, sous peu de jours, ils espéraient revoir leurs femmes et leurs enfants. Les pauvres mules devaient se ressentir plus longtemps de l'épreuve qui leur avait été imposée. Leur tête se penchait tristement, leur dos était entamé jusqu'aux os, et leurs cuisses portaient les marques sanglantes de la pointe des lances. J'ordonnai qu'on les baignât dans la mer, qu'on pansât leurs plaies avec des ban-

dages imbibés d'eau froide. Ce devoir accompli, je commençai l'inspection de Berberah.

La Mère-du-Pauvre, tel est le nom que les Arabes donnent à Berberah, est située à peu près comme Zayla. Son emplacement occupe l'extrême bord de la plaine d'alluvion, qui descend en pente douce depuis le pied des derniers contre-forts de la montagne jusqu'à la mer. Elle est actuellement restreinte à la sixième partie de l'espace qu'elle couvrait autrefois; car dans un rayon d'un mille au delà du groupe des misérables cabanes qui la composent, le sol est parsemé de morceaux de verre et de poterie. L'ignorance de ses stupides possesseurs a gardé d'ailleurs le site le plus défavorable. *Mos majorum* est le code du Somali. Là où le père a construit jadis, le fils construit encore aujourd'hui, et le petit-fils construira plus tard. A l'ouest, touchant la ville, aboutit la petite baie qui fait la prospérité commerciale du pays. Un long banc de sable et de rochers défend contre les brises du nord ce port naturel dont la largeur est d'environ trois quarts de mille (1,200 mètres), et dont la profondeur varie de six à quinze brasses.

A sept milles au sud sont les derniers contre-forts de la montagne. Une large ouverture entre ces collines permet, lorsque le temps

est clair, d'apercevoir les cimes granitiques du Wagar et du Gulays, dont la hauteur est de cinq mille sept cents pieds anglais au-dessus de la mer. Dans ces montagnes, couvertes en partie par des forêts de sapins, l'air est parfaitement salubre, et le gibier abonde, depuis le petit oiseau jusqu'à l'éléphant. A l'est et à l'ouest, la chaîne montagneuse se prolonge indéfiniment.

Frappé de la réunion de ces conditions favorables, je m'étonnais profondément de la faute qu'on a commise en préférant Aden à Berberah, qui possède à la fois un climat salubre, de l'eau en abondance, un sol fertile, un excellent port et des abords faciles. C'est, de plus, le marché naturel de toute cette partie de l'Afrique, et avec la moitié des sommes absorbées par les folies de pierre de nos ingénieurs, nous aurions déjà couvert de maisons, d'arbres et de jardins toute la plaine de Berberah.

L'OEil-de-Yémen, au contraire, est un lieu de misère, d'où le regard n'embrasse qu'un ensemble désolé de sables et de rochers arides. Le camp, placé dans une situation diabolique, soumis aux alternatives du simoun et des tempêtes de sable, est étouffant de chaleur pendant neuf mois de l'année. Autour de nos murailles on ne voit ni une goutte d'eau, ni u

arbre, ni un brin d'herbe. Un moineau n'y trouve pas à vivre; l'expérience en a été faite. La corneille elle-même n'a pu y demeurer. En un mot, l'Inde entière voudrait voir le cratère de l'ancien volcan s'ouvrir de nouveau, pour rendre absolument inhabitable ce cap maudit.

Lorsque j'eus exploré la plaine, visité les ruines des anciennes mosquées qu'on trouve dans toutes les directions, examiné les restés de l'aqueduc de sept milles de longueur, qui amenait à la ville l'eau des montagnes, il ne me resta plus aucun motif de différer mon départ. La chaleur, sous notre hutte de paille, était devenue intolérable. Le vent et la poussière étaient aussi incommodes qu'à Aden, et la saleté dont nous étions entourés était une souffrance plus grande encore. Comme toujours, je n'avais pas un seul moment de liberté. Arabes et Somals s'arrogeaient également le droit d'entrer dans notre cabane, de s'y asseoir, d'y tout examiner et d'y causer à leur aise. Avant mon départ, toutefois, j'eus à régler une difficulté sérieuse. Le Hammal avait naturellement choisi pour mon abban son beau-père, Burhale Nuh, de la tribu des Ayyal-Gedid, lequel était déjà chargé de protéger le lieutenant Herne. Ce Burhale se trouvait être un misérable; il avait montré à la fois de l'insolence et de la friponnerie, et sou-

vent il avait contrarié les projets de l'officier qui l'employait; mais la coutume du Somali ne permet pas que l'on divorce aussi facilement avec son abban qu'avec sa femme, et les services du Hammal méritaient mes plus grands égards. D'un autre côté, un chef influent des Ayyal-Ahmed, nommé Jami-Hassan, m'ayant rencontré un an auparavant à Aden, avait reçu de moi une bague comme gage de la protection que je lui avais demandée alors. En mon absence, il s'était chargé du lieutenant Stroyan. Le matin même de mon arrivée, il était venu me visiter, s'était assis devant moi sa lance à la main, avait exhibé ma bague et réclamé l'exécution de ma promesse. En vain j'objectai que le gage qu'il produisait lui avait été remis en vue d'un autre voyage, et que je ne pouvais désavouer le Hammal. Jami répondait qu'un abban est toujours un abban; qu'il détestait le Hammal et toute sa tribu, et qu'il ne voulait entrer dans aucune communauté avec Burhale Nuh. Sa bonne conduite et son courage m'étaient attestés d'ailleurs par le lieutenant Stroyan, ce qui compliquait le cas. En dernier lieu, il insista rudement pour emmener son protégé dans une autre partie de la ville. Cette prétention dépassa les limites de notre patience, et fit résoudre la question contre lui.

Pendant quelques jours la discorde régna entre les rivaux. A la fin il fut convenu que je choisirais moi-même mon abban en présence d'une assemblée générale des anciens. Les chefs prirent place sur le rivage ; chacun d'eux avait derrière lui les hommes de son clan réunis en un même groupe. Tous les assistants étaient accroupis sur la terre ayant leur lance et leur bouclier plantés devant eux dans le sable. Quand j'eus été averti, j'entrai dans le cercle, portant mon sabre dans ma main, et je m'assis en attendant qu'on m'adressât la parole. Lorsque le bruit des colloques particuliers fut apaisé, Jami me demanda à haute voix :

— Qui est ton abban ?

— Burhale Nuh, répondis-je aussitôt.

Sachant d'ailleurs combien peu le laconisme est prisé chez les Somals, je ne manquai pas de faire suivre cette réponse d'une allocution dont la longueur était à peu près celle d'un sermon ordinaire ; puis, me levant et reprenant mon sabre, je quittai brusquement l'assemblée. Mes sauvages amis restèrent en séance jusqu'à la nuit, et mon souper finissait quand m'arriva l'heureuse nouvelle d'un dénouement pacifique. Jami avait demandé à Burhale de jurer qu'il n'avait eu aucune intention d'offense personnelle en se chargeant d'un étranger qui était

lié par un autre engagement. Burhale avait prêté le serment qu'on lui demandait, et la paix était rétablie entre les braves de Berberah.

Le 5 février, prenant congé de mes camarades, je montai à bord d'une barque nommée El-Kasab ou le Roseau. Mes trois Somals étaient dans la joie de leur cœur. Ils pouvaient à peine croire qu'ils quittaient Berberah sains et saufs ; ils y avaient été exposés à des dangers réels. Irrités par un meurtre commis quelques jours avant notre arrivée, tous les Habr-Gerhajis avaient quitté la ville, et ils se rassemblaient au nombre de cinq mille, pour y venir attaquer les Habr-Awal. Ceux-ci, se voyant menacés, étaient exaspérés, et sans notre présence, ils auraient rudement traité les trois membres de la tribu ennemie.

Le lendemain, vers midi, notre petit navire était devant Siyaro, lieu d'aiguade, situé à dix-neuf milles à l'est de Berberah. Quelques douzaines de Bédouins d'un kraal voisin étaient accroupis sur le rivage, avec leurs lances plantées devant eux. De loin ils ressemblaient à une bande de corbeaux. Quand nous primes terre, ils exigèrent impérieusement de l'argent avant de nous permettre d'aller visiter les puits, dont ils tirent leur principal revenu. Ne voulant pas céder à une demande faite d'un

ton menaçant, et résolu d'éviter toute querelle dans le voisinage de Berberah, j'avais repris immédiatement le chemin de notre barque, lorsqu'un de ces hommes accourut pour me dire que nous pouvions aller où bon nous semblait. Il excusa sa conduite et celle de ses camarades en alléguant une extrême misère, que sa maigreur ne confirmait que trop.

Ayant visité les puits, je dis adieu aux Bédouins, que je comblai de joie en leur distribuant quelques petits cadeaux, et nous reprîmes notre voyage le long de la côte. Le jour suivant, après que nous eûmes fait vingt milles en vingt-quatre heures, le capitaine du *Roseau* nous mit à terre dans une petite baie voisine d'Aynterad. Là, nous apprîmes par l'équipage d'un bateau pêcheur qu'un corps de Bédouins était en marche pour attaquer Aynterad, dont le fort appartenait à un homme du pays qui s'était placé sous notre protection. J'armai aussitôt mes gens, et ordonnant au capitaine du *Roseau* de se trouver le lendemain à la pointe du jour devant Aynterad, je me dirigeai rapidement vers ce village, dont nous étions éloignés de trois milles seulement. Arrivés au fort, nous trouvâmes que les esclaves du propriétaire absent ne savaient rien de l'attaque projetée. Ils nous accueillirent de leur mieux et nous firent partager leur maigre

souper. Après le repas, une dispute s'éleva entre le Hammal et un homme de la tribu des Habr-Tul-Jailah, qui possède ce canton. Ce Bédouin, à qui ma personne avait le malheur de déplaire, déclara qu'il voulait me passer sa lance à travers le corps ; à quoi le Hammal répondit que dans ce cas il rendrait coup pour coup. Une longue querelle s'ensuivit, et les assistants étaient émerveillés de la dédaigneuse indifférence avec laquelle je semblais l'écouter. Naturellement la dispute se termina d'une façon toute pacifique, et mon lit ayant été préparé par les esclaves, j'allai y dormir en paix.

Il faut que vous sachiez, cher lecteur, qu'à bord du *Roseau*, grâce à ma libéralité, nous consommions un mouton par jour, et que pour les Somals aucun régal n'est délicieux comme la chair du mouton. Or, j'avais laissé à bord un bon reste de provisions. Aussi, quand je m'éveillai, le lendemain dès l'aurore, au lieu de trouver le navire devant notre gîte, il n'était pas encore en vue. A huit heures c'était un point noir à l'horizon ; à midi seulement il s'approcha de la terre, et, malgré mes signaux répétés, une heure de plus s'écoula avant qu'un canot vînt me prendre. Je résolus de punir le capitaine et son équipage. En montant sur le pont je criai d'une voix de tonnerre :

— Qu'on mette à la voile sur-le-champ !

Or, la mer agitée par un vent violent était couverte d'écume et les vagues étaient très-fortes.

Une stupéfaction profonde suivit mes paroles. Le capitaine tremblant dit à mes gens :

« Mais assurément il ne voudra pas faire voile par une mer pareille.

— Il le voudra, répondit le Hammal avec un majestueux signe de tête.

— Mais il vente si fort, objecta le rais.

— Et s'il ventait du feu, » répliqua le Hammal d'un air goguenard, voulant faire entendre par là que contre l'obstination d'un Franc il n'y a pas de remède.

Un silence de mort s'ensuivit ; et, pour ne pas céder à l'envie de rire, je me retirai dans ce qu'on appelait la cabine du navire. De là j'entendais les supplications de l'équipage qui pressait en vain mes gens de solliciter de moi un jour de délai. Enfin, un des matelots accompagné par le capitaine, qui frissonnait, résolut de recourir à l'expédient désespéré d'un déluge de phrases persuasives, destinées à convaincre la dure intelligence du Franc. Malheureusement l'exorde de la harangue n'était pas achevé, quand l'orateur, saisi par sa laineuse chevelure et par un autre endroit plus substantiel de sa personne, se trouva porté hors

de la cabine, et jeté sur le pont comme un sac de biscuit.

Évidemment le cas était sans remède; aussi, tout ce qui était étranger au navire sauta sur-le-champ à la mer, mode de débarquement généralement employé dans cet heureux pays. Toutes les voiles furent déployées, et l'infortuné *Roseau* se mit à sauter sur les vagues avec autant de grâce qu'un alderman contraint à danser la polka.

Pour la première fois de ma vie j'éprouvai la satisfaction de voir des Somals incapables de manger, même du mouton. En proie à la terreur et au mal de mer, le capitaine, l'équipage et les passagers nous abandonnèrent le repas qu'ils s'étaient préparé, et nous le fîmes disparaître avec un plaisir tout particulier. Pendant la nuit la mer fut très-mauvaise. La Fin-des-Temps s'occupa religieusement à réciter certaines oraisons qu'il croyait propres à calmer la fureur des flots. Il eût prolongé indéfiniment cet exercice, si le Long-Guled ne l'eût prié de remarquer qu'après chacune des plus emphatiques périodes, il se manifestait un redoublement dans la violence du vent. Le capitaine, libertin déhonté, renommé pour son savoir en fait de vers érotiques et pour son goût du beau sexe, priait avec ferveur; il était imité par ses matelots, qui trouvaient appa-

remment quelque charme dans la nouveauté de leur ardeur pieuse. Au milieu de la nuit, un *sultan de la mer*, espèce de baleine qui aime à renverser les petits navires, se montra tout à coup près de notre bord : ce fut un cri général de terreur, un chorus d'exclamations religieuses.

Le 9 février, de bonne heure, nous étions en vue du pic d'Aden, et avant que la journée s'achevât, je me retrouvai au milieu de mes amis et de mes camarades.

Post-Scriptum.

Le samedi 7 avril 1855, le schooner de la Compagnie des Indes, le *Mahi*, entrait dans le port de Berberah, et saluait de ses canons le débarquement de l'expédition du Somali.

Berberah était alors dans un état de confusion ; la veille seulement était arrivée la grande caravane de Harar, comptant trois mille personnes et autant de bêtes de somme. Durant tout le jour, et même durant la plus grande partie de la nuit, les rues retentirent du bruit des voix des acheteurs ou des vendeurs. Sans

parler des autres denrées, cinq cents esclaves des deux sexes étaient exposés sur le marché. De longues files de chameaux se succédaient sans interruption sur les sables de la plage. Comme on avait signalé l'approche de quelques partis de maraudeurs, des troupes d'hommes armés de lances sortaient de la ville en poussant des cris aussi sauvages que ceux des bêtes féroces. Déjà beaucoup d'étrangers avaient repris le chemin de leur pays, et l'on voyait décroître chaque jour le nombre de huttes en nattes construites temporairement pour la durée de la foire.

Notre petite troupe se composait, en tout, de quarante-deux personnes. Avant de quitter Aden, j'avais officiellement demandé qu'on me permit de prendre quelques Somals dans le corps de la police; mais ma requête n'avait pas été accueillie. Nous fûmes donc obligés de recruter une douzaine d'hommes de divers pays; c'étaient des Égyptiens, des Nubiens, des Arabes et des nègres, qui furent armés de sabres et de fusils. Indépendamment de nos domestiques, nous avions encore une vingtaine de Somals, parents ou clients de nos deux abbans, Jami Hassan et Burhale Nuh. Le rais ou capitaine de notre kafilah, nommé Mahmud-El-Balyuz, avait la réputation d'être un homme habile, et de connaître à merveille

les usages ainsi que la géographie du Somali.

Notre camp établi sur l'un des rochers, non loin de l'emplacement proposé pour la future agence britannique, se trouvait à portée de fusil de l'extrémité méridionale de la baie, à environ trois quarts de mille de la ville. Nous avons choisi cette position parce qu'elle était protégée par les canons du *Mahi*. J'avais demandé que ce bâtiment restât sur la côte et fût témoin de notre départ ; mais malheureusement un motif politique exigea sa présence ailleurs. Nos tentes étaient disposées en une seule ligne ; celle du lieutenant Stroyan était à l'extrême droite, à une douzaine de pas du pavillon que je partageais avec le lieutenant Herne ; le lieutenant Speke était placé à pareille distance, à l'extrême gauche. Durant le jour chacun restait sur ses gardes, et pendant la nuit on postait deux sentinelles, qui étaient régulièrement relevées et surveillées par le rais et par nous-mêmes.

Je n'avais pas lieu d'être mécontent de l'accueil que j'avais trouvé à Berberah. Les chefs, il est vrai, avaient paru peu satisfaits de l'emprisonnement d'un ancien abban du lieutenant Speke ; mais ils avaient écouté avec une attention respectueuse la lettre par laquelle le résident d'Aden leur enjoignait de nous traiter avec considération et hospitalité.

Il y avait eu quelques discussions avec Burhale Nuh et les anciens de la tribu des Eesa-Musa, relativement au salaire des hommes chargés de la conduite des chameaux et des chevaux; mais en Afrique de tels incidents sont insignifiants. Mon ami de Harar, Cheick-Jami, était venu nous rendre visite plusieurs fois; il avait mangé avec nous le pain et le sel; il nous avait recommandé à ses compatriotes, et il avait usé de mon intervention auprès de quelques capitaines de navires pour obtenir le passage gratuit de plusieurs pèlerins indigents qui se rendaient en Arabie. Après nous avoir vu tuer quelques éléphants, les gens de Berberah avaient singulièrement abaissé le ton de bravade qui leur est ordinaire. Ils nous avaient aidés à creuser un puits et nous avaient offert leurs services comme guides ou comme chameliers. Plusieurs fois même ils étaient venus chercher protection dans le voisinage de notre camp; en un mot, nous n'apercevions aucun motif d'appréhension. Favorisés par cet ensemble de circonstances, nous aurions pu nous mettre en route aussitôt vers l'intérieur; nos chameaux, au nombre de cinquante-six, étaient achetés, et la caravane d'Ogadayn désirait obtenir notre escorte. Nous avons voulu cependant voir la fin de la foire, et nous attendions par le pro-

chain paquebot d'Europe des instruments, ainsi que plusieurs autres objets.

Le 9 avril, commencèrent les pluies de la mousson. Ce fut pour les Bédouins le signal du départ. Ils préférèrent voyager pendant la mousson, parce qu'alors l'eau ne manque pas. Le jour suivant, Berberah était un lieu à peu près désert. Nos protecteurs Jami et Burhale, ayant reçu la permission d'accompagner leurs familles et leurs troupeaux, nous avaient confiés aux soins de leurs fils et de leurs parents. Le 15 avril, le dernier navire mit à la voile, laissant notre petite troupe en possession exclusive de la plage.

Trois jours plus tard, c'est-à-dire le 18, un petit navire d'Aynterad, en route pour Aden, entra dans le port désormais solitaire de Berberah. Il avait à son bord une douzaine de Somals qui avaient désiré nous accompagner dans notre excursion vers la région méridionale d'Ogadayn. Ce bâtiment devait repartir le même soir ; mais, par bonheur, j'ordonnai à mes gens de fêter le capitaine et son équipage, en leur offrant l'irrésistible appât d'un souper de riz et de dattes.

Au coucher du soleil, j'entendis le bruit d'une décharge de mousqueterie derrière les tentes. Il se trouva que la garde, ayant aperçu trois cavaliers qui pouvaient être des marau-

deurs, avait tiré par-dessus leurs têtes. Je réprimandai vivement nos gens pour cet acte de folie, leur ordonnant à l'avenir de réserver leur feu pour le cas où il serait nécessaire de tirer, non pas en l'air, mais en visant bien. Nous interrogeâmes ensuite les étrangers, soupçonnant qu'ils pouvaient être des espions, précurseurs ordinaires d'une attaque dans ce pays. Leurs réponses parurent si plausibles que le Balyuz lui-même, si grande que fût sa finesse, fut trompé comme nous. Les Bédouins avaient forgé un récit imaginaire. Ils annonçaient que leur vieil ennemi, le Hadji Scharmarkay attendait avec quatre navires, dans le port voisin de Siyaro, l'occasion de s'emparer de Berberah et d'y élever un fort pour la troisième fois. Nos visiteurs jurèrent par le serment du divorce, le plus solennel de tous, qu'un bâtiment étant entré dans le port à cette époque inusitée, ils avaient été envoyés pour vérifier s'il n'était pas chargé de matériaux de construction. Ils finirent par nous demander en riant si nous redoutions quelque danger de la part de la tribu à laquelle appartenaient nos protecteurs. Nous crûmes à leurs paroles, et après avoir placé nos deux sentinelles, comme de coutume, nous nous retirâmes dans nos tentes.

Entre deux et trois heures du matin, je fus

tout à coup réveillé par le Balyuz, qui me cria que nous étions attaqués. Entendant un bruit confus, je m'élançai de mon lit pour saisir mon sabre, et j'envoyai le lieutenant Herne reconnaître l'état des choses. Armé d'un revolver, cet officier se dirigea vers la gauche et les derrières du camp où paraissait être le danger, réunit quelques hommes de la garde, le reste ayant déjà disparu, et tira deux coups sur les assaillants. Se voyant seul alors, il revint à la hâte vers notre tente, et, chemin faisant, il abattit d'un troisième coup de pistolet un Somal qui avait fait mine de le frapper. Il m'annonça que l'ennemi était partout et la garde nulle part. Pendant ce temps, j'avais été réveiller les lieutenants Stroyan et Speke dans leurs tentes respectives. Le premier, sans doute, se leva aussitôt pour se défendre, mais nous ne le revîmes plus. Le second, qui avait cru d'abord à une fausse alarme, accourut à ma tente, que nous nous préparâmes à défendre aussi longtemps que nous le pourrions. Les assaillants étaient nombreux (1) : ils poussaient de grands cris pour nous intimider et pour montrer leur force. Dans l'obscurité de la nuit, ce n'était pas chose aisée

(1) Nos ennemis étaient au nombre d'environ trois cent cinquante, et appartenaient presque tous à la tribu des Eesa-Musa.

d'éviter les javelines qu'on nous lançait de loin et les longs poignards à l'aide desquels on cherchait à atteindre nos jambes à travers la toile de la tente. Nous nous tenions tous trois serrés en un seul groupe. Le lieutenant Herne était agenouillé à ma droite, tandis qu'à ma gauche se tenait le lieutenant Speke, gardant l'entrée. Je restai debout entre eux, mon sabre à la main. Mes deux compagnons se servirent d'abord avec succès des revolvers; mais malheureusement nous n'en avons que deux, et, quand leur feu fut épuisé, la poire à poudre ne se retrouva pas. Bientôt nous découvrîmes qu'on cherchait à pénétrer par derrière dans notre tente, qui était déjà renversée à moitié. Si nous nous fussions laissés envelopper dans les plis de la toile, les lances de nos ennemis nous auraient percés sans que nous pussions nous défendre. Nous prîmes donc la résolution de nous échapper.

Je sortis le premier, suivi du lieutenant Herne; le lieutenant Speke venait le dernier. Une vingtaine d'hommes étaient agenouillés ou accroupis devant l'entrée de la tente, tandis qu'un peu plus loin couraient des figures sombres qui poussaient le cri de guerre ou qui s'efforçaient d'entraîner nos chameaux à force de coups. Parmi les ennemis se trouvaient plusieurs de nos gens, qui naturellement cher-

chaient à s'enfuir vers la mer en tirant quelques inutiles coups de feu auxquels les assaillants répondaient par leurs flèches.

Après m'être ouvert un passage à travers le groupe qui bloquait l'entrée de notre tente, je crus entrevoir le corps du lieutenant Stroyan étendu sur le sable, et je me dirigeai aussitôt de ce côté, malgré une douzaine de Somals qui cherchaient à me frapper de leurs bâtons de guerre. Le Balyuz, en voulant m'entraîner hors de la mêlée, m'empêchait de me servir de mon sabre. Irrité de ses efforts inopportuns, je retournai mon arme contre lui. Il laissa échapper un cri d'effroi, et sa voix bien connue m'ayant fait éprouver un moment d'hésitation, un des assaillants en profita pour me porter un coup de javeline à la bouche et pour se retirer avant que j'eusse pu l'atteindre à mon tour. Dégagé comme par miracle, j'essayai de réunir autour de moi quelques-uns de nos hommes ; mais ils battaient en retraite aussitôt que je me rapprochais de l'ennemi. En ce moment parut de nouveau le Balyuz, qui me conduisit vers l'endroit où il croyait que mes trois camarades s'étaient réfugiés. Je le suivis, en ordonnant au seul homme qui montrât quelque présence d'esprit de se rendre à bord du navire d'Ayn-terad pour le faire approcher du rivage.

C'était notre seule chance de salut. Si ce bâtiment se fût éloigné, rien n'aurait pu préserver nos vies. Après de vains efforts pour retrouver mes camarades, je me couchai sur le sable, épuisé de fatigue, jusqu'à ce qu'on pût me transporter à bord, où je déterminai aussitôt l'équipage à s'armer et à me suivre pour visiter le lieu du désastre. Je fus bientôt rejoint par le lieutenant Herne, qui avait eu le bonheur de s'échapper sans blessure sérieuse.

Le salut du lieutenant Speke fut une espèce de miracle. En sortant de la tente, il avait dirigé son revolver contre la poitrine d'un des assaillants; mais le canon refusa de tourner, et notre camarade fut renversé d'un coup de bâton sur la joue sans que nous nous en fussions aperçus. Aussitôt deux ou trois hommes sautèrent sur lui, lui lièrent les mains derrière le dos, le tâtèrent pour s'assurer qu'il ne portait pas d'armes cachées, et le conduisirent à l'écart. Le malheureux blessé, qui ressentait une douleur violente, demanda qu'on lui liât les mains par-devant, et sollicita une goutte d'eau pour apaiser la soif qui le dévorait. Le sauvage qui l'avait pris le défendit contre une autre troupe d'ennemis qui voulaient le percer de leurs lances, étendit sur le sol une pièce d'étoffe pour lui servir de lit, et enfin s'empressa de lui donner de l'eau.

Le lieutenant Speke resta dans cette position jusqu'à l'aurore. Pendant cet intervalle, il fut témoin de la danse de guerre des sauvages, dont le spectacle le frappa profondément. Les guerriers marchaient en cercle autour des tentes et du butin, en récitant d'un ton solennel un chant d'actions de grâces. Non loin de là on entrevoyait dans l'obscurité quatre ou cinq hommes mortellement blessés, entourés par leurs parents qui répandaient de l'eau sur leurs blessures et qui plaçaient en vain des dattes (1) dans leurs mains crispées. Quand vint le jour, le partage du butin suscita des querelles violentes. Les morts et les mourants furent abandonnés. Un parti s'empara des bêtes de somme et les chassa à grands cris vers le désert; les uns se chargeaient de dépouilles; les autres, le poignard à la main, s'arrachaient les pièces de drap, tandis que ceux qui se voyaient déçus dans leurs prétentions vociféraient avec rage et brandissaient leurs lances. Plus d'une fois, saisis d'une terreur panique, ils se dispersèrent dans la plaine... Il est bien certain que si

(1) Les Somals placent des dattes dans les mains de l'homme blessé, afin de reconnaître si l'atteinte est mortelle, pensant que celui qui est incapable de goûter un fruit aussi délicieux est dans un état désespéré.

notre garde avait tenté un effort, l'avantage aurait pu nous demeurer.

Le capteur du lieutenant Speke l'abandonna pour avoir sa part du butin. Pendant son absence survint un autre Somal, qui demanda en hindoustani au prisonnier ce qu'un Franc venait faire dans leur pays; il ajouta qu'il tuerait ce Franc s'il était chrétien, mais qu'il l'épargnerait s'il était musulman. Le blessé répondit qu'il allait à Zanzibar, qu'il était Nazaréen, et qu'ainsi on pouvait se défaire de lui sans plus de retard. Le sauvage se mit à rire et passa outre. Un second vint brandir son sabre autour de la tête du captif, puis le quitta sans lui faire aucun mal. A ces deux-là succéda un troisième dont la façon d'agir fut toute différente. Le lieutenant Speke, qui était parvenu à dégager ses mains, saisit la lance dirigée contre son cœur; mais au même moment un coup de bâton paralysa son bras et le força de lâcher prise. En défendant sa poitrine de divers coups successivement dirigés contre elle, il reçut plusieurs blessures graves, à la main, à l'épaule droite et à la cuisse gauche. Son féroce ennemi, après s'être arrêté un moment, sauta de l'autre côté et transperça sa jambe droite. Voyant qu'on en voulait décidément à sa vie, le lieutenant fit un effort suprême, se releva subitement, et, profitant de

la terreur du nègre, se mit à courir de toutes ses forces vers la mer. En se retournant il évita la javeline lancée contre son dos, et il eut aussi le bonheur d'échapper aux nombreux projectiles dont il était le but. Enfin, la poursuite ayant cessé, il tomba sur le sable, épuisé par la perte de son sang. Un repos de quelques minutes lui rendit un peu de force, et il se traîna vers la ville, où de vieilles femmes le recueillirent pour l'amener ensuite de notre côté. Rencontré par quelques-uns de nos gens envoyés à sa recherche, il fut transporté à bord (1). Il avait parcouru plus de trois milles, soit en marchant, soit en courant, après avoir reçu onze blessures dont deux avaient traversé ses cuisses : ce qui prouve combien il est parfois difficile de tuer un homme.

Lorsque les trois officiers qui avaient survécu furent réunis sur le navire, le capitaine arma ses hommes de mousquets et de lances, leur fit prendre terre près du camp, et reconnut que l'ennemi, redoutant une attaque, s'était retiré, emportant avec lui le drap, le tabac et les armes. Nous passâmes la journée occupés à retirer les objets qui pouvaient être

(1) Les blessures du lieutenant Speke n'ont eu aucunes suites sérieuses. Un mois après les avoir reçues, il pouvait s'embarquer pour l'Angleterre.

sauvés. Le soir, impatient de revenir à Aden sous le plus bref délai possible, je fis brûler tout ce qui se trouvait trop pesant pour être enlevé. Dès le matin on avait apporté à bord le corps déjà roide et glacé du lieutenant Stroyan. Un coup de lance lui avait traversé le cœur, et un autre l'abdomen. Son front était fendu par un coup de sabre. La plupart des os avaient été fracturés par les massues, et les cuisses portaient les marques d'autres violences exercées après la mort. Cette mort était pour tous une cruelle affliction : nous avions vécu avec lui comme des frères, et ses solides qualités, qui semblaient le destiner à un brillant avancement, l'avaient fait chérir de chacun. Combien était cruel le contraste de la soirée qu'il avait passée la veille avec nous, plein de vie, et de cette matinée où nous avions sous les yeux un cadavre défiguré !

Après avoir rendu les derniers devoirs à cet excellent camarade, nous fîmes tourner les voiles du côté d'Aden, où, après quarante-huit heures d'une pénible navigation, nous arrivâmes, le cœur bien triste, pour raconter notre désastre à nos amis.

FIN.

1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922

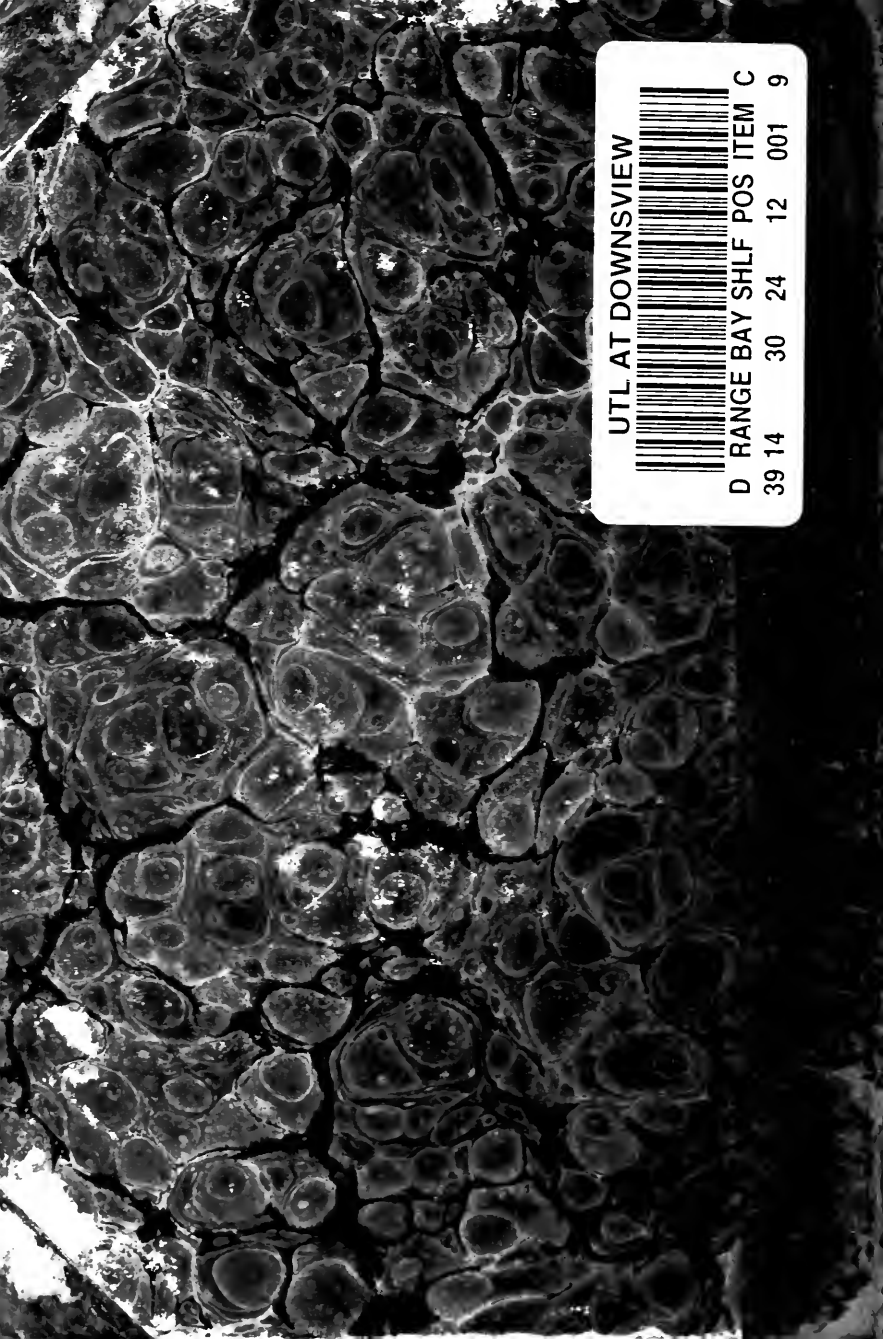
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT	Burton, (Sir) Richard Francis
401	Premiers pas dans l'Afrique
B9714	orientale



UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 30 24 12 001 9